BATAILLES & BLINDÉS

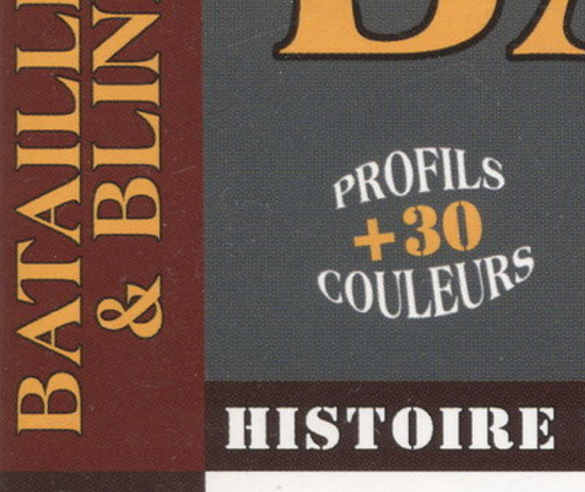
BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +30 COULEURS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°4



LA BATAILLE DE CAMBRAI (1)

"SEPP" DIETRICH

BUFLA ! LE 88 ANTICHAR

AVRIL 1944, LA GROSSDEUTSCHLAND À TARGUL

LE CALVAIRE DU JEANNE D'ARC

Bimestriel / Juillet-Août 2004
Belgique : 7,40 €, Autriche : 7,80 €
Italie, Port. Cont., Luxembourg : 7 €
Canada : 12 $C

M 01699 - 4 - F: 6,50 € - RD

BIENVENUE EN NORMANDIE !

Constitué le 10 novembre 1942, le *747th Tank Battalion* débarque à Omaha Beach le 7 juin 1944. Rattaché à la *29th « Blue and Gray » Infantry Division*, le bataillon, qui n'a encore jamais vu le feu, est jeté dans la bataille de Normandie dès le lendemain de son arrivée. Récit de cette première journée de guerre tiré du carnet de notes d'un officier de la *Company A*, le *Lieutenant* Homer Wilkes.

« *Matin du 8 juin 1944. Notre colonne se forme près de Vierville-sur-Mer, l'un des rares endroits en Normandie qui ne soit pas recouvert par le bocage. Nous nous mettons en route vers l'intérieur des terres. La* Company C *est en tête. Nous atteignons rapidement les positions les plus avancées de la* 29th Infantry Division. *Là, nous sommes dirigés vers Osmanville, un bourg situé à environ treize kilomètres de notre point de départ. Alors que nous nous rapprochons du village, nous sommes survolés par une douzaine de chasseurs-bombardiers de la* Royal Air Force. *Ce sont des Typhoon, des monomoteurs spécialisés dans la lutte antichar. Les avions suivent la même route que nous, à basse altitude mais à grande vitesse. Au loin, ils font demi-tour, survolent Osmanville qu'ils mitraillent sans s'y attarder puis, subitement, piquent droit sur nous en ouvrant le feu ! Ils sont en train de se tromper de cible ! Ils nous prennent pour des Allemands ! Leurs roquettes font de gros dégâts parmi nos troupes. Le chef de la* Company C *est mortellement touché alors qu'il cherche à déployer un grand panneau d'identification sur la plage arrière de son Sherman ; si cela avait été fait dès notre départ de Vierville-sur-Mer, peut être aurions-nous pu éviter la méprise des aviateurs. Plus de trente fantassins du* 175th Infantry Regiment, *qui nous avaient été affectés pour assurer la protection rapprochée des chars, sont tués. Quatre de nos Sherman flambent sur la route. Bienvenue en Normandie !*

Après-midi du 8 juin. Hormis la tragédie du matin et quelques escarmouches, le secteur est relativement calme. Nous passons le temps à discuter à côté de nos chars en fumant cigarette sur cigarette et en grignotant du chocolat. L'arrivée d'un général d'infanterie [Major General Norman Cota – NdT] *change la donne. Nous avons ordre d'enfoncer les lignes allemandes et de conquérir Osmanville. N'étant pas encore été débarquée, l'artillerie ne pourra pas nous appuyer. Quant aux avions, mieux vaut ne pas en parler ! Le* Colonel *Fries, le commandant du* 747th Tank Battalion, *organise l'assaut. C'est mon unité, le* 3rd Platoon *de la* Company A, *qui est positionnée en tête. Mieux, c'est à moi que revient l'honneur d'ouvrir le bal, mon blindé constituant la pointe de notre dispositif offensif. Comme si tout ça ne suffisait pas, le général d'infanterie demande à monter à bord ! On ne dit pas « non » à un général, aussi je lui propose de prendre la place de mon mitrailleur de caisse. L'officier est ravi. Déguisé en tankiste, il s'installe à son poste de combat. L'attaque commence en début de soirée. Nous progressons en colonne, péniblement, en nous frayant un chemin dans le bocage. Nous sommes accompagnés par un capitaine d'infanterie et ses hommes. Nous atteignons Osmanville. Déployés en ordre de bataille, nous arrosons le village à la mitrailleuse. Par précaution, on tire aussi quelques obus explosifs dans les habitations. Notre infanterie s'infiltre dans la localité. Il n'y a quasiment pas d'opposition. La nuit tombe. Osmanville est à nous.*

Nuit du 8 au 9 juin. Après Osmanville, voilà que nous sommes chargés de prendre un autre patelin : Isigny-sur-Mer. Dixit *l'état-major, l'opération doit être menée sans délai ! L'objectif est à environ un kilomètre de distance. À la sortie d'Osmanville, nous sommes stoppés par un champ de mines allemand. Bien sûr, nous n'avons pas de « poêles à frire »* [détecteur de mines - NdT] *et personne parmi nous ne sait comment retirer ces saletés. Les fantassins suggèrent de tirer à la mitrailleuse sur les mines afin de les faire sauter. Bonne idée ! On s'exécute mais aucune mine n'explose. Conclusion ? C'est un champ de mines factices. La marche en avant reprend… quelques secondes seulement, car le M4 de tête est immédiatement détruit par l'une de ces « fausses » mines antichars ! C'est à ne plus rien y comprendre ou bien alors il serait impossible de détruire une mine antichar en lui tirant dessus ? Finalement, nous trouvons une autre voie de progression pour rejoindre Isigny-sur-Mer. Défendu par des nids de MG42 et quelques snipers, le village est rapidement conquis.*

Il est trois heures du matin, ainsi s'achève le baptême du feu d'une unité de « bleus ». Demain, nous y retournerons ! »

Et de quatre !

Voici donc le premier numéro de Batailles & Blindés à sortir en kiosque exactement deux mois, jour pour jour, après son prédécesseur. Avec ce n°4, nous avons enfin atteint notre rythme de croisière.

Cette nouvelle mouture m'offre un autre sujet de satisfaction puisque, pour la première fois depuis le lancement de la revue, l'un de nos lecteurs a sauté le pas pour devenir auteur avec un article sur la bataille de Cambrai de 1917. Et ce n'est pas fini puisque, dans le n° 5, vous pourrez découvrir une très belle étude sur le Jagdtiger signée par un autre de nos lecteurs !

Conformément à vos demandes, les articles traitant de batailles sont désormais accompagnés de cartes. Comme me l'écrivait l'un de nos lecteurs dans un message électronique, Monsieur Thierry Nicquevert, au sujet de l'article sur la *8. Panzer-Division* en Union Soviétique : « *Il n'est pas très commode de lire Batailles & Blindés avec un atlas sous le coude !* » – Reçu !

Concernant le site Internet du magazine, certains parmi vous s'étonnent de noter qu'il ne soit pas mis à jour régulièrement. Cela s'explique très simplement ! Nous n'avons pas assez de temps. Notre équipe n'est composée que de trois personnes et nous avons tous énormément de choses à faire pour « faire tourner » la revue qui est bien entendu prioritaire. Néanmoins, nous profiterons certainement des mois estivaux pour remédier à cette situation et refondre nos pages web.

Dernier point, notre premier hors-série vient d'être mis en chantier. Sortie prévue pour cet automne. Nous vous en dirons plus très rapidement, c'est promis !

Nous vous souhaitons une très bonne lecture !

Yannis Kadari
Rédacteur en chef

Qui va à la chasse perd sa place !

Vous l'avez tous noté, il manquait dans notre n°3 la fin de l'article de Monsieur Lemaire, « *De Brazzaville au Jourdan* » – Pages 62 et 63.

La voici : « *En panne d'essence et d'huile de ricin pour son Naeder, toujours défaillant, dans l'impossibilité d'utiliser son 75mm, il* [Le B1 bis «Jourdan»] *fut sabordé le 9 juin 1940 à Noroy, près de Saint-Just en Chaussée* ».

Nous vous présentons nos excuses pour cette bourde qui s'explique par un petit incident technique répondant au doux nom de « chasse » dans le jargon de l'imprimerie.

Batailles & Blindés numéro 4
Juillet / Août 2004
ISSN : 1765–0828

Magazine bimestriel édité par : Caraktère, SARL au capital de 1 000 euros, RCS de Marseille 422 047 118.

Caraktère SARL
306, avenue du Prado
F–13008 Marseille
France

Téléphone / Télécopie :
04 91 76 50 55
info@caraktere.com

Commission paritaire : en cours
Dépôt légal : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef :
Yannis Kadari
Secrétaire à la rédaction :
Céline Valence
Conseillers à la rédaction :
Hubert Cance - Antoine Misner

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles
Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

SOMMAIRE

6 Le calvaire du char « Jeanne d'Arc »

Basé sur un extrait tiré du journal de marche du 2e régiment de cuirassiers, cet article nous fait vivre la Libération de la basilique de Notre-Dame de la Garde à Marseille en août 1944.

8 Biographie : Josef « Sepp » Dietrich

Josef « Sepp » Dietrich est l'un des leaders parmi les plus importants de la *Waffen-SS*. Cet homme, dont la vie est digne de celle d'un personnage de roman, sera tout au long de sa carrière un bras droit fidèle pour le *Führer* et un chef militaire redoutable.

18 La bataille de Cambrai, novembre 1917 (1e partie)

Tandis que les armées alliées piétinent dans la boue des tranchées, un petit groupe de visionnaires met au point une nouvelle arme : le tank. Après des débuts difficiles dans la Somme en 1916, le tank va démontrer ses capacités offensives à Cambrai en 1917

36 La « *Grossdeutschland* » à Targul-Frumos

Bien que cela ne soit pas le cas, la bataille défensive menée par les *Panzer* de la « *Grossdeutschland* » à Targul-Frumos au printemps 1944 devrait être enseignée aux élèves officiers des armées modernes tant elle reste un modèle de ténacité et de courage !

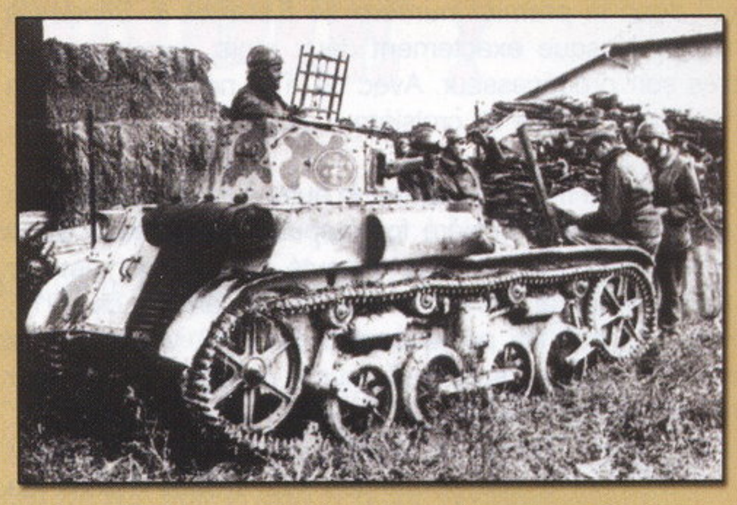
48 Le *8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)*

Initialement conçu pour casser des fortifications, le « *Bufla* » va rapidement devenir un engin antichar terrifiant grâce à sa pièce de 88mm. De larges extraits de documents d'époque vous renseigneront en détail sur cette machine peu connue.

56 Une petite guerre entre « amis » (1e partie)

La capitulation italienne du mois de septembre 1943 va plonger les troupes allemandes et transalpines stationnées en Yougoslavie dans une situation ambiguë qui débouchera sur des affrontements armés pour le contrôle de Split et de Dubrovnik !

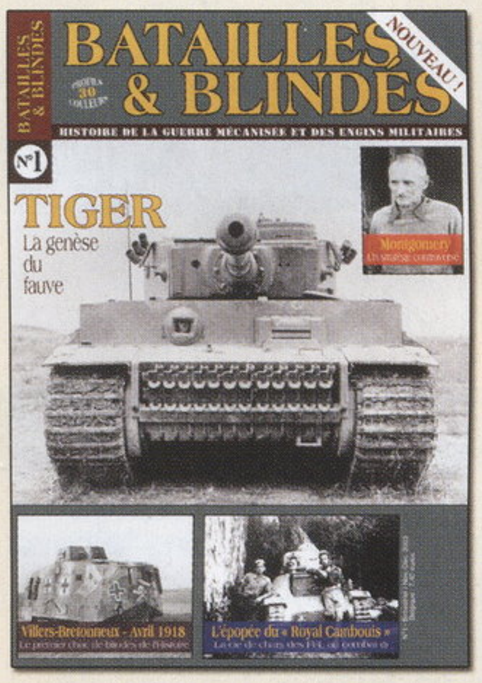
PROCHAIN NUMÉRO EN VENTE DÉBUT SEPTEMBRE



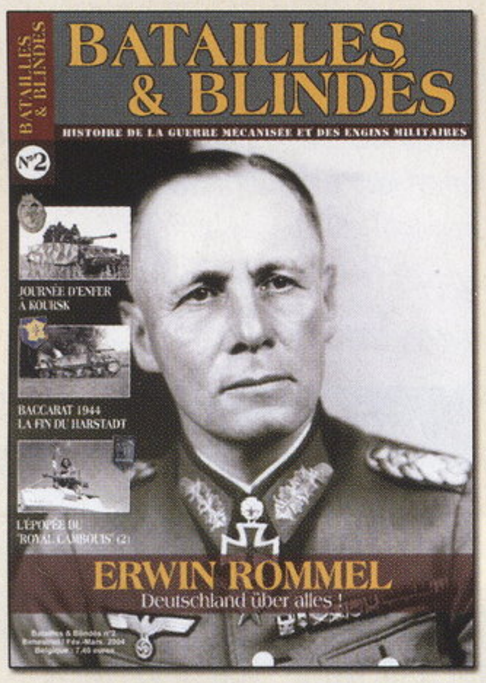
Dans notre prochain numéro, nous vous proposerons un article sur les GRDI de l'Armée française en 1940, un article très complet sur l'impressionnant Jagdtiger allemand, la suite des textes sur la bataille de Cambrai et les combats italo-allemands en Yougoslavie en 1943, ainsi que de nombreux autres articles ! En attendant de vous retrouver, nous vous souhaitons de très bonnes vacances estivales !

AU SOMMAIRE DU N°5

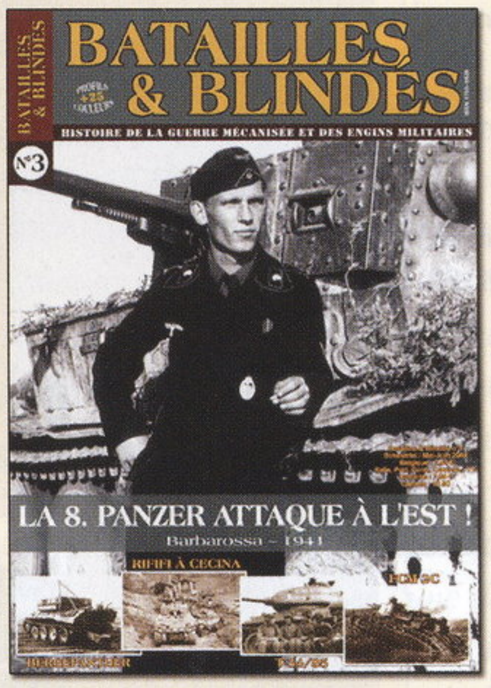
ANCIENS NUMÉROS



L'épopée du Royal Cambouis (1)
Tiger ! La genèse du fauve
Bernard L. Montgomery
Villers-Bretonneux, avril 1918
Le Panzerkampfwagen IV Ausf. A
Krylya Tanka ! Les chars volant soviétiques
Un chasseur sachant chasser !



L'épopée du Royal Cambouis (2)
Erwin Rommel ! L'Allemagne avant tout
Baccarat 1944, la fin du Harstadt
Le SP 17–pdr Avenger (A30)
Journée d'enfer à Koursk !
T–50, le petit poucet de Leningrad



Slam-Crash !
T-34/85 – 60 ans au service des Camarades !
La 8. Panzer-Division attaque à l'Est
Rififi à Cecina (Italie, 1944)
Le Panzer-Bergegerät – Bergepanther
Un "taxi" nommé la "Marne"
FCM 2C – Etude historique et technique
De Brazzaville au Jourdan

ANNONCE

Comme vous l'aurez certainement noté, j'attache une grande importance à la qualité de l'iconographie publiée dans la revue. Systématiquement, lorsque cela est possible, je privilégie la présentation de clichés inédits tirés d'albums et de collections privés.

Dans ce contexte, la petite rédaction de Batailles & Blindés est toujours à la recherche de nouvelles photographies à acquérir ou à emprunter afin de les reproduire. Aussi, n'hésitez pas à nous contacter sur le **04 91 76 50 55** pour en discuter avec nous !

Yannis Kadari
Rédacteur en chef.

BON DE COMMANDE

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du **n°5 inclus**.
France : 30.00 euros - UE, Suisse et DOM-TOM : 35.00 euros - Reste du monde : 40.00 euros

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de Batailles & Blindés cochés ci-dessous au prix de 7.50 euros pièce (frais de port inclus pour toutes les destinations) ☐ B&B numéro 1 ☐ B&B numéro 2 ☐ B&B numéro 3

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

Je souhaite règler par : ☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) -
☐ Mandat
☐ Carte Bancaire : VISA - MASTERCARD (rayer la mention inutile)

Numéro ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

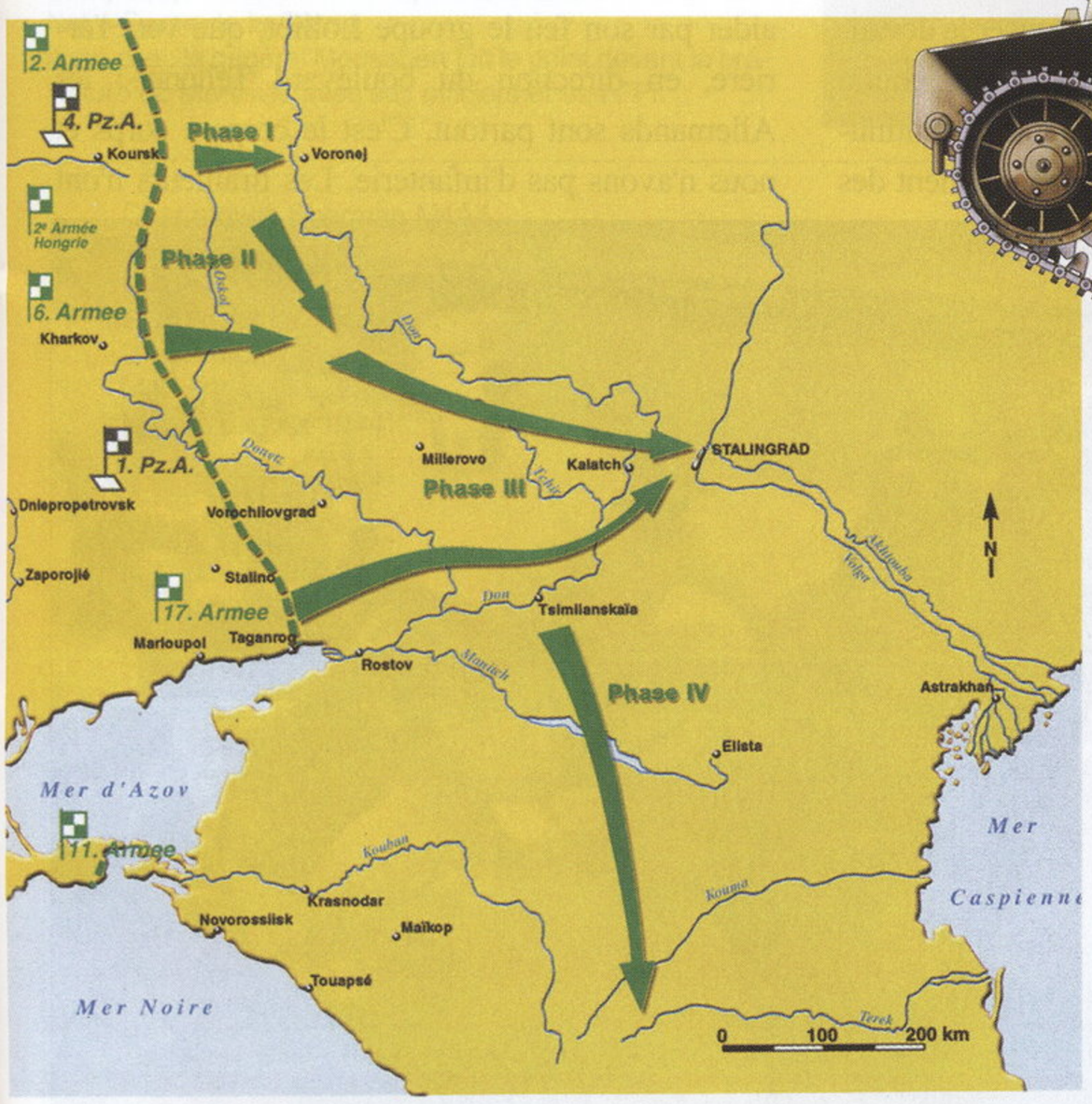
Date d'expiration : ..... / ..... Signature :

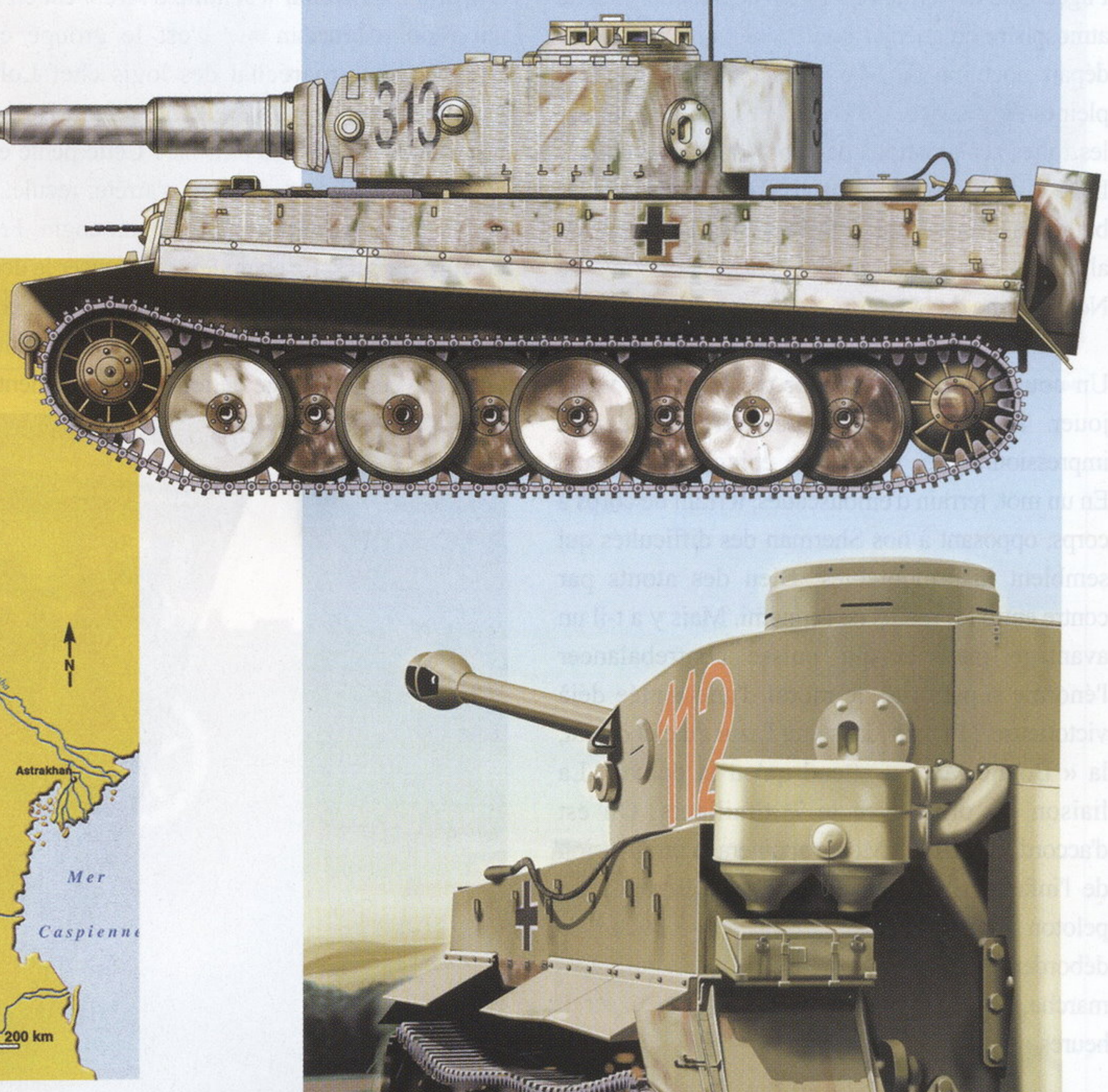
Nous n'acceptons pas les eurochèques.

Caraktère
Service des abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille - France

HistoirE de GuerrE

Le magazine d'histoire de la seconde guerre mondiale





Tous les mois, découvrez dans le détail l'histoire du plus grand conflit de tous les temps.

Vente en kiosque

Abonnement, commande d'anciens numéros : 03 88 34 00 18

HISTOIRE DE GUERRE - BP75 - 67542 Ostwald CEDEX

MARSEILLE, 1944 : LE CALVAIRE DU CHAR JEANNE D'ARC

Le 15 août 1944, les troupes de l'armée B, future Première armée française, commandées par le général Jean de Lattre de Tassigny, débarquent sur les côtes varoises. Immédiatement ou presque, les unités françaises s'engagent plein Ouest, cadenassent Toulon, puis foncent vers Marseille. Les faubourgs de la cité phocéenne sont atteints le 21 août par le Combat Command 1 *de la 1e division blindée appuyé par les éléments de pointe de la 3e division d'infanterie algérienne. Défendue par la* 244 Infanterie-Division *du* Generalleutnant *Hans Schäfer, la ville est rapidement encerclée. Investis les uns derrière les autres, les quartiers de Marseille tombent entre les mains des soldats du général Monsabert et des résistants. Pris au piège, les Allemands mènent un dernier baroud d'honneur dans différents secteurs de la ville dont celui de la colline de Notre-Dame de la Garde. Au matin du 25 août 1944, tirailleurs algériens et chars du 2e régiment de cuirassiers montent à l'assaut pour libérer la « Bonne Mère ».*

Prise de la Basilique de Notre-Dame de la Garde
Extrait du Journal de Marche du
2e régiment de cuirassiers

Vendredi 25 août 1944, 8 heures. Le 2e escadron – escadron Fougère – est rassemblé cours Pierre Puget. Que de sensations fortes depuis hier ! Cette atmosphère de guêpier boulevard Longchamp. Ce départ nocturne de Marseille à travers des rues pleines de menace. Ce retour, ce matin, salué par les folles acclamations des populations de la banlieue Est. Et maintenant il s'agit d'appuyer le bataillon Martel du 7e régiment de tirailleurs algériens chargé de l'enlèvement de la colline de Notre-Dame de la Garde.

Un coup d'oeil sur le décor de l'acte qui va se jouer. Il est affreux : rues étroites, pentes impressionnantes, virages en épingle à cheveux. En un mot, terrain d'embuscades, terrain de corps à corps, opposant à nos Sherman des difficultés qui semblent insurmontables. Bien des atouts par contre entre les mains de l'ennemi. Mais y a t-il un avantage matériel qui puisse contrebalancer l'énorme supériorité de moral d'une armée déjà victorieuse ? Et puis, dans tout l'azur du ciel d'août, la « Bonne Mère » attend qu'on la délivre. La liaison est prise avec le 7e tirailleurs. On est d'accord. Le peloton Moine appuiera la progression de l'infanterie, à gauche, par la rue Breteuil. Le peloton Laporte agira à droite, en essayant de déborder l'objectif par l'Ouest. Les moteurs sont en marche, les équipages, à leurs postes. Il est 9 heures ; on part.

Les Sherman de Laporte s'engouffrent dans le boulevard de la Corderie. Fracas de chenilles sur le macadam, puis grondement des 75mm ; c'est une arme antichar « boche » qui vient d'être réduite au silence. Voilà le boulevard Tellène ! C'est le moment d'obliquer à gauche pour monter vers Notre-Dame de la Garde. Malheur ! Impossible de passer, la pente est trop forte, les tournants trop serrés dans une rue étroite. Que faire ? Il faut se résoudre à une attaque frontale par le boulevard Gazzino, puisque tout débordement est impossible. La radio transmet : « *Demi-tour !* » C'est de nouveau le cours Pierre Puget ! « *En avant, à droite !* » Le char « Jeanne d'Arc » est en tête, suivi du « Jourdan » : c'est le groupe commandé par le maréchal des logis chef Lolliot. Puis viennent le « Joffre », le « Jean Bart » et le « Joubert ». Monteront-ils ? Cette pente est si raide ! Le « Joubert » peine, s'arrête, recule... Le conducteur n'est plus maître de son engin. Fracas de vitres brisées. Le char vient d'enfoncer la devanture d'un magasin. Il est immobilisé, une poulie folle rompue. Dix heures, ses camarades continuent à travers un déluge de feu. Le crépitement des rafales d'armes automatiques, entremêlé de sifflements d'obus antichars, se répand dans les rues. Les chars avancent cependant, implacables. Leur feu puissant et précis domine celui de l'ennemi.

Le « Jeanne d'Arc » est déjà tout près de la basilique, à côté des ascenseurs. Il est soutenu par le « Jourdan ». Les lance-flammes, les bazookas, les grenades incendiaires, viennent d'entrer en jeu. Le lieutenant Laporte s'est arrêté sur une petite place, au bout du boulevard Gazzino. Avec le « Joffre » et le « Jean Bart », il doit faire face, aussi bien en avant, vers Notre-Dame de la Garde pour aider par son feu le groupe Lolliot, que vers l'arrière, en direction du boulevard Tellène : les Allemands sont partout. C'est le corps à corps et nous n'avons pas d'infanterie. Les tirailleurs n'ont

pas pu suivre. Comment exploiter ce succès, si près de l'objectif ?

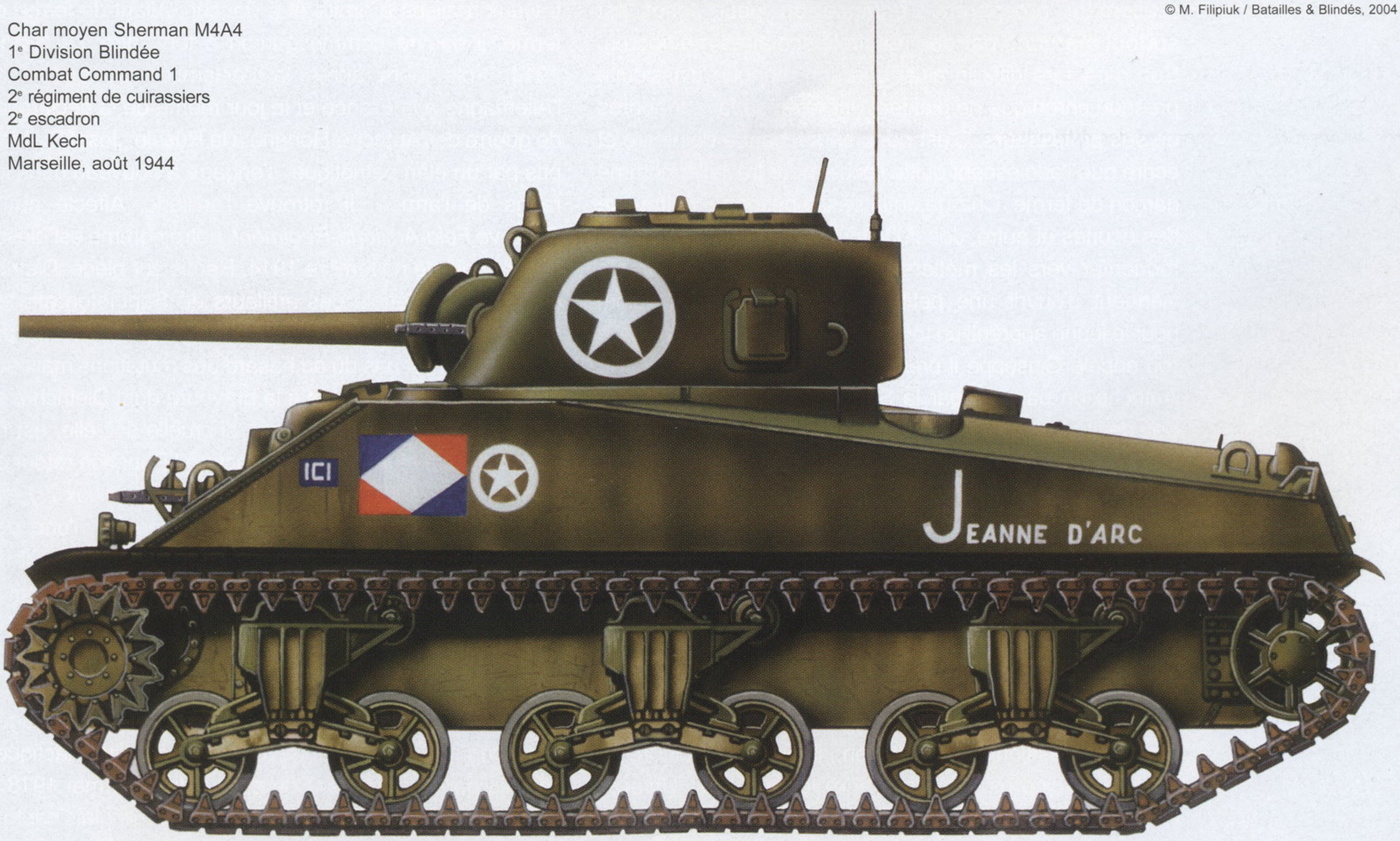
Bruit de chenilles, c'est le « Duguesclin », le char du capitaine Fougère. Il rejoint le lieutenant Laporte. Un coup d'oeil sur la situation. Les tirs ennemis qui viennent de l'Ouest sont bien gênants, d'autant plus que la visibilité est très mauvaise de ce côté. Le « Duguesclin » et le « Joffre » écrasent le mur du jardin de l'évêché puis se portent à droite. Ils sont désormais mieux placés.

Tout à-coup, un véritable bolide enflammé dévale la colline. Il enfonce l'enceinte du jardin, déjà ouverte et explose à moins de cinq mètres du « Joffre ». C'est le « Jeanne d'Arc ». Lance-flammes ? Grenades incendiaires ? Les deux à la fois sans doute. Peut-être aussi arme antichars. Le « Jeanne d'Arc » n'est plus qu'une épave fumante. Le maréchal des logis Kech, chef de char, le cuirassier Guillot, tireur et le cuirassier Clément, chargeur, viennent de tomber glorieusement au Champ d'Honneur. La basilique de Notre-Dame de la Garde sera prise quelques dizaines de minutes plus tard.

A droite : les restes du Sherman M4A4 « Jeanne d'Arc » quelques jours seulement après sa destruction devant Notre-Dame de la Garde.
A gauche : le général Monsabert fait le point devant la préfecture de Marseille avec ses officiers et des FFI.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

Char moyen Sherman M4A4
1e Division Blindée
Combat Command 1
2e régiment de cuirassiers
2e escadron
MdL Kech
Marseille, août 1944



Josef "Sepp" Dietrich

Josef « Sepp » Dietrich est l'un des leaders parmi les plus importants de la Waffen-SS.
Cet homme, dont la vie est digne de celle d'un personnage de roman, sera tout au long de sa carrière un bras droit fidèle pour le Führer *et un chef militaire redoutable.*

Par Yannis Kadari

C'est au village d'Hawangen, dans le Bade-Würtemberg, que Josef Dietrich voit le jour le 28 mai 1892. L'enfant grandit dans une famille d'agriculteurs aux revenus modestes. En 1900, après plusieurs mauvaises récoltes, les Dietrich partent s'installer en Bavière où ils espèrent améliorer leur sort, à défaut de réellement prospérer. L'enfance du petit Josef est surtout marquée par des résultats scolaires médiocres. Son caractère difficile ainsi que son manque d'assiduité presque chronique ne plaident guère en sa faveur auprès de ses professeurs. C'est donc en sachant à peine lire et écrire que l'adolescent quitte l'école pour travailler comme garçon de ferme. Chargé de la basse besogne, nettoyage des écuries et autre, Josef Dietrich décide en 1907 de se réorienter vers les métiers de l'hôtellerie – ses parents viennent d'ouvrir une petite auberge. Commence alors pour le jeune apprenti un tour d'Europe qui le conduit d'Italie (où appelé Giuseppe il prend le surnom de « Sepp ») en Autriche en passant par la Suède. L'on ne sait que très peu de choses sur cette époque de la vie de Dietrich, si ce n'est que c'est au cours de ces années que le futur chef de la « Leibstandarte » se prend de passion pour les courses automobiles, les belles mécaniques et les jolies femmes, ces dernières le lui rendant bien !

HÉROS DE LA GRANDE GUERRE

Le 18 octobre 1911, de retour en Allemagne, Josef Dietrich décide de s'engager dans l'armée royale bavaroise... après avoir envisagé un temps de devenir boucher. Passionné d'équitation, il espère rejoindre le prestigieux corps de cavalerie légère des Uhlans. Cependant, malgré ses efforts, la jeune recrue de 19 ans se retrouve incorporée au sein du *4. Feld-Artillerie-Regiment* « König » stationné à Augsburg où il sert dans la seconde batterie. Quelques semaines après son arrivée, le 17 novembre 1911, Dietrich se blesse en faisant une terrible chute de cheval, ce qui engendre son renvoi non seulement du régiment mais aussi de l'armée. De 1911 à 1914, « Sepp » Dietrich vivote grâce à de petits travaux réalisés à droite et à gauche. Allant de ferme en ferme, il oeuvre comme garçon à tout faire. Le 6 août 1914, trois jours après la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France et le jour même de la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Russie, Josef Dietrich, pris par un élan patriotique, s'engage à nouveau dans les rangs de l'armée. Il retrouve l'artillerie. Affecté au *6. Reserve Feld-Artillerie-Regiment*, notre homme est blessé dès le mois de novembre 1914. Remis sur pieds, Dietrich est envoyé à l'école des artilleurs de Sonthofen afin d'y suivre un stage de perfectionnement. Ce détour par Sonthofen n'est pas dû au hasard des mutations mais aux qualités de combattant et à la bravoure dont Dietrich a su faire preuve au feu. La guerre, si cruelle soit-elle, est un extraordinaire révélateur de caractère ! Pour son retour au front, en janvier 1915, Dietrich rejoint le prestigieux *7. Feld-Artillerie-Regiment* « Prinz-Regent Luitpold », l'une des meilleures unités d'artillerie du *Kaiser*. Néanmoins, il n'y reste que peu de temps car il est à nouveau blessé par la mitraille ennemie. Rétabli, il sert jusqu'en février 1918 dans un *Sturmbataillon* avant d'être transféré dans l'une des rares unités de chars de la *Kaiserheer*. Canonnier à bord d'un *Sturmpanzerwagen* A7V du *Kampfwagen Abteilung 13*, Dietrich entrevoit les possibilités tactiques offertes par les blindés. Son char détruit en mai 1918, il poursuit la guerre à bord d'un tank *Mk. IV* anglais capturé et retourné contre ses anciens propriétaires. C'est dans ce

Josef "Sepp" Dietrich

contexte que Josef Dietrich apprend la signature de l'armistice au soir du 11 novembre 1918. Comme pour des centaines de milliers d'autres soldats allemands, la nouvelle ainsi que ses suites diplomatiques et politiques lui laissent un goût amer. Certes, les empires germaniques sont KO mais ils ne sont pas vaincus sur le plan militaire. Qu'importe, la Grande Guerre est terminée et avec elle la première partie de la carrière militaire de Josef Dietrich. Ce dernier retrouve la vie civile en mars 1919. En cinquante-deux mois de combat, le *Vize-Wachmeister* Dietrich, blessé à deux reprises, aura été décoré des Croix de Fer de première et seconde classes, du badge noir des blessés, de la médaille autrichienne de la bravoure ainsi que de la Croix bavaroise du mérite militaire.

C'est donc un ancien combattant méritant, un héros de la guerre des tranchées, qui se retrouve démobilisé et projeté dans un pays en proie aux chaos politique et économique. En avril 1919, Dietrich retourne en Bavière avec pour projet de rejoindre la Landespolizei (équivalent de la police territoriale française). Engagé en octobre, il intègre le *Gruppe I* basé à Munich au grade de *Leutnant der Landespolizei*. C'est aussi à cette époque que notre homme se rapproche des associations d'anciens combattants qui deviennent pour lui, comme pour tant d'autres *ex-Landser*, une sorte de seconde famille. Dietrich participe à des réunions ayant pour thèmes les humiliations imposées à l'Allemagne par le « Diktat de Versailles » ou encore le redressement moral, militaire et politique de l'Allemagne. Si l'engagement idéologique de Dietrich n'apparaît pas clairement, il fait par contre preuve d'un patriotisme inébranlable. Sa volonté de défendre l'Allemagne le conduit notamment en 1921 à prendre un congé sans solde pour s'engager dans la *2. Kompanie* du *Freikorps* « Oberland » avec lequel il se bat pendant plus d'un an en Haute Silésie contre des insurgés polonais. Comme en 1914-18, son comportement au feu est exemplaire. L'engagement de Dietrich au sein de ce corps franc le conduit progressivement à découvrir une myriade d'organisations et de partis politiques nationalistes plus ou moins importants – Le *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* ou *NSDAP*, le parti d'Adolf Hitler, en est un. Si Dietrich semble être séduit par la volonté hitlérienne de rendre sa grandeur à l'Allemagne, en dénonçant le Traité de Versailles et en se débarrassant de la République de Weimar, il ne l'est pas au point d'adhérer au *NSDAP*. On le retrouvera tout de même dans les rues munichoises, où il fait le coup de feu, lors de la tentative de putsch de novembre 1923 organisée par Hitler. L'affaire est un échec cuisant. Hitler et ses compères vont en prison tandis que Dietrich regagne ses bureaux de la *Landespolizei* où il vient d'être promu *Oberleutnant*. Son engagement pendant la *Marsch zur Feldherrnhalle* ne semble pas lui avoir porté préjudice puisqu'il devient *Hauptmann* en 1924.

RALLIEMENT AU *FÜHRER*

De 1924 jusqu'en 1927, Dietrich ne fait guère parler de lui. En 1927, notre homme quitte la *Landespolizei*. Départ volontaire ou bien départ forcé lié à ses opinions politiques dont il ne fait désormais plus mystère ? Difficile à dire. En tout état de cause, Josef Dietrich est à nouveau obligé de multiplier les petits boulots pour vivre. Vendeur dans une fabrique de tabac, il prend fin 1927 la gérance d'une station service. Celle-ci appartient à un certain Christian Weber qui se trouve être l'un des quinze premiers adhérents du *NSDAP* ; autant dire l'un des piliers du parti. Weber, alors ami intime de l'auteur de « *Mein Kampf* », se prend d'amitié pour Dietrich. Le lien Hitler-Dietrich est établi par l'entremise de Weber. Le 1er mai 1928, Dietrich prend la décision de rejoindre à son tour le *NSDAP* (adhérent n° 89015). Quatre jours plus tard, il s'engage dans la *Allgemeine-SS* (matricule n° 1177). Affecté à Munich, Dietrich commande

Voici les premières unités de la *SS*, à l'époque dénommées « *Stosstrupp* » ou troupe d'assaut. Il faudra attendre l'arrivée de Heinrich Himmler pour que la *SS* prenne une ampleur qui ne cessera de s'accroître y compris pendant la Seconde Guerre mondiale. En 1945, la SS sera devenue un État dans l'État. Rappelons que la *Waffen-SS*, à laquelle Dietrich appartenait, ne naîtra quant à elle qu'en 1940, là aussi à l'initiative de Himmler. (DR)

Josef "Sepp" Dietrich

le *1. SS Sturm*, futur *1. SS-Standarte*. Jugé comme étant un meneur d'hommes d'exception, son ascension dans le *Schwarze Korps* est très rapide. *SS-Sturmführer* en juin 1928, il est promu au rang de *SS-Strurmbanführer* en août 1928, puis *SS-Standartenführer* en septembre 1929. Nommé *Gauführer Oberbayern*, il prend le commandement de la *SS-Brigade* « Bayern » de septembre 1929 à juillet 1930. Parallèlement, Dietrich, athlète reconnu et boxeur talentueux, assure la sécurité rapprochée d'Adolf Hitler. Cette fonction le conduit à vivre au plus près d'Hitler pour qui, d'une certaine manière, il devient une sorte de confident, un homme de confiance. Hitler, qui apprécie la loyauté et la droiture de Dietrich, écrira à son sujet en février 1942 : « *le rôle joué par Sepp Dietrich est unique. Je lui ai toujours donné l'occasion d'intervenir dans les combats les plus difficiles. C'est un homme énergique, adroit et brutal. Sous des dehors de fanfaron, Dietrich est un homme sérieux, consciencieux et scrupuleux. Bagarreur et fonceur, il est irremplaçable.* »

Le 11 juillet 1930, Dietrich, promu *SS-Oberführer*, prend en main le *SS Gruppe* « *Süd* », soit la totalité des troupes *SS* stationnées en Allemagne du Sud. Il remplace à ce poste Rudolf Hess. Le 18 décembre 1931, il devient *SS-Gruppenführer*. Entre-temps, il entre au *Reichstag* comme parlementaire. Puis, la valse des mutations reprend avec le commandement des *SS Gruppe* « *Nord* » et « *Ost* ». Mais les plus grandes responsabilités de Josef Dietrich ne se situent pas là car, depuis le 29 février 1932, il est à la tête d'un détachement baptisé *SS Begleit-Kommando* « *Der Führer* », créé pour assurer la sécurité d'Hitler. Cette unité deviendra un peu plus tard la *SS Stabswache Berlin* puis le *SS Adolf Hitler Standarte* et enfin la « *Leibstandarte* ». Le 3 septembre 1933, Dietrich est confirmé à son poste de *Kommandeur* de la « *Leibstandarte* ». L'unité est à nouveau débaptisée pour devenir la « *Leibstandarte SS Adolf Hitler* » ou *LSSAH*. Pour la première fois depuis la création du *NSDAP*, une entité nationale-socialiste est financée par les fonds publics allemands, la *LSSAH* passant sous la responsabilité du Ministère de l'Intérieur. Quant à Dietrich, il s'installe dans un appartement attenant à la suite du *Führer* dans la chancellerie du *Reich*.

En juin 1934, les hommes de la « *Leibstandarte SS Adolf Hitler* » jouent un rôle important dans ce qui entrera dans l'Histoire comme étant la « nuit des longs couteaux ». Dès les prémisses de la purge, Dietrich accompagne son *Führer* qui part de Berlin pour la Bavière, tandis que deux compagnies de *SS* commandées par Martin Kohlroser, l'un des bras droits de « Sepp », participent aux exécutions des *SA* à la prison Stadlheim de Munich. Si, au fil des années, les relations Hitler-Dietrich iront en se renforçant, *a contrario*, il n'en sera pas de même entre ce dernier et le *Reichsführer-SS*. Avec le temps, les relations Dietrich-Himmler deviendront même de plus en plus problématiques, voire orageuses. Néanmoins, la position, la fonction même de Josef Dietrich, lui offriront toujours une relation privilégiée avec le maître du *III. Reich*. Hitler, conscient de la dévotion de son subordonné, lui accordera toute sa confiance jusque dans pratiquement les derniers jours de

Ce cliché pris à Nuremberg donne une bonne idée de la répartition entre SA et SS (au premier plan). Si n'importe quel Allemand peut théoriquement rejoindre les SA, il n'en va pas de même pour la SS où la selection est impitoyable. (Coll. Yannis Kadari)

Dietrich, comme quelques autres « intimes » du *Führer*, seront de tous les déplacements ou presque d'Hitler. On voit ici les deux hommes – Dietrich est juste derrière Hitler – photographiés lors d'une tournée du *Führer* avant son accession au pouvoir de 1933. (DR)

sa vie. Ce lien avec le *Reichkanzler* conférera suffisamment d'importance à Dietrich pour qu'il puisse s'opposer aux vues de Himmler sans en subir de conséquences. D'ailleurs, d'une certaine manière, Josef Dietrich usera et abusera de son statut le rattachant hiérarchiquement à Hitler pour contrer à plusieurs reprises celui qu'il surnomme ironiquement, voire avec mépris, le « *Reichsheini* »…

En 1938, après sa participation à l'*Anschluss*, la *LSSHA* est transformée en régiment motorisé – *Infanterie-Regiment Leibstandarte SS Adolf Hitler (Mot.)*. Néanmoins, l'unité conserve, au travers de plusieurs détachements, sa mission traditionnelle de protection du *Führer*. Les hommes de Dietrich, cantonnés à Berlin-Lichterfelde, assurent aussi des prises d'armes ou constituent des gardes d'honneur lors des cérémonies officielles. Ces démonstrations feront d'ailleurs écrire à un attaché militaire britannique en poste à Berlin, dans un courrier privé, que : « *les SS sont des soldats de plomb à peine bons à parader dans les rues de la nouvelle Allemagne. Ils sont commandés par un aventurier bagarreur, alcoolique et coureur de jupons* [Dietrich – NdlA] *!* » Si, effectivement, « Sepp » est d'une certaine manière un aventurier, un « lansquenet cabochard » comme il aime à se définir lui-même, qui ne dédaigne pas à mener la « belle vie », il convient de préciser qu'il n'est pas dénué de tout talent dans l'art du commandement ; bien au contraire ! Combattant expérimenté, leader charismatique proche de ses hommes, sévère mais juste, « Sepp » Dietrich trouvera en la personne du *Generaloberst* Werner Freiherr von Fritsch, *Oberbefehlshaber des Heeres* de 1936 à 1938, un Pygmalion lui enseignant l'art de la guerre. Cette amitié entre le représentant de la vieille aristocratie prussienne et le *SS*, membre de la « nouvelle aristocratie hitlérienne » pour paraphraser Heinz Höhne, fera d'ailleurs grincer nombre de dents, dont celles de Himmler en personne. Ce ne sera pas pas la première fois – ni la dernière – que ce dernier glosera au sujet de « Sepp »... En attendant, Dietrich et ses soldats poursuivent leur perfectionnement, s'entraînant notamment pendant l'été 1939 avec les chars de la *1. Panzer-Division* sur le terrain de manœuvres de Grafenwöhr.

Ce cliché de médiocre qualité, pris à l'occasion d'un anniversaire d'Hitler, résume à lui seul l'antagonisme sous-jacent existant entre Himmler et Dietrich. L'expression du visage de « Sepp » en dit long sur son opinion concernant le *Reichsführer-SS* ! Quant à ce dernier, il tentera en vain de mettre au pas un Dietrich qui ne reconnaîtra jamais qu'un seul chef : Hitler. (DR)

LE TEMPS DES VICTOIRES

En septembre 1939, l'unité conduite par Dietrich participe à la campagne de Pologne durant laquelle elle enregistre des pertes relativement lourdes. En 1940, Josef Dietrich, *General der Waffen-SS* depuis le mois de mars, prépare ses hommes à la *Westfeldzug*. L'entraînement qui se fait

Josef "Sepp" Dietrich

à balles réelles est rude, mais Dietrich fait preuve d'honnêteté et de simplicité vis-à-vis de ses soldats. Tenus en réserve d'armée, la *LSSAH* est d'abord engagée aux Pays-Bas où le bataillon de motocyclistes fait sa jonction avec les parachutistes qui ont sauté sur Rotterdam. La petite nation néerlandaise succombe en quelques jours. La *LSSAH* combat ensuite dans la région de Dunkerque où les troupes britanniques accompagnées de quelques unités françaises rembarquent en catastrophe sous les bombes de la *Luftwaffe*. Dans la seconde phase de la campagne de France – opération « Rot », le régiment motorisé de Dietrich est rattaché au *XIV. Armee Korps* qui combat près d'Amiens. Bloqué par la résistance de troupes françaises bien décidées à se battre sur-place, le *XIV. Armee Korps* est finalement réengagé un peu plus à l'Est. Dietrich passe la Seine puis la Loire. La France est vaincue. Hitler exulte. « Sepp », qui au cours de la campagne a échappé de peu à la mort sous un bombardement britannique, est décoré le 5 juillet 1940 de la Croix de Chevalier par le *Führer*.

En avril 1941, les *SS* de Dietrich sont engagés dans la campagne des Balkans au sein de la *12. Armee*. C'est l'opération « Marita », la conquête de la Yougoslavie puis de la Grèce. La *Leibstandarte* s'y distingue par sa combativité. On citera tout particulièrement les manoeuvres du *SS-Aufklärungs Abteilung*, le bataillon d'éclairage de l'unité alors commandé par un jeune officier talentueux, Kurt Meyer, futur *Kommandeur* de la *12. SS-Panzer-Division « Hitlerjugend »*. Meyer, comme tant d'autres officiers supérieurs de la *Waffen-SS*, passera par la « *Leibstandarte* » de Dietrich, ce dernier faisant de son unité un véritable outil de formation. « Sepp » vit aussi une heure de gloire personnelle lors de cette campagne en recevant la reddition de la totalité de l'armée grecque défaite par les manœuvres allemandes. Sans en référer à ses supérieurs, considérant que ses adversaires se sont battus avec courage et détermination, il autorise les officiers grecs à conserver leurs armes personnelles et à rejoindre leurs foyers. L'affaire fait grand bruit ; Himmler fulmine !

GUERRE À L'EST

Moins d'un mois plus tard, le neuf mai, la *LSSAH* est transformée en division. Re-désignée *SS-Division Leibstandarte SS Adolf Hitler*, elle compte plus de 10 000 hommes et s'annonce être un fantastique outil de combat. Comme de juste, l'unité est engagée dans l'opération « Barbarossa », l'invasion de l'Union Soviétique, au sein du *Heeresgruppe Süd*. Elle sera plus tard transférée auprès du *Panzergruppe 1*. L'unité de Dietrich participe à la conquête de l'Ukraine, contribuant au gigantesque encerclement des armées soviétiques dans ce que l'on nommera le chaudron de Kiev. C'est à cette époque que « Sepp » entre une nouvelle fois en conflit ouvert avec Heinrich Himmler, refusant catégoriquement à ce dernier de transférer des soldats de la « *Leibstandarte* » à l'*Einsatzgruppe D* qui opère sur les arrières du *Heeresgruppe Süd* – Rappelons que l'*Einsatzgruppe D* était l'un des 4 groupes mobiles de tuerie chargés par Himmler de « nettoyer » les terres conquises à l'Est en y liquidant les populations juives. En 1941, à deux reprises au moins, Dietrich protestera personnellement auprès d'Hitler contre la liquidation des juifs russes. Par la suite, la *LSSAH* combat dans le secteur de Taganrog. C'est au cours de ces opérations que les *Waffen-SS* découvrent les corps de six de leurs camarades. Faits prisonniers, ils ont été mutilés puis exécutés par les Soviétiques. En représailles, Dietrich ordonne qu'aucun prisonnier ne soit fait pendant trois jours. Le ton de la guerre en URSS est donné ! La division reprend ensuite sa marche vers l'Est. S'enfonçant de plus de mille kilomètres en territoire ennemi, elle s'empare de Rostov sur le Don le 21 novembre. Mais de vigoureuses contre-attaques soviétiques obligent les troupes allemandes à évacuer la ville le 29 puis à se replier sur le fleuve Mious. Dietrich et ses

Josef « Sepp » Dietrich décorant des hommes de la « *Leibstandarte* » au lendemain de la campagne victorieuse contre la France. Juste derrière Dietrich, portant un casque, l'on aperçoit le *SS-Obersturmbannführer* Martin Kohlroser. « Vieux » compagnon de Dietrich, Kohlroser finira la guerre à la tête de la *34.SS-Freiwilligen-Grenadier-Division* « Landstorm Nederland » (BA)

Josef "Sepp" Dietrich

Josef Dietrich, alors *Kommandeur* de la « Leibstandarte », inspecte les restes de l'un des chars d'infanterie Churchill utilisés lors du raid sur Dieppe mené par les troupes canadiennes le 19 août 1942. Sur la gauche de la photographie, l'on reconnaîtra le *Reichsminister* Albert Speer. À la droite de ce dernier, se tient le *General der Panzertruppen* Adolf Kuntzen. (BA)

hommes « s'enterrent » pour résister aux assauts russes. Le 31 décembre 1941, Josef « Sepp » Dietrich reçoit les feuilles de chêne. Il a alors quarante-neuf ans.

L'hiver 1941-42 entre dans l'Histoire comme étant l'un des plus vigoureux que la Russie n'ait jamais connu. Il aurait aussi pu marquer les esprits comme ayant été un hiver désastreux pour la *Wehrmacht* tant la situation des troupes allemandes de l'*Ostfront* est délicate ! Mal préparées à combattre par des températures sibériennes, ayant à faire face à des groupes de partisans menaçant leurs lignes de ravitaillement, les unités allemandes résistent tant bien que mal aux coups de boutoir russes en s'accrochant au terrain. Les différents témoignages de soldats servant au sein de la *LSSAH* concernant cette période mettent tous en exergue l'attitude paternaliste dont fait preuve « Sepp » Dietrich vis-à-vis de ses troupes. D'aucuns iront même jusqu'à affirmer qu'il connaissait chacun de ses hommes par son nom et son prénom. Mythe ou réalité ? Qu'importe, car au cours de l'hiver le *Kommandeur* de la *LSSAH* parvient à sauver son unité de l'annihilation à sept reprises. Non seulement la « *Leibstandarte* » tient, mais elle parvient en plus à monter quelques contre-attaques particulièrement sanglantes pour les Soviétiques. Au sujet de ces opérations, Paul Hausser déclarera : « *En combattant expérimenté, Josef a su dégager ses troupes pourtant engagées dans des situations très dangereuses afin de les réorganiser pour lancer des opérations offensives. Les manœuvres de dégagement imaginées par « Sepp » sont la marque d'un officier pragmatique et soucieux d'épargner la vie de ses hommes* ». Durant l'été

Progression d'engins appartenant à la « *Leibstandarte* » dans une steppe d'Union Soviétique pendant l'été 1941. Coll. Yannis Kadari

Josef "Sepp" Dietrich

1942, la « *Leibstandarte* », qui a considérablement souffert sur le front de l'Est, est ramenée en France afin d'y être reconstituée. Josef Dietrich et ses *Grenadiere* sont basés près de Paris. La capitale française, notamment grâce aux distractions qu'elle offre, est un véritable paradis sur terre pour ces hommes qui reviennent de l'enfer blanc ! Le 9 septembre 1942, la division est transformée en *Panzer-Grenadier-Division*. Dotée d'un *Panzer-Regiment* complet, l'unité possède une puissance de feu équivalente, voire supérieure, à une division blindée de l'armée. Fin 1942, en réaction au débarquement anglo-américain en Afrique du Nord – opération « Torch », Dietrich et ses *SS* participent à l'invasion de la zone libre jusqu'alors administrée par Vichy.

En 1943, la *SS-Panzer-Grenadier-Division* de Dietrich retrouvent les vastes steppes enneigées d'Union Soviétique. De janvier à mars 1943, « Sepp » conduit ses troupes dans une série d'opérations visant à reprendre la cité de Kharkov tombée entre les mains de la 3e armée blindée soviétique. Pendant plusieurs semaines, par des températures quasi-polaires, la « *Leibstandarte* » manœuvre conformément au plan mis au point par le *Generalfeldmarschall* Erich von Manstein qui commande alors le *Heeresgruppe Süd*. L'opération s'achève par un succès remarquable pour les Allemands. Kharkov change de mains le 15 mars, Bielgorod le 18. Dietrich est décoré des glaives le 16 mars 1943. Le 4 juin, il quitte le commandement de la *LSSAH* remplacé à cette fonction par le *SS-Brigadeführer* Theodor Wisch. Après une courte permission pendant laquelle « Sepp » se livre à ses passe-temps favoris, chasse et équitation, notre homme travaille à la constitution de ce qui deviendra le 27 juillet 1943 le *I. SS-Panzer-Korps*. En septembre, il dirige une mission spéciale consistant à superviser le désarmement de l'armée italienne qui vient de capituler. C'est aussi à cette époque que Josef Dietrich retrouve « sa » *LSSAH* envoyée en Italie du Nord pour mener à bien des opérations de police contre les partisans.

GUERRE À L'OUEST

Au cours du mois de janvier 1944, « Sepp » et l'état-major du *I. SS-Panzer-Korps* s'installent en Belgique, puis, au printemps, à Paris. La seule unité rapide disponible est alors la *12. SS-Panzer-Division* « *Hitlerjugend* » déployée près d'Evreux. La division est de création récente mais elle est encadrée par de nombreux anciens de la *LSSAH* qui ont tous servi sous les ordres de « Sepp ». Autant dire que malgré le jeune âge des soldats qui la composent c'est d'ores et déjà une unité d'élite. Le 6 juin 1944, alors que les troupes alliées débarquent en Normandie, l'on retrouve Dietrich à Bruxelles où il visite la *1.SS-Panzer-Division SS Adolf Hitler* ramenée de Russie et mise au repos à l'Ouest. Dans les heures qui suivent le débarquement, Dietrich rejoint Paris. Il est chargé par le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt de préparer une contre-attaque sur les plages tombées entre les mains des Alliés. Dietrich dispose alors de la *Panzer Lehr Division*, de la *21. Panzer-Division* et de la « *Hitlerjugend* ». Mais l'omniprésence de l'aviation tactique alliée ainsi que les atermoiements hitlériens réduisent à néant l'ambition d'une contre-attaque de grand style dès le 7 juin. « Sepp » et ses hommes sont contraints de se battre sur la défensive, interdisant aux blindés anglo-canadiens la prise de Caen pendant plusieurs semaines. Le 1er août 1944, Josef Dietrich est promu *SS-Oberstgruppenführer und Generaloberst der Waffen-SS*. Par la même occasion, il reçoit le titre honorifique, unique dans l'histoire de la *Waffen-SS*, de *Panzer Generaloberst der Waffen-SS*. Cinq jours plus tard, il devient le seizième récipiendaire des diamants. En août, notre homme est nommé à la direction de la *5. Panzer Armee* remplaçant au pied levé Heinrich Eberbach fait prisonnier quelques heures plus tôt par les Britanniques. C'est le *SS-Obergruppenführer und General der Waffen-SS* Georg Keppler qui remplace Dietrich à la tête du *I. SS-Panzer-Korps*.

Une seule certitude concernant ce cliché, nous sommes bien à Bielgorod quelques jours seulement après la reconquête de la ville par les troupes de Dietrich. Si ces deux *Panzerkampfwagen III Ausf. J* appartienent effectivement à la « *Leibstandarte* », il ne semble pas que les soldats posant à côté d'eux soient des éléments de la *Waffen-SS* ?! (Coll. Yannis Kadari)

Belle vue d'un canon antichar de 75mm *Pak 40* et de ses servants. Au fond, le chef de pièce scrute l'endroit par lequel les chars ennemis déboucheront. Cette photo fut a priori prise en 1945, peut être en Hongrie.
Coll. Detlev Terlisten.

Au-delà de l'effondrement progressif des troupes allemandes engagées en Normandie, cet été 1944 est aussi marqué par la tentative d'assassinat sur la personne d'Adolf Hitler. A ce sujet, l'historien Franz Kurowski coauteur, de l'ouvrage « *Hitler's Generals* », Corell Barnett, New York, 1989, affirme que Dietrich aurait laissé entendre à Rommel le 17 juillet 1944, quelques heures seulement avant que le « Renard du désert » ne soit mitraillé dans sa voiture, qu'il lui obéirait sans barguigner quelles que soient ses consignes. Autrement dit, selon Kurowski, Dietrich aurait tacitement accepté de participer au complot visant à renverser le *Führer* ! Cette assertion a de quoi surprendre pour au moins deux raisons. La première tient en la nature même des relations Rommel-Dietrich que l'on hésiterait à qualifier de cordiales mais certainement pas de distantes, ce principalement en raison d'un différend les ayant opposés en 1943 en Italie du Nord ; Erwin Rommel s'étant plaint du comportement des *Waffen-SS* de la *LSSAH* auprès d'Himmler et d'Hitler. La deuxième raison tient en la loyauté dont « Sepp » fera preuve jusqu'au dernier jour pour son *Führer* alors que les occasions de le trahir en 1945 ne manqueront pas et qu'en prime la situation de l'armée allemande sera des plus désespérées. D'ailleurs, à l'annonce de l'attentat du 20 juillet 1944, Josef Dietrich déclarera qu'il s'agit « *d'un acte de lâcheté imaginé et monté par des couards n'ayant pas hésité à plonger les combattants allemands dans un désarroi criminel compte tenu de leur situation au front* ».

En septembre 1944, Josef « Sepp » Dietrich reçoit l'ordre de Hitler de former la nouvelle *6. Panzer-Armee* – rebaptisée *6. SS-Panzer-Armee* à partir du 31 janvier 1945. L'état-major est formé dès septembre, les cadres provenant des restes du *XII. Armee Korps* laminé en juillet 1944 dans la région de Minsk lors de l'opération soviétique « Bagration ». L'armée est déclarée opérationnelle à la fin du mois d'octobre 1944. A l'origine composée des *I. SS-Panzer-Korps* (*SS-Gruppenführer und Generalleutnant der Waffen-SS* Hermann Priess) et *II. SS-Panzer-Korps* (*SS-Gruppenführer und Generalleutnant der Waffen-SS* Wilhelm Bittrich), elle est renforcée par le *LXVII. Armee Korps* afin d'être engagée le 16 décembre 1944 dans la contre-offensive des Ardennes – opération « Wacht Am Rhein » - imaginée par Hitler en personne. On y trouve la fine fleur des *Panzer SS* dont la *2. SS-Panzer-Division* « *Das Reich* » (*SS-Brigadeführer* Heinz Lammerding), la *9. SS-Panzer-Division* « *Hohenstaufen* » (*SS-Brigadeführer* Sylverster Stadler), la *12. SS-Panzer-Division* « *Hitlerjugend* » (*SS-Brigadeführer* Hugo Kraas) et bien entendu la 1. *SS-Panzer-Division SS Adolf Hitler* (*SS-Brigadeführer* Wilhelm Mohnke). Établie au Nord du dispositif offensif allemand, chargée de l'effort principal, la *6. Panzer-Armee* a pour mission de percer les lignes alliées, de franchir la Meuse puis d'exploiter en direction d'Anvers, port capital pour le ravitaillement des troupes américaines et britanniques engagées en Europe du Nord. Pour appuyer ses unités, « Sepp » peut compter sur le soutien de la *5. Panzer-Armee* du *General der Panzertruppen* Hasso von Manteuffel qui couvre son aile gauche. Le fer de lance de l'armée blindée de Josef Dietrich est constitué d'un *gepanzerte Kampfgruppe* commandé par un officier énergique et qui a fait ses preuves au sein de la *LSSAH*, « Jochen » Peiper. Le 16 décembre 1944, en pleine nuit, les troupes allemandes s'élancent sur un front de plus de cent kilomètres de large entre Montjoie et Echternach. Malgré quelques succès initiaux éclatants, l'offensive s'enlise progressivement. Contraints de circuler sur des routes étroites bordées de forêts, les blindés *SS* ne peuvent se déployer afin de profiter de leur supériorité. L'essence vient à manquer. La *6. Panzer Armee* piétine et ne parvient pas à percer. A vrai dire, ses résultats sont inférieurs à ceux obtenus par les divisions motorisées de Manteuffel. C'en est d'ailleurs au point, qu'en pleine

Josef "Sepp" Dietrich

bataille, les stratèges allemands décident de faire porter l'effort principal par la *5. Panzer Armee*. Fin décembre 1944, il faut se rendre à l'évidence, le dernier coup de poker d'Hitler à l'Ouest a raté. La *6. Panzer-Armee* a perdu 24 000 hommes et une grande partie de son matériel lourd pour des gains territoriaux mineurs. Quant à la *5. Panzer-Armee*, elle a été ramenée sur ses lignes de départ. Désormais, plus rien ne pourra entraver la marche des armées alliées vers le cœur de l'Allemagne.

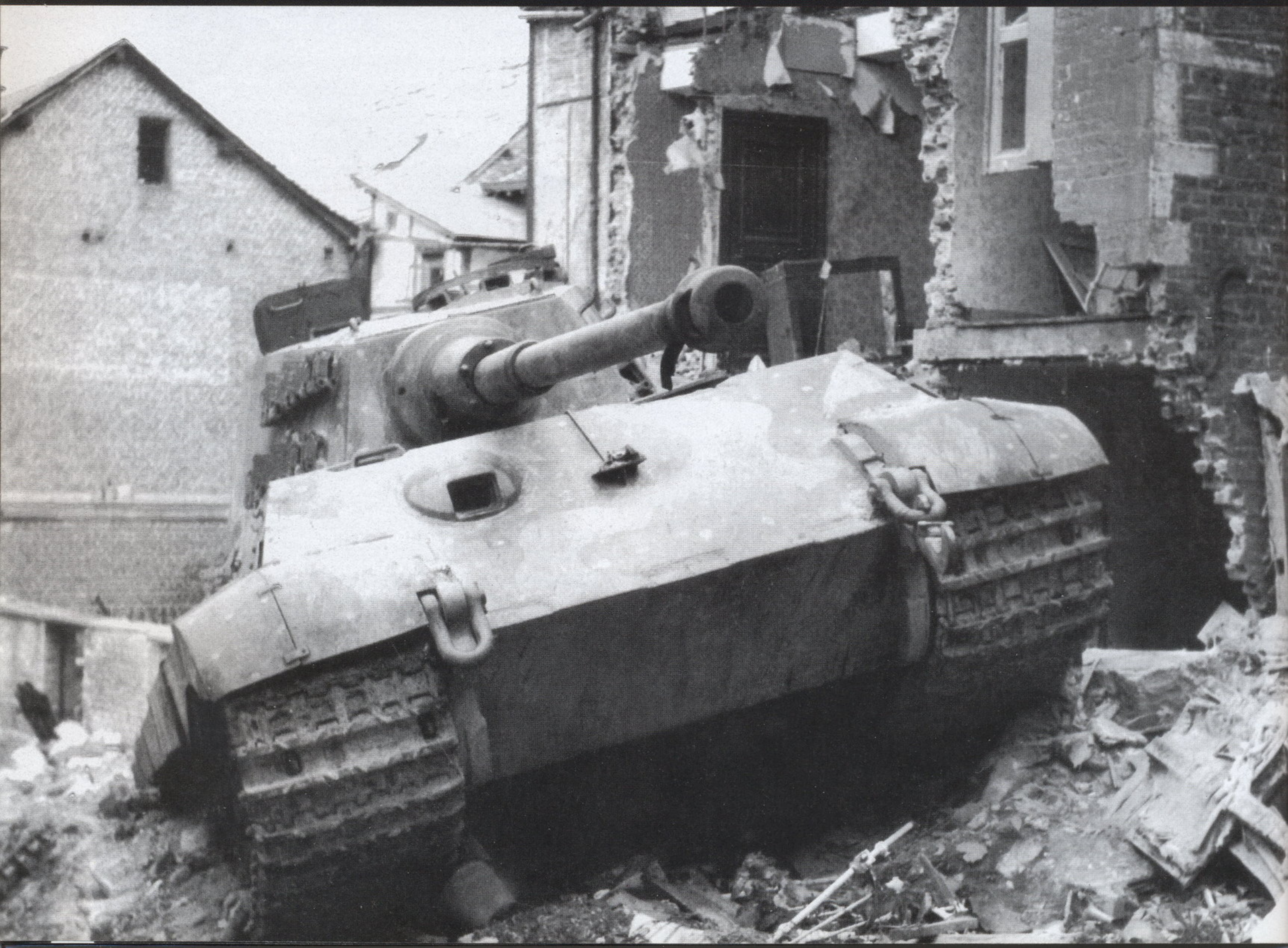
LA FIN

En mars 1945, on retrouve « Sepp » Dietrich et sa *6. SS-Panzer-Armee* en Hongrie où il tente de stopper la poussée des chars de l'Armée Rouge en contre-attaquant dans la région du lac Balaton. Comme dans les Ardennes quelques semaines plus tôt, malgré les efforts allemands et des succès locaux, l'opération s'essouffle. Le *Reich* hitlérien est à l'agonie. Fin mars, début avril, Josef Dietrich ordonne aux débris de son armée blindée de se replier sur Bratislava tout en menant des combats retardateurs. Hitler, qui avait interdit tout repli, entre dans une colère noire en apprenant la nouvelle. Esseulé dans son bunker berlinois, coupé de la réalité des champs de batailles, le *Führer* conclut que Dietrich et ses *Waffen-SS* sont en train de le trahir. La sanction, ô combien symbolique, tombe, Hitler ordonne à Dietrich de faire arracher à ses hommes leurs bandes de bras distinctives. Ce dernier ignore l'oukase hitlérien. Se contentant seulement d'informer ses chefs de divisions, il leur déclare : « *voici, Messieurs, la récompense finale pour tout ce que vous avez fait pendant ces cinq dernières années* ». En froid avec un Himmler engagé dans des négociations secrètes avec les Américains pour sauver sa peau, ayant perdu la confiance d'un *Führer* qui vit ses dernières heures, Dietrich parvient à sauver ce qu'il reste de ses troupes en les faisant passer en Autriche. En procédant ainsi, « Sepp » cherche à ce que ses hommes puissent avoir une chance de se rendre aux unités américaines plus clémentes que leurs alter ego russes. C'est aussi en Autriche qu'à son tour, le 8 mai 1945, Dietrich et son épouse se constituent prisonniers auprès de l'état-major d'une division d'infanterie US. La surprise est de taille pour les officiers américains, la mort de Dietrich ayant été annoncée depuis plusieurs jours par la radio de Moscou !

L'APRÈS-GUERRE

Appartenant à la *Waffen-SS*, Dietrich est emprisonné en attendant d'être jugé. En décembre 1946, un procès concernant le massacre des *GI's* de Malmédy (carnage ayant en réalité eu lieu à Baugnez) est organisé à Dachau. Les principaux responsables ou présumés responsables du crime sont jugés. Josef Dietrich et Joachim Peiper sont notamment dans le box des accusés. Sur les 74 *Waffen-SS* jugés, 43 sont condamnés à mort, 22 à la perpétuité, et 8 à des peines de prison. Bien qu'aucun lien de cause à effet n'ait été établi, « Sepp » Dietrich est Jugé coupable et condamné à la réclusion à perpétuité sur le simple fait qu'il était le « patron » de la *6. Panzer-Armee* à l'époque

Sa Majesté, le Tiger II, a abdiqué dans les ruines d'une localité ardennaise ! Lourds, gros consommateurs d'essence, handicapés par leur masse, les Tiger II du groupement blindé de Peiper seront principalement employés en appui de chars plus légers. Le lecteur voudra bien noter la présence du camouflage « embuscade » sur cet engin.
(Coll. Yannis Kadari)



Cette photo représente une *schwere Panzerspähwagen (2cm)* ou *Sd.Kfz. 234/1* appartenant à une unité de la *Waffen-SS* dépendante de la *6. SS-Panzer-Armee* de Dietrich. Le cliché semble avoir été pris en Allemagne durant l'hiver 1944-45, peut être au lendemain de l'offensive allemande dans les Ardennes. Produit à 200 exemplaires, cet engin était armé d'un canon *2cm KwK38 L/55* et d'une *MG34*. Équipé du poste radio *FuG12*, ce blindé, d'un modernisme étonnant pour l'époque, servait au sein des bataillons de reconnaissance des divisions cuirassées et mécanisées allemandes. (Coll. Thomas Anderson)

des faits. Si la nouvelle de cette condamnation passe inaperçue dans l'Allemagne en ruines de l'immédiat après-guerre, elle provoque des réactions parmi d'anciens généraux de la *Wehrmacht* jouissant d'un certain crédit auprès des autorités militaires américaines. Heinz Guderian et Hans Speidel font partie de ceux-là. L'un et l'autre n'hésitent pas à prendre la défense de Dietrich, parvenant à faire commuer la peine de « Sepp » en 25 années de prison. Enfermé à la forteresse de Landsberg, il n'en purge que neuf avant d'être finalement remis en liberté en octobre 1955 pour raisons de santé. Dietrich est cardiaque. Quelques mois plus tard, il est à nouveau interpellé et remis derrière les barreaux, cette fois-ci à la demande d'un tribunal civil allemand. Il est accusé de meurtres et de complicité de meurtres dans le cadre de l'enquête menée sur la « nuit des longs couteaux » de 1934. On lui reproche, notamment, l'assassinat de plusieurs leaders des *SA* dont Ernst Röhm – En réalité Röhm fut tué dans sa geôle d'une balle dans la tête tirée par Theodor Eicke. Jugé, Dietrich écope cette fois de dix-huit mois de prison. Il bénéficie néanmoins d'une mesure de clémence en février 1959.

Malade, âgé de 68 ans, « Sepp » Dietrich s'installe à Ludwigsburg. Coïncidence ou non, Dietrich réside à quelques centaines de mètres d'une autre figure de proue des *Waffen-SS*, Paul Hausser. C'est donc dans son Bade-Würtemberg natal que Dietrich passe les dernières années de sa vie à chasser, recevoir ses ex-subordonnés et préparer les réunions de l'association des Anciens de la *Waffen-SS*, le *HIAG*. Le 21 avril 1966, à l'âge de 73 ans, il décède d'une crise cardiaque à son domicile. Des milliers d'anciens *Waffen-SS*, tous grades confondus, assistent à ses obsèques au cimetière de Neuer Friedhof tandis que son éloge funèbre est prononcé par l'un de ses plus brillants subordonnés, Wilhelm Bittrich.

UN SOLDAT COMME LES AUTRES ?

Parfois décrié par d'autres généraux, von Rundstedt ayant dit de lui avec sa morgue coutumière : « *il est correct mais c'est un crétin* », n'ayant pas fait d'études, Dietrich semble être, a priori, l'archétype du dignitaire national-socialiste redevable en tout et pour tout à son *Führer*.

Pourtant, la loyauté de « Sepp » n'explique pas tout. Force est de reconnaître que Dietrich, bien que n'ayant pas suivi de cours académiques de stratégie, était doté d'une sorte de « vista » pour la chose militaire. Bien souvent, ce talent lui permit d'emporter la décision sur les champs de bataille. Excellent chef de division, il saura s'entourer d'officiers compétents voire très brillants lorsqu'il commandera le *I. SS-Panzer-Korps* puis la *6. Panzer-Armee*. La deuxième particularité de la carrière de « Sepp » Dietrich réside dans son caractère en tant que tel. Les témoignages de ses subordonnés font état d'un homme « magnétique », simple et chaleureux avec ses soldats. En cela, Dietrich s'oppose à un personnage tel que Theodor Eicke (1892-1943), directeur du camp de concentration de Dachau (1933-34) puis chef de la division *SS* « *Totenkopf* », dont la cruauté et la brutalité ne sont plus à démontrer.

Dietrich n'était pas ce que l'on appelle populairement un « enfant de cœur » mais, tout au long du conflit, il se considéra avant tout comme un militaire et non comme un membre du parti nazi ayant des fonctions martiales. Le distinguo est certes subtil mais il est la clef permettant de comprendre la personnalité de Josef Dietrich. À bien des égards, Josef « Sepp » Dietrich doit être considéré comme l'un des personnages parmi les plus importants de l'histoire de la « *SS* combattante », au même titre que Paul Hausser ou encore Felix Steiner. Né dans la misère, ayant connu les fastes de l'Allemagne renaissante et triomphante, Dietrich s'éteindra dans la simplicité.

LA BATAILLE D

NOVEMBRE 1917, LE TANK CORPS

DE CAMBRAI (1)

PERCE LES LIGNES ALLEMANDES

Par le capitaine Entraygues

Le 20 novembre 1917, intégrés au sein de deux corps d'armée, appuyés par l'artillerie de la 3rd Army *ainsi que par quatorze escadrilles du* Royal Flying Corps, *les 381 chars* Mark IV *du* Tank Corps *crèvent la ligne « Hindenburg » dans le secteur de Cambrai. Cette opération va servir de référence à tous les grands penseurs militaires de l'entre-deux-guerres : Fuller, Liddell Hart, von Eimannsberger, von Seeckt, Toukhatchevski, Estienne ou encore Guderian. La bataille de Cambrai va ainsi initier la résurgence de la manœuvre tactique et annoncer les victoires de 1918. Ironiquement, son analyse par les stratèges de la future* Wehrmacht *servira aussi de base conceptuelle lors de la naissance des* Schnelle Truppen.

À L'OUEST, RIEN DE NOUVEAU !

1917, année charnière, année décisive, année où l'absurdité de la guerre atteint son paroxysme. Mal débutés, ces douze mois vont s'achever tout aussi sombrement pour les Alliés, le président de la République française, Raymond Poincaré, écrivant : « *l'année 1917 a commencé dans la brume, elle se termine dans le brouillard* ». Le front occidental s'est inexorablement enfoncé dans cette guerre de tranchées. Aucune armée ne parvient à sortir de l'immobilisme.

Au Moyen-Orient, les Britanniques se sont emparés de Bagdad le 11 mars 1917 ; la cavalerie d'Allenby fonce vers la Palestine et fait son entrée dans Jérusalem le 9 décembre. L'empereur d'Allemagne et roi de Prusse, lance la guerre sous-marine à outrance en février. Fin avril, l'isolationnisme américain n'est plus qu'un souvenir, le président Wilson ayant enfin accepté d'entrer en guerre. Le 20 juin, les premiers « *Doughboys* », commandés par le général John Pershing, débarquent à Saint-Nazaire. Le 15 mars, le Tsar de toutes les Russies, Nicolas II, abdique. Le pays se désagrège, la révolution bolchevique éclate en octobre. L'armistice signé à Brest-Litovsk permet à Erich von Ludendorff de rapatrier de précieuses divisions à l'Ouest afin de renforcer ses positions en France. Confrontée à une offensive austro-allemande déclenchée le 24 octobre, l'armée italienne est écraseée à Caporetto. Plus de 300 000 hommes prennent la direction des camps de prisonniers. Après la Russie, un second allié de l'Entente est au bord de l'effondrement.

Sur le plan des opérations conduites sur le front occidental, la grande offensive franco-britannique ne débouche sur aucun succès stratégique. Le général Nivelle, fort des lauriers gagnés à Verdun, succède à Joffre. L'homme, qui a décidé d'en finir avec la *Kaiserheer*, prépare selon ses propres termes « *la dernière offensive de la guerre* ». Il se fixe pour objectif de s'emparer de la côte de Vimy, en Artois, et du plateau de Craonne situé devant la ville de Laon. L'attaque française dans l'Aisne est immortalisée par l'échec sanglant du Chemin des Dames, petite route qui longe le plateau de Craonne sur toute sa longueur.

À Vimy, les armées britanniques et le corps de choc canadien ne sont guère plus chanceux. Pour l'armée française, le carnage découlant de cette offensive débouche sur les mutineries du mois de mai. Pétain, un autre héros de Verdun, remplace Nivelle. Il devient alors urgent d'adopter une posture défensive afin de reposer les troupes et d'en améliorer le moral.

Pour les Britanniques du général Douglas Haig, le désastre du Chemin des Dames et les mutineries des « Poilus » constituent d'une certaine manière une aubaine car la défaillance française va leur permettre d'essayer de tenir le premier rôle sur le front occidental. En mai, les hommes de la *British Expeditionary Force* remportent une victoire en s'emparant de la position fortifiée de Messines située au sud de la ville d'Ypres, ou plutôt de ce qu'il en reste... L'ambitieux général Haig propose alors une nouvelle offensive dans les Flandres. La troisième bataille d'Ypres, dite de Paschendaele, va alors débuter. Haig refuse de tenir compte des enseignements des cinq mois de combat infructueux qui ont précédé. Qu'importe ! les mêmes opérations peuvent être réitérées en suivant toujours les mêmes schémas tactiques : des journées et des nuits de pilonnage par l'artillerie[1] suivies d'un assaut frontal, linéaire et aveugle des compagnies d'infanterie face à un rideau densifié de mitrailleuses[2] et de réseaux de barbelés.

Dans ces conditions, il est alors pratiquement impossible de percer le front ennemi. En effet, les Allemands ont soigneusement appris à conserver leurs positions les plus avancées en ne les tenant que très légèrement. S'étageant solidement dans la profondeur, travaillant des plans de feu très élaborés, ils établissent leur défense réelle sur l'arrière de leur dispositif. De plus, la technique du bombardement préalable est synonyme d'avertissement de l'imminence d'une attaque. À chaque fois que Britanniques et Français déclenchent une longue préparation d'artillerie, les généraux allemands savent qu'une attaque va être lancée dans le secteur bombardé, ce qui leur laisse le temps de rameuter les réserves nécessaires au renforcement de leurs lignes. Et les massacres de fantassins de se poursuivre, inexorablement. La troisième bataille d'Ypres commence le 31 juillet 1917 après un pilonnage d'artillerie de dix jours, 3 000 canons projetant plus de quatre millions d'obus dans les lignes allemandes ! Trois mois plus tard, les pertes britanniques dépassent 400 000 morts avec pour seul et unique gain quelques kilomètres carrés d'un terrain comptant tant de cratères qu'il n'aurait rien à envier à la surface lunaire. Ce carnage vaut à Douglas Haig un nouveau surnom, celui de « boucher de la Somme ».

---

(1) – Le bombardement représentait alors le seul espoir de détériorer le système de défense ennemi.

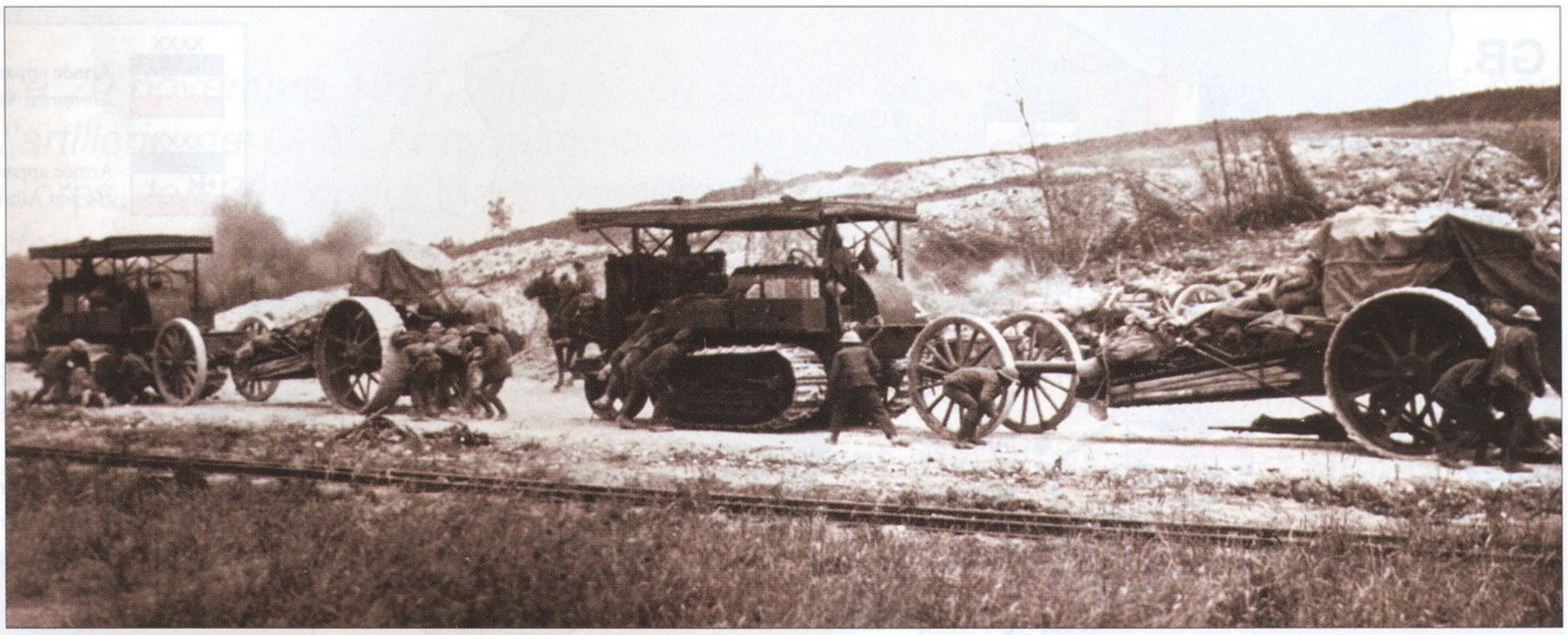
(2) – En 1914, on estime que le feu d'une mitrailleuse équivaut à 80 fantassins. Avec une portée beaucoup plus grande que celle du fusil, elle permet d'apporter un élément d'appui puissant en attaque comme en défense. Grâce à la guerre des Boers, les anglais connaissent bien ses effets ; leurs attaques s'effectuent donc en ordre dispersé afin de réduire les pertes.

Néanmoins, avec la bataille de la Somme, les généraux alliés comprennent que quelque chose ne va pas dans la tactique utilisée. Quelque soit le nombre de divisions d'infanterie engagées, les grandes offensives ne fonctionnent plus. En cet été 1917, la boucherie se poursuit dans les Flandres. Bien que personne ne l'ait réalisé sur le moment, l'insensée bataille de Paschendaele représente l'un des plus grands désastres de la Grande Guerre. Le prestige et la réputation du commandement britannique atteint son niveau le plus bas. Cette troisième année de guerre semble bien s'achever sur une série d'échecs et de désillusions ! Mais à l'horizon se profile une nouvelle arme conçue et développée par une poignée de visionnaires, et ce malgré l'indifférence d'un haut commandement on ne peut plus conservateur. Cette arme, qui va révolutionner l'art de la guerre et qui sera à l'origine des succès et de la victoire de 1918, c'est le tank ; et c'est à Cambrai que les chars seront massivement utilisés pour la première fois au Monde !

NAISSANCE DU TANK

En 1917, si le char est assurément une arme révolutionnaire, ce n'est guère une idée nouvelle. Ne peut-on pas voir dans les éléphants d'Hannibal le Carthaginois les précurseurs des chars ? Rappelons encore qu'au XVI[e] siècle, Léonard de Vinci avait déjà dessiné une espèce de véhicule blindé armé de plusieurs bouches à feu. Quant au romancier Herbert George Wells, il avait publié dès 1903 une nouvelle intitulée « *The Land Ironclads* » contant l'histoire d'un cuirassé terrestre, une machine de fiction dotée d'énormes roues et capable de franchir fossés et tranchées. Mais c'est une série d'innovations technologiques qui va concourir à développer le char tel que nous le connaissons à la fin de la Grande Guerre ; curieusement, il ne sera pas conçu par l'armée de terre britannique mais par la *Royal Navy*.

En 1854, durant la guerre de Crimée, un petit nombre de tracteurs à vapeur est aperçu aux abords des champs de bataille boueux tandis qu'une « voiture d'assaut » équipée de deux canons latéraux tirant à travers des meurtrières vient d'être inventée. Il faut néanmoins attendre 1885 et le développement du moteur à combustion interne par l'ingénieur et industriel allemand Gottlieb Daimler pour que l'idée des véhicules blindés jouisse d'un nouvel élan. Quelques années plus tard, une auto blindée expérimentale construite par Frederichs Simms fait son apparition sur les routes de la campagne anglaise. La machine est armée de deux fusils-mitrailleurs placés dans des tourelleaux. Le pilote manœuvre son engin à l'aide d'un périscope. Si ce véhicule, sous-motorisé, n'emporte guère les suffrages du commandement britannique, il est indéniablement le précurseur du véhicule de combat blindé. Le handicap majeur de ce type d'engin réside dans son utilisation unique sur route. Incapable de traverser un terrain défoncé et parsemé d'ornières, il n'offre pas d'alternative aux unités de cavalerie. Néanmoins, il existe une solution à la problématique du tout terrain : la chenille. Inventée au début du siècle, elle est, dans un premier temps, adaptée sur les tracteurs agricoles. Grâce au concours de plusieurs firmes, dont Hornsky & Son et sa *Killen-Strait Armoured Track*, le concept est



Groupe de tracteurs chenillés Holt traînant des obusiers lors de la bataille de la Somme en 1916. Le front ne semble guère être très loin puisque certains des hommes présents sur cette photo s'abritent derrière les engins. Ce sont ces tracteurs et surtout leurs chenilles qui donneront l'idée à quelques pionniers d'étudier la possibilité de construire les engins de combat qui donneront naissance aux chars. (DR)

techniquement au point en 1914. Et c'est justement en octobre 1914 que l'utilité d'un véhicule de combat blindé sur le champ de bataille est mise en lumière par les unités d'automitrailleuses (*Armoured Car Division*) chargées de récupérer les pilotes des aéronefs du *Royal Naval Air Service* (*RNAS*) abattus derrière les lignes allemandes. Ces véhicules, qui ne sont que des voitures civiles artisanalement blindées et équipées de mitrailleuses, se couvrent de gloire dans les premiers mois du conflit. Mais, guerre de positions aidant, ils deviennent rapidement inopérants. Cependant, le germe d'une idée vient de naître : remplacer les roues par les chenilles sur les voitures blindées.

Un des premiers officiers à entrevoir les possibilités d'un tel engin est le *Lieutenant Colonel* Ernest Swinton. Depuis le début des hostilités, l'homme travaille comme correspondant de guerre sur le front Ouest, publiant ses articles sous le pseudonyme de « *Eye Witness* » ou « témoin oculaire ». Dès l'automne 1914, il prend conscience de l'efficacité de l'emploi des véhicules blindés tout en comprenant rapidement que la guerre de positions est en train de conduire les armées dans une impasse sanglante. Dans le cas où un véhicule de combat chenillé pourrait être construit, Swinton envisage les passionnantes possibilités quant à l'utilisation de cette nouvelle sorte d'arme. En novembre 1914, il propose son idée à Maurice Hankey qui occupe le poste de *Secretary of the Committe of Imperial Defence*. Séduit par le discours de Swinton, Hankey rédige le 26 décembre un mémorandum intitulé « Machines Spéciales ». En février 1915, Swinton organise une démonstration du *Killen-Strait Armoured Track* au profit des membres du gouvernement et du haut commandement. Parmi ces hommes figurent Winston Churchill, premier *Lord* de l'Amirauté, et Lloyd Georges, alors ministre des munitions. Sous une pluie battante rendant le terrain boueux et « collant », le prototype chenillé démontre ses capacités à franchir les réseaux de barbelés. Il en va cependant autrement en ce qui concerne le passage des tranchées spécialement creusées pour les essais... La démonstration tourne au fiasco devant un parterre d'officiels. Conseillé par Churchill, appuyé par Hankey, Swinton met néanmoins sur pied le « *Landship Committee* ». Mais l'initiative est mal vue par les têtes pensantes du *War Office*. Ces derniers, farouchement opposés au projet qu'ils considèrent comme étant irréaliste et sans intérêt, parviennent à faire bloquer les crédits et les budgets destinés à Swinton. Le programme semble être mort-né, mais c'est sans compter avec la légendaire ténacité de Winston Churchill qui ne se résigne pas à abandonner l'aventure. Sous son impulsion et grâce aux efforts de la *Royal Navy*, le premier char de combat est prêt en janvier 1916.

Reste alors à savoir comment appeler ce nouveau véhicule ? La question est essentielle afin de maintenir le secret entourant le projet qui ne manquera pas, à coup sûr, d'intriguer les espions allemands qui pullulent en Grande-Bretagne. Rapidement les termes « *Landship* » ou « *Landcruiser* » (vaisseau terrestre), trop explicites, sont écartés par Swinton et ses collaborateurs. Le nom devant impérativement être cohérent avec la forme du véhicule, dans l'hypothèse où il serait aperçu lors de son acheminement vers le front, plusieurs idées sont prises en compte dont « *cistern* », « *container* » ou « *reservoir* ». Il est finalement décider que le mot « *tank* » (réservoir à eau) est assez court et ambigu pour de ne pas divulguer ce qui se cache derrière ce mystérieux véhicule. Pour tromper l'ennemi, bien d'autres ruses seront mises au point. Les deux premiers prototypes, mieux connus sous leurs noms de baptême de « *Little Willie* » et « *Big Willie* », vont donner naissance au tank *Mark I*. Swinton réalise très vite que les deux pièces de 57mm ne sont pas adaptées pour protéger le char des éventuelles attaques menées par l'infanterie ennemie. Il est alors proposé de réaliser le même type d'engin mais équipé de mitrailleuses. Son rôle sera de suivre le précédent en lui apportant un appui-feu. Grâce à l'aide de Lloyd Georges, la proposition est acceptée et la commande initiale de *Mark I* portée à 150 exemplaires. Les tanks vont ainsi se déplacer en binôme, l'un armé de deux canons de 57mm pour engager l'artillerie ennemie, l'autre équipé de mitrailleuses afin de combattre les fantassins qui seraient tentés de monter à l'assaut du char de tête. Ces variantes sont respectivement dénommées « *male* » et « *female* ».

Dès lors, il devient évident qu'une nouvelle force composée de techniciens et de spécialistes doit être organisée et entraînée afin de constituer les équipages des tanks. Comme de juste, la supervision de cette mission est une fois de plus confiée au *Lieutenant Colonel* Swinton.

LE TANK CORPS VOIT LE JOUR

Les Britanniques, soucieux de conserver l'effet de surprise de leur nouvelle arme, débaptisent rapidement ce qu'ils avaient appelé dans un premier temps le « *Tank Department* ». La désignation de ce qui deviendra seulement en juin 1917 le « *Tank Corps* », est alors « *Armoured Car Section of the Motor Machine-Gun Service* » puis en mai 1916 « *Heavy Section Machine-Gun* ». Malgré ses efforts constants afin de promouvoir les chars, Swinton n'est pas mis à la tête de la nouvelle entité, le *Lieutenant Colonel* Hugh Elles, officier des *Royal Engineers*, lui ayant été préféré pour devenir le « patron » des tanks. Les deux hommes,

Ce groupe de fantassins britanniques, devant être engagés lors de la bataille de Cambrai, vient d'arriver à proximité du front à bord de camions. A partir de 1916, les véhicules à moteur prendront de plus en plus d'importance au sein des armées des belligérants.
Coll. Yannis Kadari

qui s'apprécient, travaillent néanmoins de concert, le rôle joué par Swinton étant primordial.
Hugh Elles, officier expérimenté et familiarisé avec les tanks pour s'être intéressé aux solutions techniques développées par la firme Caterpillar, est le candidat idéal. Partageant l'enthousiasme débordant de Swinton, il entame peu après sa nomination une campagne de recrutement afin de réunir les premiers équipages devant servir « ses » tanks. Mais très vite, l'opération s'avère être beaucoup plus difficile que prévu. Si quelques officiers, sous-officiers et soldats du « *Armoured Car Division* » du *RNAS* se laissent séduire par le projet et se portent volontaires, la majorité de ces hommes refuse d'intégrer la « *Heavy Section Machine-Gun* ». Le travail du *Lieutenant Colonel* Elles, assisté de Swinton, est d'autant plus compliqué que pour d'évidentes raisons de discrétion, il ne peut trop en dire au sujet des tanks.

Le paradoxe est saisissant et le défi délicat à relever car il s'agit de convaincre des centaines de soldats d'intégrer une unité dont ils ne savent strictement rien ! Pourtant, au fil des semaines, le talent de persuasion des deux officiers britanniques fait son effet et, bientôt, à force de patience, ils parviennent à mettre sur pied leur unité. Le gros de la troupe provient de la « *Armoured Car Division* », artilleurs et soldats du génie complétant l'ensemble. Dès lors, reste à organiser les choses sur le plan tactique afin que l'entraînement puisse débuter.
Contrairement à une organisation basée sur de gros bataillons, idée défendue par Swinton, le haut commandement britannique choisit de réunir les tanks au sein de compagnies. Ce sont ces compagnies qui constituent l'unité tactique de base. Six compagnies sont formées. Équipées de 25 tanks *Mark I*, elles comptent 28 officiers et 255 sous-officiers et militaires du rang.

Char britannique *Mark I* « *Male* » détruit lors de l'offensive anglaise sur la Somme lancée à l'été 1916. Mal préparés, les équipages britanniques, à l'instar de leurs homologues français à Berry-au-Bac, vont subir de très lourdes pertes.
Bovington Tank Museum

Fuller, le stratège qui mit au point le raid sur Cambrai de 1917. Cet homme développera un ensemble de théories concernant l'utilisation du char qui sera repris par la totalité des penseurs militaires de l'entre-deux-guerres. Bovington Tank Museum

L'entraînement de ces premières unités est pour le moins « artisanal ». Non seulement beaucoup de blindés sont indisponibles, payant en cela leurs défauts de jeunesse sur le plan mécanique, mais en plus il s'avère difficile de trouver un terrain de manœuvres favorable à l'instruction technique des équipages et suffisamment discret pour ne pas éveiller les soupçons d'éventuels agents allemands. Cependant, la principale difficulté réside dans l'usage des communications en vue de contrôler les chars sur le champ de bataille, de leur permettre de communiquer entre eux et d'établir la liaison avec l'infanterie. À cette époque, la transmission sans fil se limite à une portée maximum de cinq kilomètres et dans tous les cas, elle ne peut être utilisée dans des chars en mouvement à cause du bruit assourdissant et des vibrations occasionnés par le moteur. C'est finalement la technique du sémaphore qui est retenue. Bon an mal an, l'entraînement des tankistes anglais se poursuit dans le secret le plus absolu.

GALOP D'ESSAI DANS LA SOMME

En janvier 1916, un mémorandum rédigé par l'incontournable Swinton, intitulé « *Notes on the employement of Tanks* », souligne l'impérieuse nécessité de conserver le secret jusqu'à ce qu'un assez grand nombre de chars soit disponible pour conduire une attaque de grande envergure combinée avec un assaut d'infanterie ; l'élément de surprise étant primordial pour assurer le succès. Dans un premier temps, le général Douglas Haig approuve ce document qui circule au sein du *War Office* et de l'état-major. Pourtant, au printemps, alors que le stratège britannique est en train de planifier son offensive dans la Somme, il réclame soudainement de pouvoir utiliser les tanks pour enfoncer les lignes allemandes. Malgré les protestations de Swinton et de Elles, le haut commandement britannique accorde au général Haig la possibilité d'employer plusieurs des nouvelles compagnies de tanks. Sans tenir compte des délais nécessaires à la construction des machines et à l'instruction des équipages encore béotiens, quatre mois seulement après la constitution de « *Heavy Section Machine-Gun* », les Anglais s'apprêtent à jeter dans la bataille une force nouvelle, encore mal équipée et au niveau d'instruction défaillant !

Le 1er juillet, lorsque la bataille de la Somme commence, la *British Expeditionary Force* subit le plus fort taux de pertes jamais enregistré pour une seule journée dans l'Armée de Sa Majesté. En ce premier jour de l'offensive, 60 000 « *Tommies* » sont fauchés par les balles des mitrailleuses allemandes, un tiers d'entre eux est tué. Confrontés à un tel carnage, Douglas Haig et son état-major accroissent la pression pour lancer les tanks dans un affrontement qui au total coûtera la vie à plus de 400 000 sujets britanniques ! Lloyd Georges, désormais ministre de la guerre, est conscient du danger de dévoiler prématurément les tanks en n'en utilisant qu'un nombre restreint. D'ailleurs, l'échec français du groupement des 80 appareils Schneider et Saint-Chamond du Commandant Bossut[3] confirme tragiquement cette hypothèse. En effet, la principale leçon tirée de ce premier engagement réside dans la nécessité de disposer d'une quantité

(3) – Le 16 avril 1917, « l'artillerie d'assaut » reçoit à Juvincourt un baptême du feu des plus meurtriers durant l'offensive Nivelle. Cette bataille est aussi connue sour le nom de Berry-au-Bac.

La poutre qui pend à l'avant de ce *Mark IV* « *Male* » lui permettait de retrouver de l'adhérence lorsqu'il négociait le passage d'une tranchée en terrain gras.
Bovington Tank Museum

suffisante de chars pour saturer les défenses ennemies. Mais Haig, intransigeant, exige ses tanks pour redonner le moral à une infanterie épuisée. Lorsque la « *Heavy Section Machine-Gun* » débarque au Havre, seules deux compagnies dotées de cinquante *Mark I* et de dix véhicules de rechange sont disponibles. Un terrain d'entraînement est rapidement improvisé sur les arrières des armées anglaises. Aucun plan n'a été préparé pour l'utilisation des blindés, les équipages n'ont pas encore terminé leur instruction et surtout à aucun moment un entraînement spécifique à la coopération tank-infanterie n'a été réalisé.

Malgré ces problèmes, Haig décide d'engager les tanks britanniques lors de la troisième phase de la bataille de la Somme. Le résultat est simple : des machines jamais testées, des équipages néophytes dont certains n'ont jamais combattu et ayant des connaissances tactiques insuffisantes, font que ce baptême du feu est un échec total. Pour ne rien arranger, et c'est important, les tanks ont évolué sur un terrain lunaire parsemé de cratères remplis d'eau boueuse. Nombre d'engins se sont retrouvés « plantés » dans ce véritable piège à chars. Après les Français, c'est donc au tour des Britanniques de « payer pour apprendre ».

À la fin de la bataille de la Somme, l'embryon du *Tank Corps* s'installe dans le village de Bermicourt, situé sur la route qui relie Montreuil à Arras. Hugh Elles, entre-temps devenu *Brigadier General*, y installe son état-major. En s'appuyant sur un noyau dur d'instructeurs, qui viennent de connaître l'action lors du premier engagement de la Somme, la véritable formation commence pour les nouvelles recrues. Mais pour le général Elles, un nouveau venu va devenir à lui seul la pierre angulaire des futurs succès de la toute jeune arme blindée britannique. Cet homme, c'est le commandant John Frederick Charles Fuller. Affecté au *Tank Corps* en tant que *Chief General Staff Officer* (équivalent de chef d'état-major), Fuller va devenir l'une des plus grandes autorités au Monde dans le domaine de l'emploi tactique, opérationnel et stratégique des blindés dès la fin de la guerre. Frustré et désappointé par la mauvaise utilisation des tanks lors des batailles de la Somme et de Paschendaele, Fuller a compris qu'il faut rapidement proposer un plan et un lieu de bataille afin de provoquer le test grandeur nature si vital pour l'avenir encore bien incertain du *Tank Corps*.

FULLER CONÇOIT LA BATAILLE

Lorsque Fuller rejoint Bermicourt le 3 août 1917, après une tournée d'inspections sur le front des Flandres, l'atmosphère au

En 1917, le tank sert à tout y compris au transport de caisses de munitions !
Bovington Tank Museum

sein du Tank Corps est pour le moins pesante. Fuller et Elles s'entendent pour dresser un constat alarmant de la situation dans le cadre d'une réunion dont les minutes furent dactylographiées :

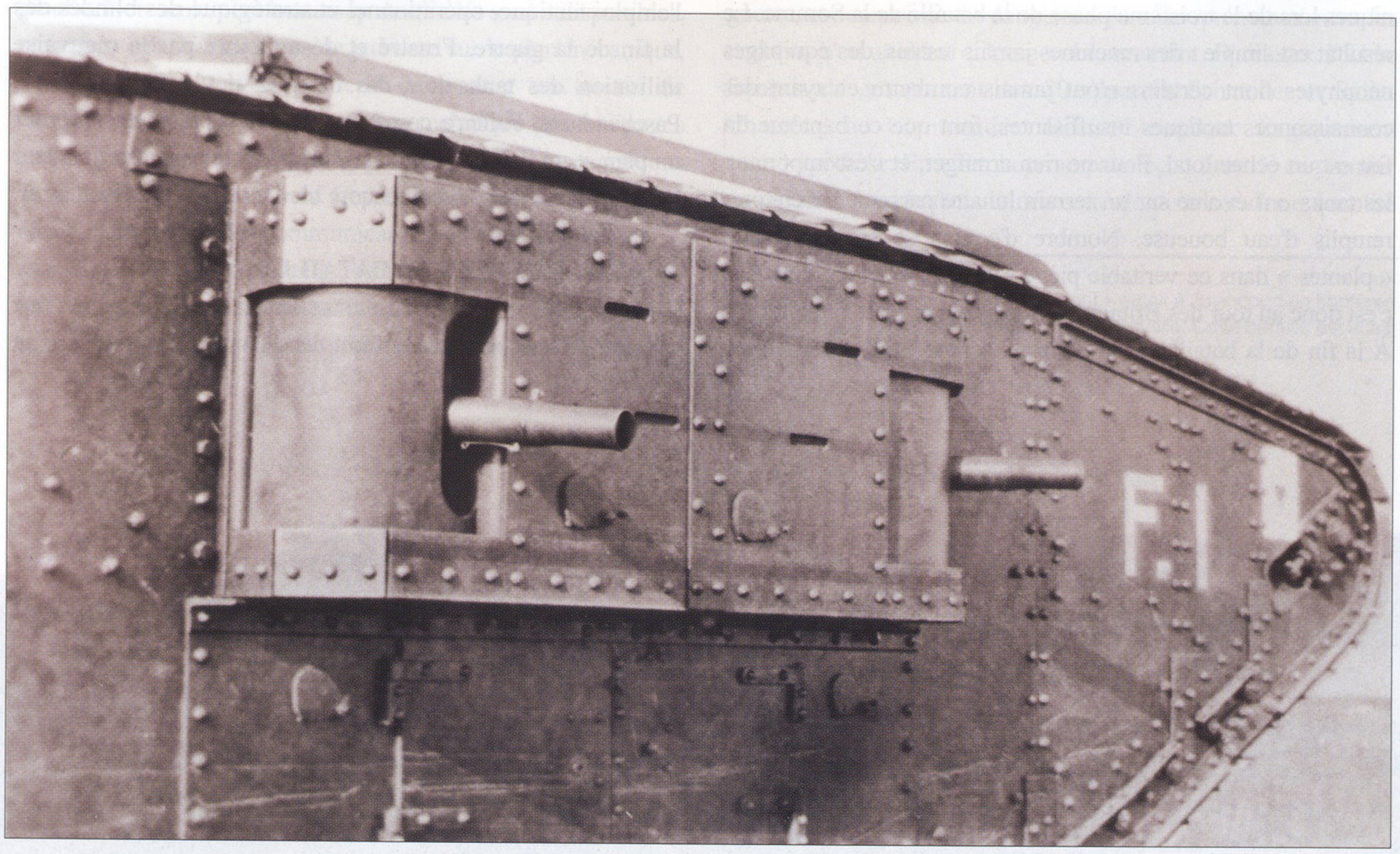
– Elles : « *Ils ne font simplement que gaspiller nos tanks ; d'abord, ils bombardent la zone d'assaut jusqu'à ce qu'elle ne devienne plus qu'un marécage constitué de trous d'obus remplis d'eau de pluie, puis, ensuite ils y envoient les tanks. Comment peut-on s'attendre à travailler dans de telles conditions ? Nos tanks s'enfoncent dans les trous et s'enlisent dans la boue. Immobilisés, ils deviennent des cibles parfaites pour l'artillerie allemande.* »

– Fuller : « *C'est ce que nous ne cessons d'expliquer au grand état-major depuis la bataille de la Somme.* »

– Elles : « *Et qu'en est-il du moral du* Tank Corps *?* »

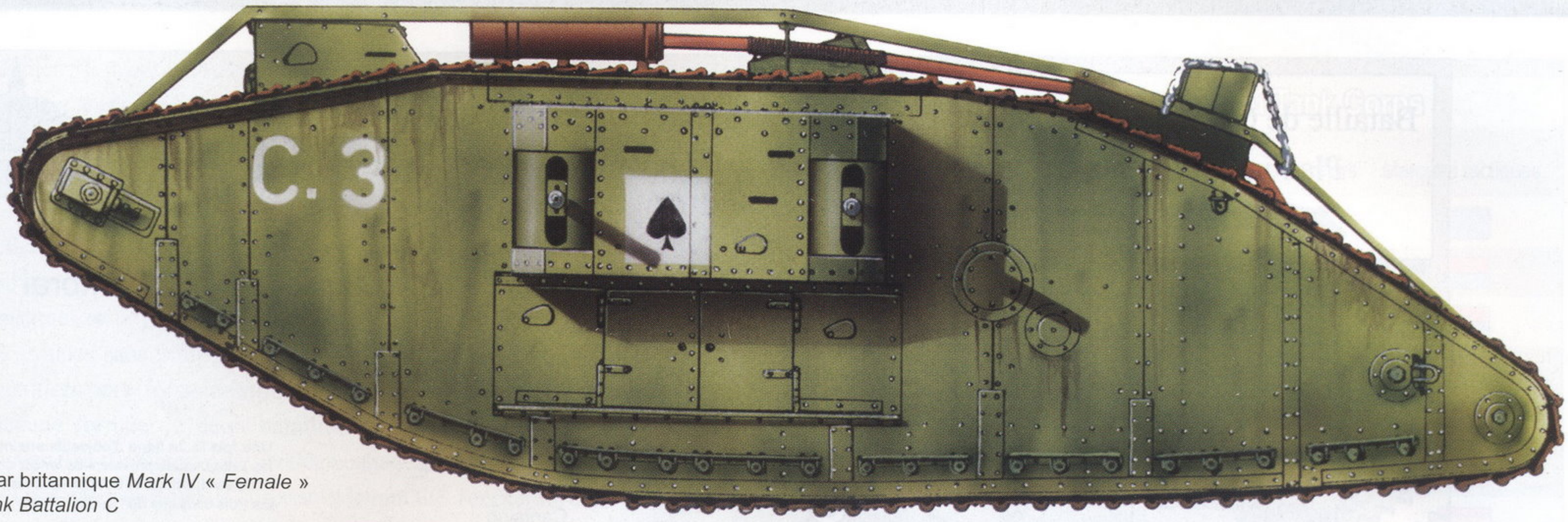
– Fuller : « *Il n'est pas bon. L'infanterie estime que les tanks sont un échec ; même nos équipages pensent qu'ils sont gaspillés inutilement ! De quoi avons nous besoin ? D'une attaque surprise menée par nos tanks sur un terrain propice à une telle opération.* »

– Elles : « *Vous savez comme moi ce qui arriva la dernière fois que nous avons présenté une telle idée au grand état-major !* »

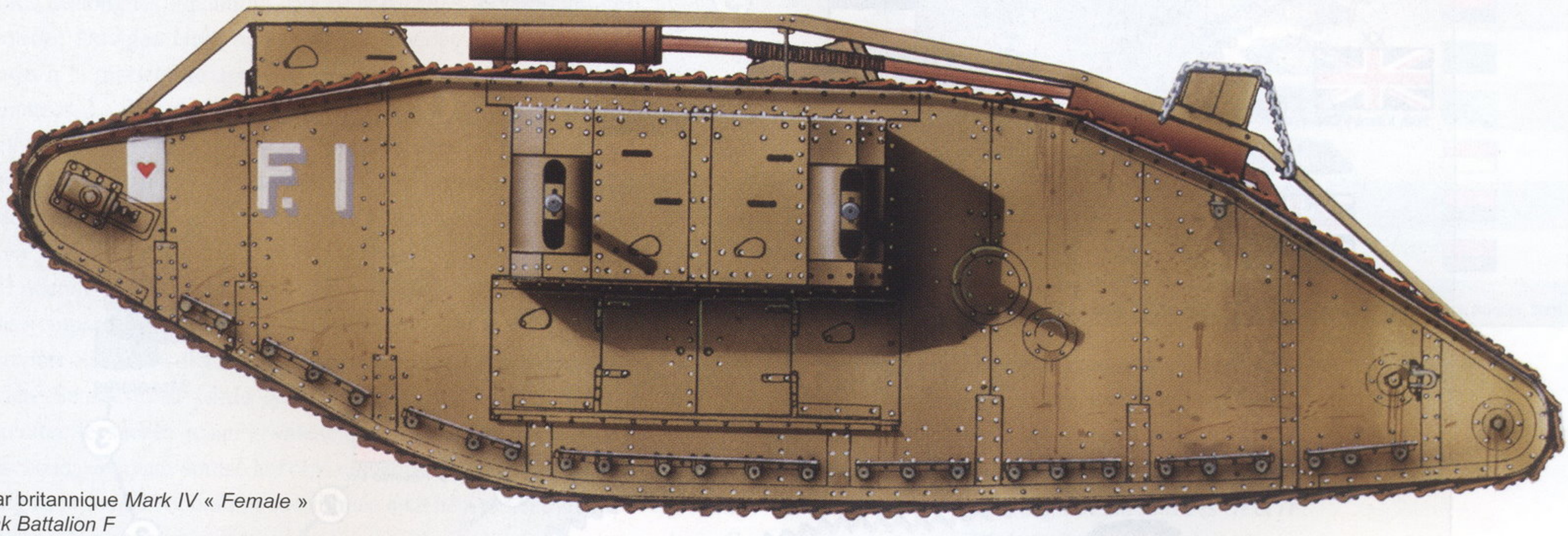


Gros-plan sur la casemate blindée tribord d'un char *Mark IV* « *Female* » armé de mitrailleuses.
Bovington Tank Museum

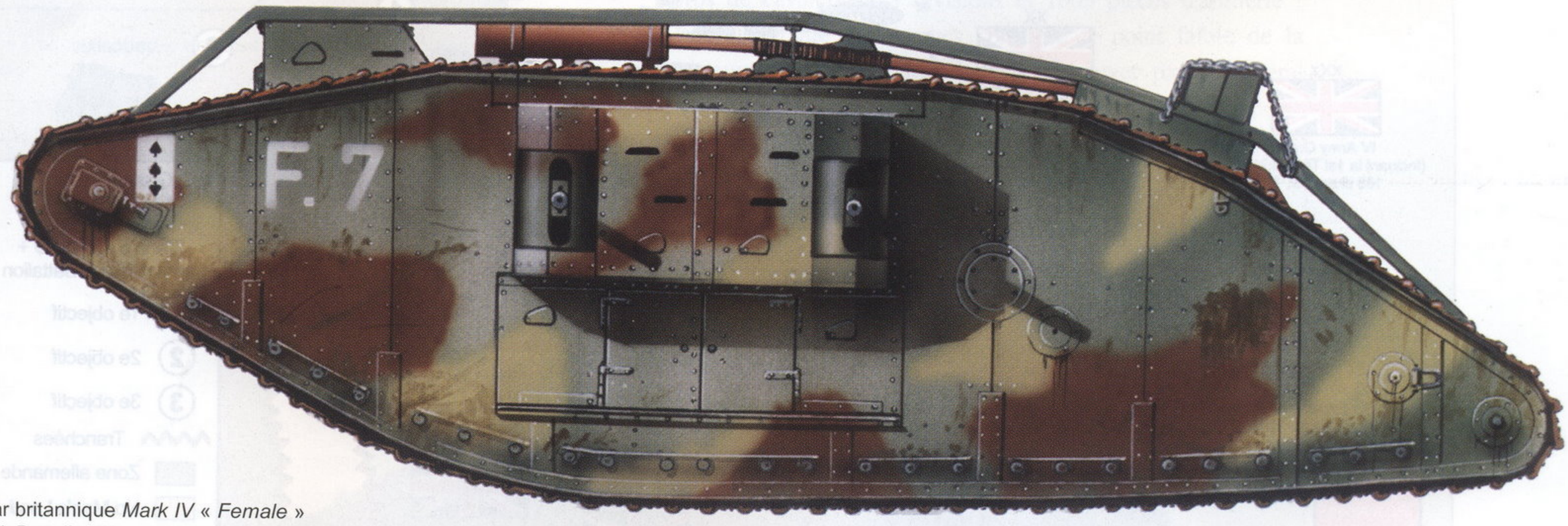
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004



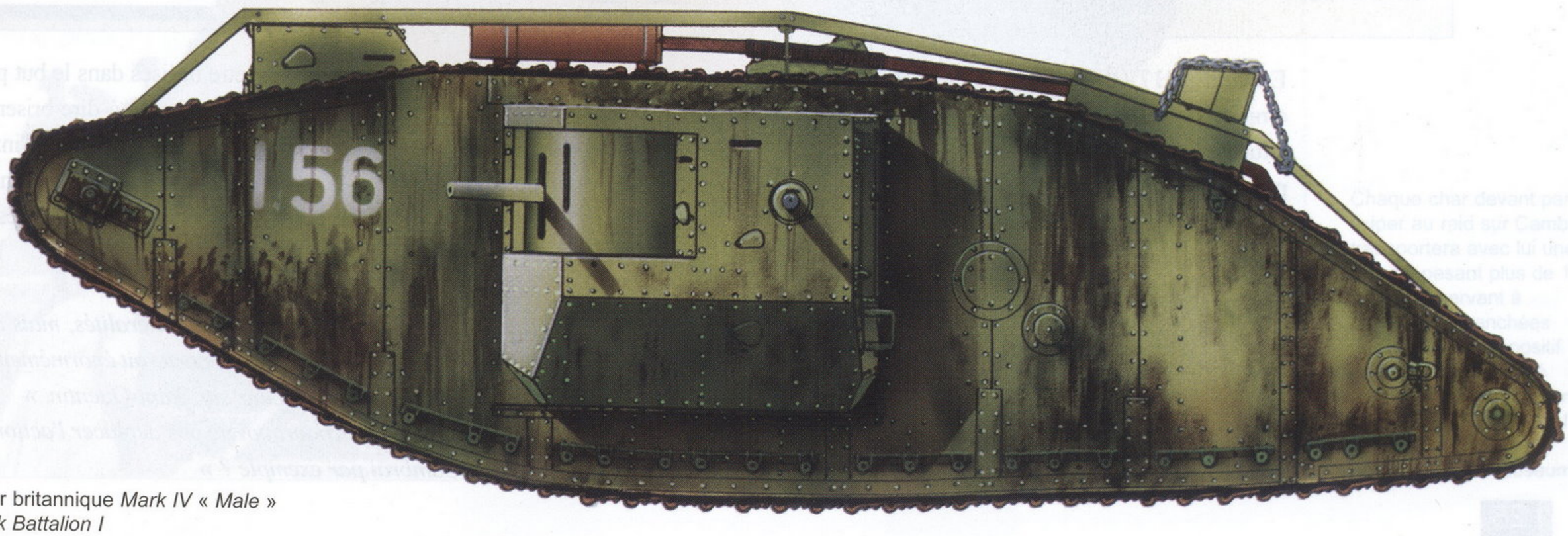
Char britannique *Mark IV* « *Female* »
Tank Battalion C



Char britannique *Mark IV* « *Female* »
Tank Battalion F



Char britannique *Mark IV* « *Female* »
Tank Battalion F



Char britannique *Mark IV* « *Male* »
Tank Battalion I

En juin 1917, Fuller avait rédigé les plans pour un futur emploi des tanks et avait proposé d'opérer dans la région située entre Cambrai et Saint-Quentin. Cette zone était idéale pour une telle opération, car cette partie du front tenue par la *3rd Army* du général *Sir* Julian Byng n'avait pas été le lieu de combats soutenus. Le terrain n'avait pas encore été bombardé par l'artillerie et le sol n'était guère bouleversé. Les Allemands s'y sentaient en totale sécurité, solidement retranchés derrière l'imprenable ligne « Hindenburg ». D'ailleurs, ils se servaient de ce secteur pour y faire reposer leurs troupes ayant combattu dans les Flandres. Fuller vit dans cette situation l'opportunité d'obtenir la première chance réelle de faire combattre les tanks sur un terrain favorable et d'être utilisés dans le but pour lequel ils avaient été initialement conçus, c'est-à-dire briser les lignes de défenses ennemies pour permettre aux unités d'infanterie de mener une attaque surprise. Malheureusement, l'ébauche de plan soumise à l'état-major par Fuller et Elles fut rejetée.

– Fuller : « *Ne nous arrêtons pas à des généralités, mais concevons une opération spécifique qui apporterait énormément au prestige et au moral : un raid éclair sur Saint-Quentin.* »
– Elles : « *D'accord, mais pourquoi ne pas déplacer l'action un peu plus vers Cambrai par exemple ?* »

– Fuller : « *Mais c'est l'endroit où le système de défense allemand est le plus solide !* »
– Elles : « *Oui, mais le terrain y est idéal pour l'emploi des tanks. Mettez cela par écrit, je vais voir ce qui peut être fait.* »

Fuller se met à rédiger les plans avec comme idée maîtresse un raid sur Cambrai : avancer, frapper et se retirer pour détruire le personnel et le matériel ennemis, démoraliser et désorganiser ces troupes sans pour autant s'emparer du terrain. Pour cette opération, une force composée de trois brigades de chars, chacune formée de deux bataillons, une à deux divisions de cavalerie ou d'infanterie, devront être engagées sur front d'environ six kilomètres de large, la surprise et la rapidité d'exécution étant la base du succès escompté.
Après de longues tractations assorties de luttes d'influence en coulisse, Douglas Haig approuve le plan des chefs du *Tank Corps* à la mi-octobre après que des modifications y aient été apportées. La date de l'attaque est fixée au 20 novembre 1917. Entre-temps, la stratégie mise au point par Fuller a encore évolué. L'idée du raid s'est transformée en une « attaque-percée »[4] pour se saisir de Cambrai. La manoeuvre de la *3rd Army* doit s'articuler de la manière suivante : percer la ligne « Hindenburg » entre le canal de l'Escaut et le canal du Nord, puis s'emparer de Cambrai, du bois de Bourlon et du passage sur la rivière Sensée, isoler les Allemands au sud du passage sur la rivière Sensée et la partie ouest du canal du Nord et, enfin, exploiter le succès jusqu'à Valenciennes. Mais la bataille de Paschendaele ayant épuisé le corps expéditionnaire britannique, Haig impose que l'opération soit limitée à 48 heures ; autrement dit, les tanks devront agir très vite !

(4) – Traduction littérale anglaise qui doit être rapprochée d'une attaque en force.

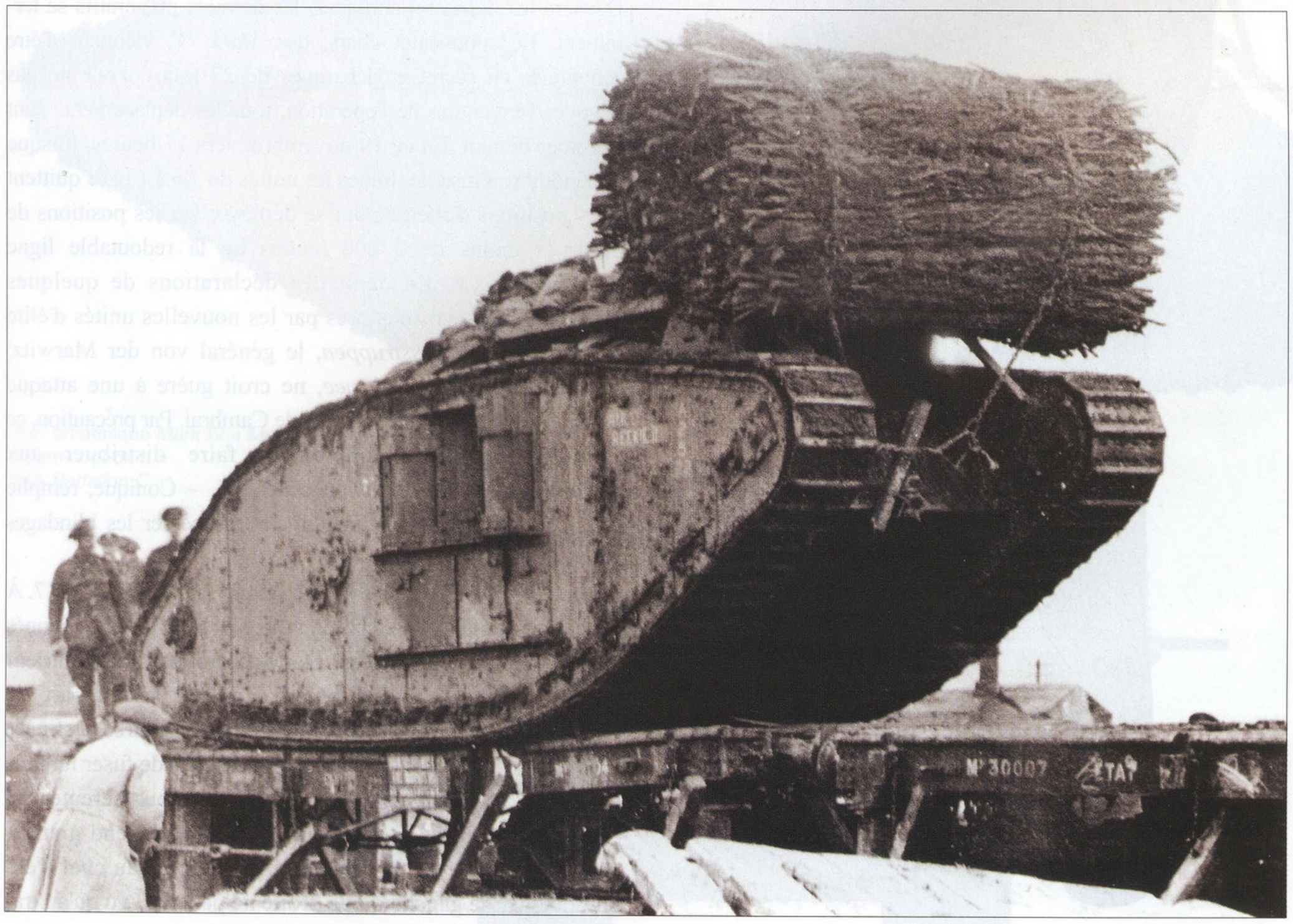
Répartition des unités de chars du Tank Corps

Tank Battalion	Tank Brigade	Division	Army Corps	Nombre de chars	Marques tactiques
D	1st	51st	IV	42	
E	1st	51st	IV	28	
E	1st	62nd	IV	14	
G	1st	62nd	IV	42	
A	2nd	20th	III	24(4)*	
A	2nd	29th	III	12(2)	
B	2nd	6th	III	36(6)	
H	2nd	6th	III	36(4)	
C	3rd	12nd	III	24(4)	
C	3rd	12nd	III	12(2)	
F	3rd	12nd	III	36(6)	
I	3rd	20th	III	30(5)	
I	3rd	20th	III	6(1)	

* Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de chars tenus en réserve.

Infographie © Batailles & Blindés, 2004

Le 29 octobre 1917, Fuller et Elles se rendent au quartier général de la *3rd Army* pour achever la conception finale des opérations. Les 381 chars du *Tank Corps* – En prenant en compte les appareils tenus en réserve, le *Tank Corps* mobilisera un total de 474 chars – fer de lance de l'attaque, agiront au sein des *III* et *IV Army Corps* comprenant un total de 8 divisions d'infanterie, un corps de cavalerie à 3 divisions et 1003 pièces d'artillerie ! L'absence totale de réserves constitue le point faible de la manœuvre. Fuller parvient à faire approuver par le général



Chaque char devant participer au raid sur Cambr
transportera avec lui une
fascine pesant plus de 1
500 kilos servant à
combler les tranchées
ennemies. Un dispositif
pouvant être actionné
depuis l'intérieur du *Mark*
IV permettait de libérer la
fascine.
Bovington Tank Museum

Byng, chef de la *3rd Army*, qu'il n'y ait aucune préparation d'artillerie préliminaire. Les préparatifs de la bataille sont conduits avec beaucoup d'application. L'entraînement porte principalement sur la coopération tank-infanterie imaginée par Fuller pour faire franchir la ligne « Hindenburg » à ses machines. Mais ce n'est pas seulement l'aspect technique de cette tactique qui est totalement nouveau voire révolutionnaire. Pour la première fois depuis le début de la Grande Guerre, les artilleurs anglais vont mettre au point une nouvelle méthode de tir sans réglage préalable. Afin de déterminer avec précision la portée des coups, l'artillerie fera appel au *Royal Flying Corps*, l'ancêtre direct de la *Royal Air Force*, afin d'obtenir le bulletin météo du moment pour prendre en compte les effets des vents et de la température dans leurs calculs balistiques. Ainsi, l'artillerie attendra que les chars se mettent en route pour ouvrir le feu. Un important tir de barrage, composé d'obus fumigènes et d'obus hautement explosifs, devra écraser avec précision la première ligne de tranchées allemandes avant de se déplacer dans la profondeur du système défensif ennemi pour y suivre l'avance des chars.

© H. Cance / Batailles & Blindés, 2004

Nous devons ce dessin d'un tankiste anglais de la Première Guerre mondiale au talent d'Hubert Cance ! Casque, veste en cuir et masque anti-éclats constituent ses principales protections.

ET L'AUBE DE LA BATAILLE POINTA !

Au cours de la matinée du 19 novembre, veille de l'offensive du *Tank Corps*, Hugh Elles rédige l'ordre spécial numéro 6. Dans la nuit du 19 au 20, ce texte est lu à tous les équipages devant être engagés à l'aube :

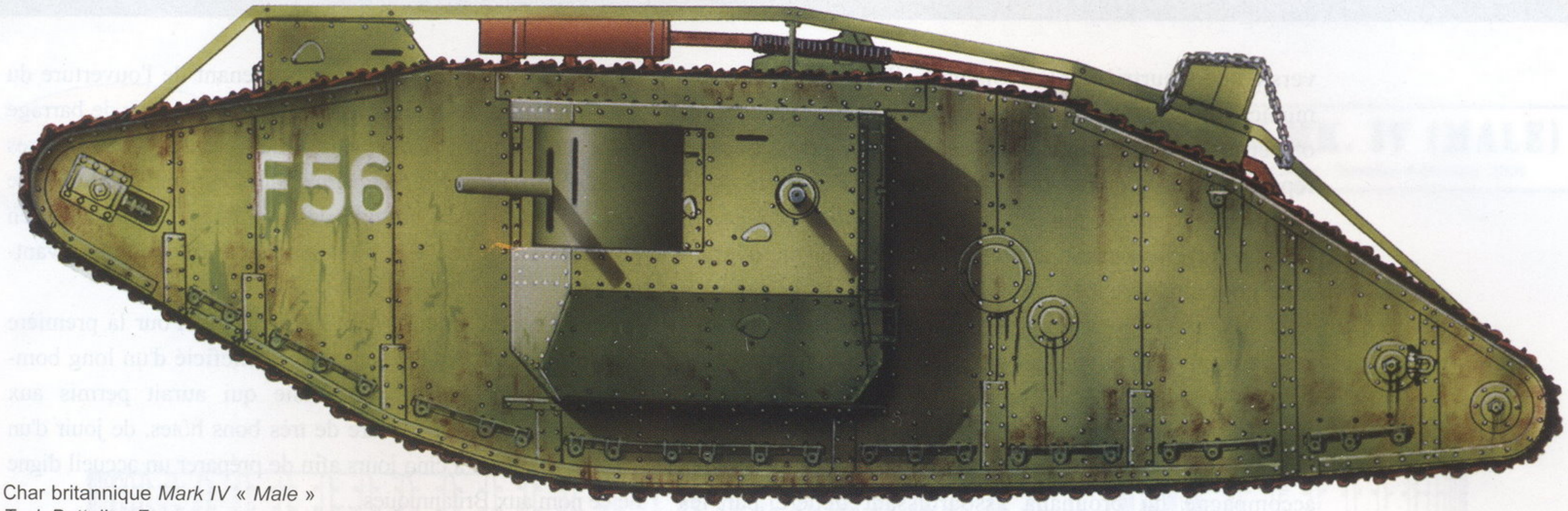
1 – Demain, le Tank Corps aura la chance pour laquelle il se prépare depuis de longs mois, celle d'opérer pour de bon, en allant au cœur de la bataille.
2 – Tout ce dur travail et les conséquences qui peuvent en découler ont été indiqués au cours de la préparation.
3 – Il appartient aux commandants d'unités et aux équipages de finir le travail grâce à leur jugement au cours de la bataille elle-même.
4 – À la lumière de l'expérience passée, je laisse le bon renom du Tank Corps avec grande confiance entre leurs mains.
5 – Je propose de conduire l'attaque au centre de la division.

Le dernier point interpelle vivement Fuller ! En effet, durant la Grande Guerre, il était presque impensable pour un général de commander ses troupes en se trouvant sur le champ de bataille ! Malgré les protestations de Fuller, le général Elles reste inflexible, maintenant son choix d'être à la tête de ses hommes pour le premier réel assaut de grande envergure mené par des chars. Comme ses tankistes, l'officier combattra à bord de son engin baptisé « Hilda » sur lequel flotteront les trois couleurs du drapeau du *Tank Corps*.

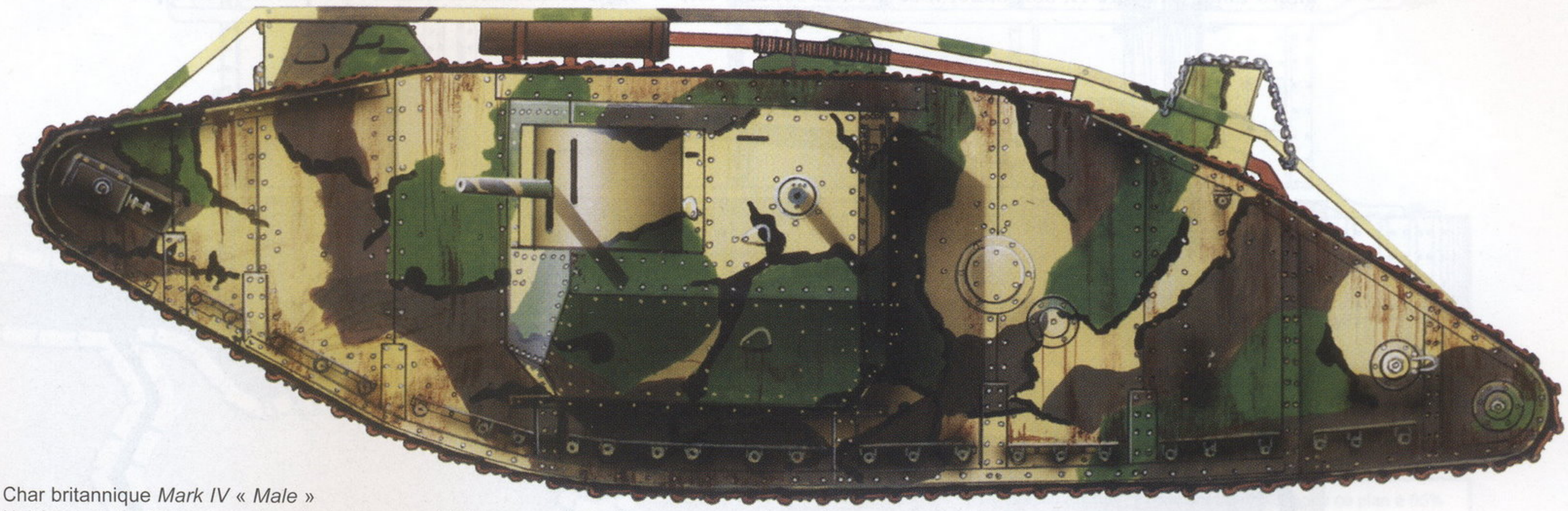
Derrière les lignes britanniques, les derniers préparatifs se terminent. Les nouveaux chars, des *Mark IV*, viennent d'être acheminés en secret et débarqués de 27 trains. Pour ne pas dévoiler l'envergure de l'opération, tous les déplacements sont effectués de nuit. En ce 19 novembre, vers 17 heures, lorsque la pénombre s'installe, toutes les unités du *Tank Corps* quittent leurs positions d'attente pour se déployer sur les positions de départ à moins de 2 000 mètres de la redoutable ligne « Hindenburg ». En dépit des déclarations de quelques prisonniers écossais capturés par les nouvelles unités d'élite allemandes, les *Stosstruppen*, le général von der Marwitz, commandant de la *2. Armee*, ne croit guère à une attaque massive des chars dans le secteur de Cambrai. Par précaution, ce dernier se contente simplement faire distribuer aux mitrailleurs les munitions spéciales *SK* – Conique, remplie d'acier, cette munition permettait de transpercer les blindages légers des engins anglais.

Fuller a planifié l'heure H à 6h20 le mardi 20 novembre 1917. À six heures, les équipages montent dans leurs blindés stationnés 400 mètres derrière les premières lignes alliées. À l'intérieur des *Mk. IV*, les hommes évoluent dans un monde à part ; le pilote et les tireurs sont revêtus d'étranges armures destinées à les protéger des éclats qui ne manquent pas de fuser lorsque les balles de mitrailleuses ou des éclats d'obus percutent le blindage. L'espérance de vie de l'équipage dépend grandement de la dextérité du pilote et du jugement du chef d'engin. Le char de gauche ou de droite ne peut être vu qu'au tra-

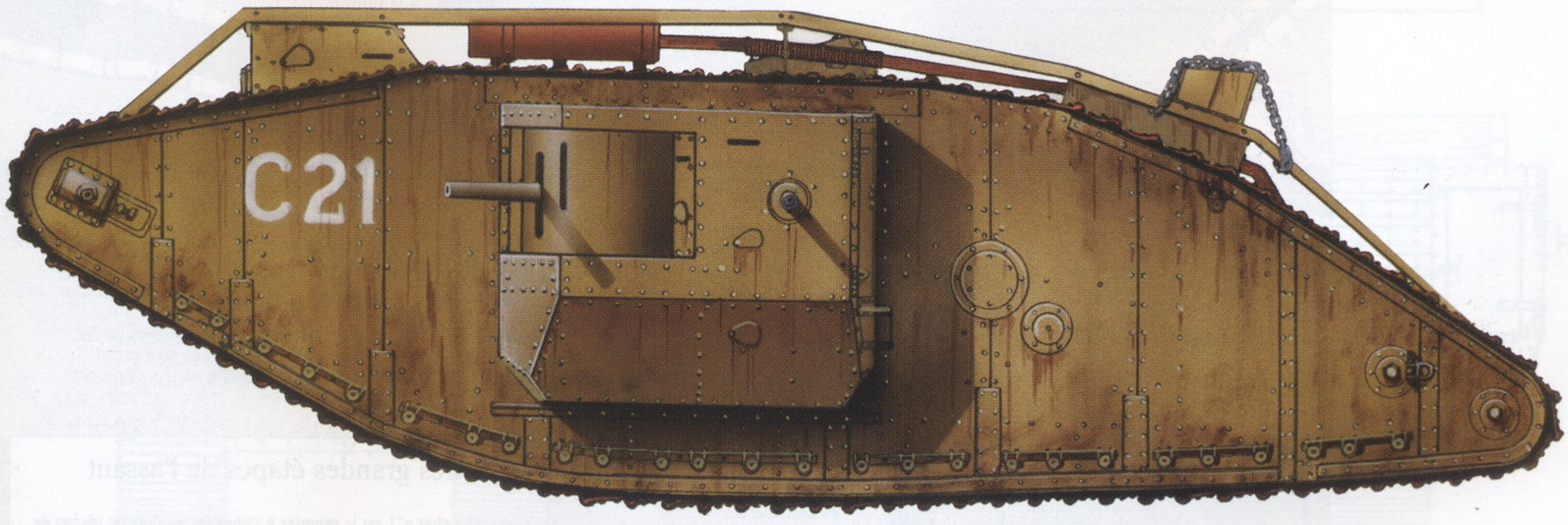
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004



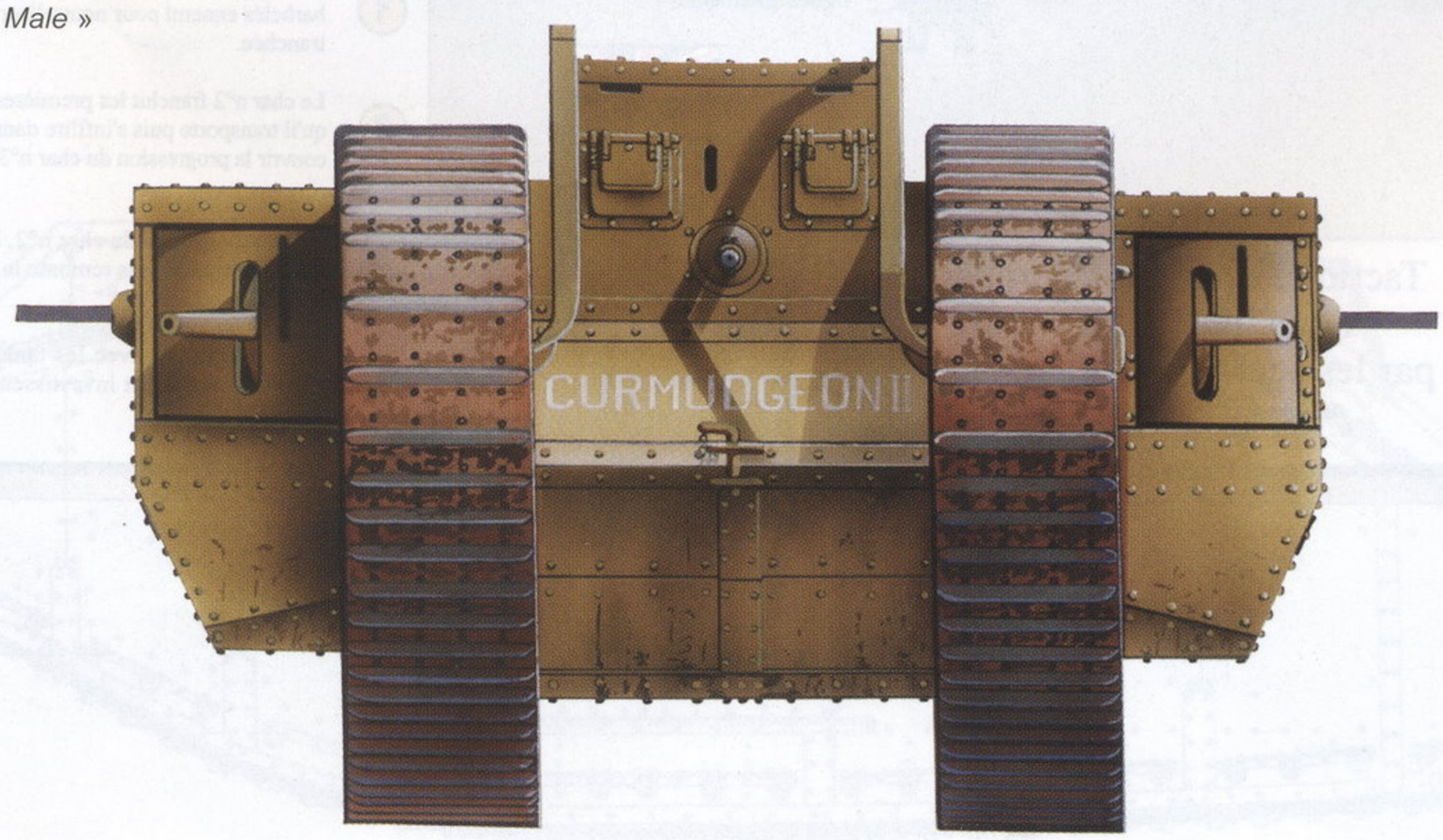
Char britannique *Mark IV* « *Male* »
Tank Battalion F



Char britannique *Mark IV* « *Male* »
Unité inconnue. L'absence de code tactique peut faire songer à un char de commandement.
Les couleurs du camouflage sont données sous réserves.



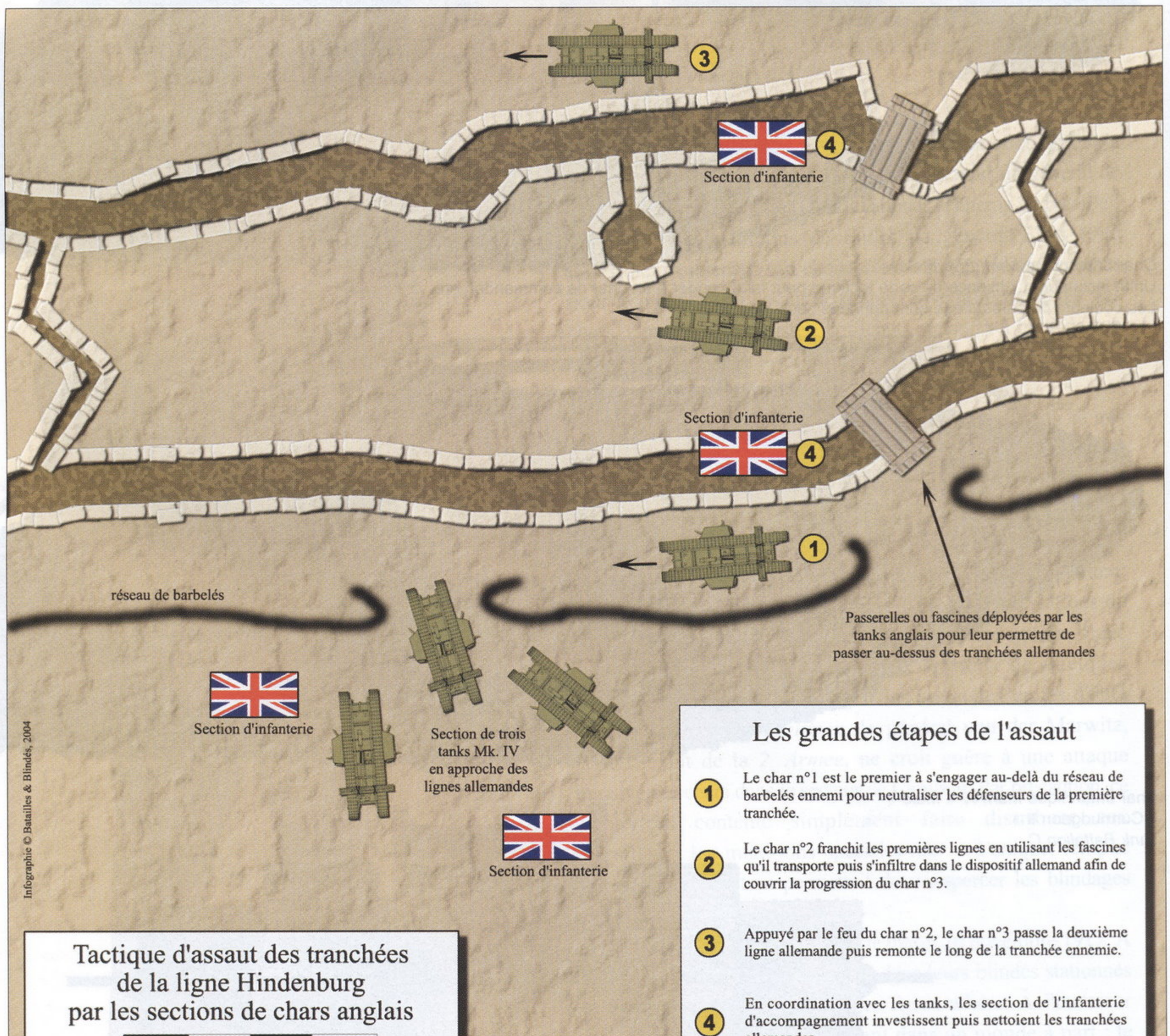
Char britannique *Mark IV* « *Male* »
« Curmudgeon II »
Tank Battalion C



vers d'une meurtrière. Une fois parti, il n'y a plus de communication possible entre les machines. Seuls comptent les objectifs assignés et la méthode d'attaque qui a été apprise et répétée durant la préparation de la bataille. Peu après 6h00, équipé de sa canne, fumant la pipe, le *Brigadier General* Elles se fraye un chemin au milieu d'une compagnie d'infanterie pour atteindre « Hilda ». L'officier monte à bord pour réapparaître quelques minutes plus tard. Tête et épaules sorties par un volet blindé, à l'aide de sa canne, il secoue la hampe dévoilant l'emblème du *Tank Corps*. À 6h10, « Hilda » et les 380 autres *Mk. IV* commencent à se mouvoir doucement vers la ligne de front. L'étrange « troupeau » est accompagné du brouhaha assourdissant généré par les moteurs Daimler. Alors que les chars de tête atteignent le *no man's land*, à l'heure H, soit 6h20, il se produit soudain une série d'explosions dévastatrices provenant de l'ouverture du feu simultanée des mille pièces d'artillerie. Le tir de barrage vient de débuter. Dans le même temps, les premières escadrilles du *Royal Flying Corps* commencent à sillonner le ciel. Volant à basse altitude, les aéronefs britanniques s'en prennent aux tranchées allemandes, mitraillant les avant-postes.

La bataille de Cambrai vient de débuter ! Pour la première fois, les tanks attaquent sans avoir bénéficié d'un long bombardement préalable ; courtoisie qui aurait permis aux Allemands, réputés pour être de très bons hôtes, de jouir d'un préavis de quatre à cinq jours afin de préparer un accueil digne de ce nom aux Britanniques…

Suite et fin dans le numéro 5 à paraître en septembre.



Tactique d'assaut des tranchées de la ligne Hindenburg par les sections de chars anglais

0 60 120 180 240
Mètres

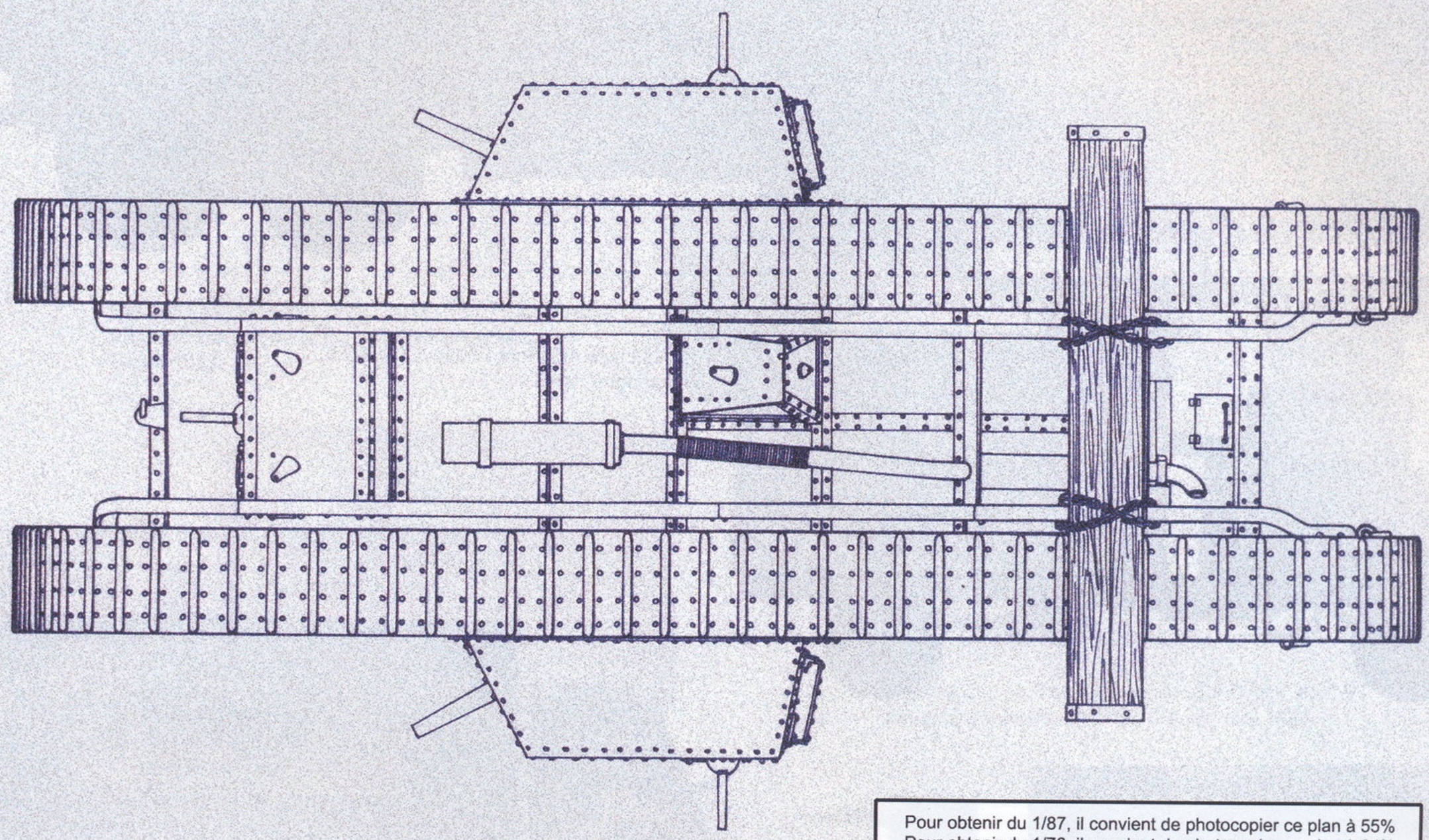
Les grandes étapes de l'assaut

1. Le char n°1 est le premier à s'engager au-delà du réseau de barbelés ennemi pour neutraliser les défenseurs de la première tranchée.
2. Le char n°2 franchit les premières lignes en utilisant les fascines qu'il transporte puis s'infiltre dans le dispositif allemand afin de couvrir la progression du char n°3.
3. Appuyé par le feu du char n°2, le char n°3 passe la deuxième ligne allemande puis remonte le long de la tranchée ennemie.
4. En coordination avec les tanks, les section de l'infanterie d'accompagnement investissent puis nettoient les tranchées allemandes.

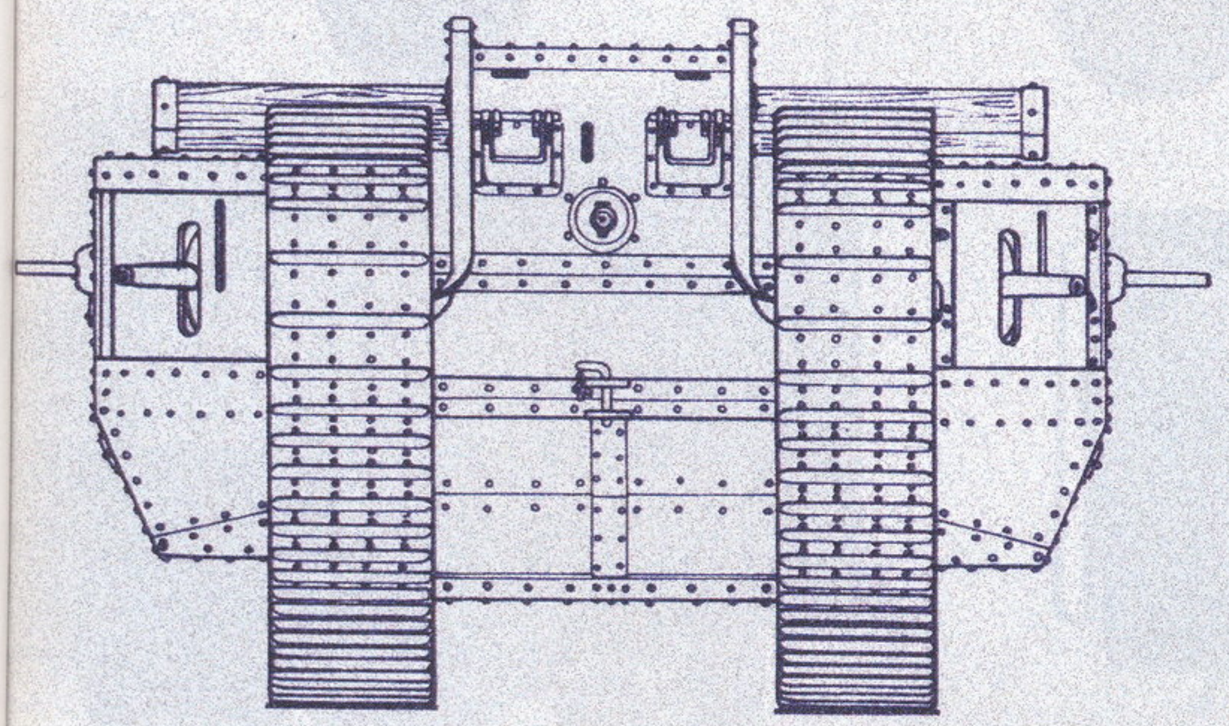
1/48

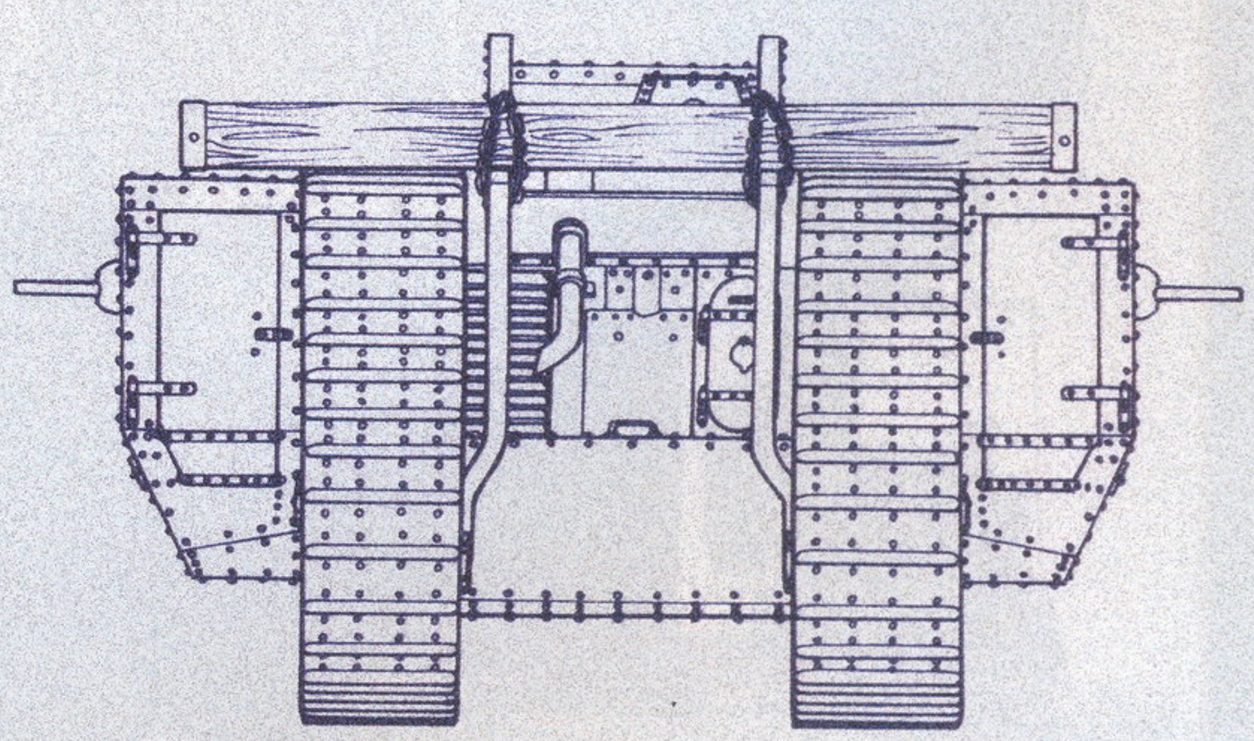
TANK MK. IV (MALE)

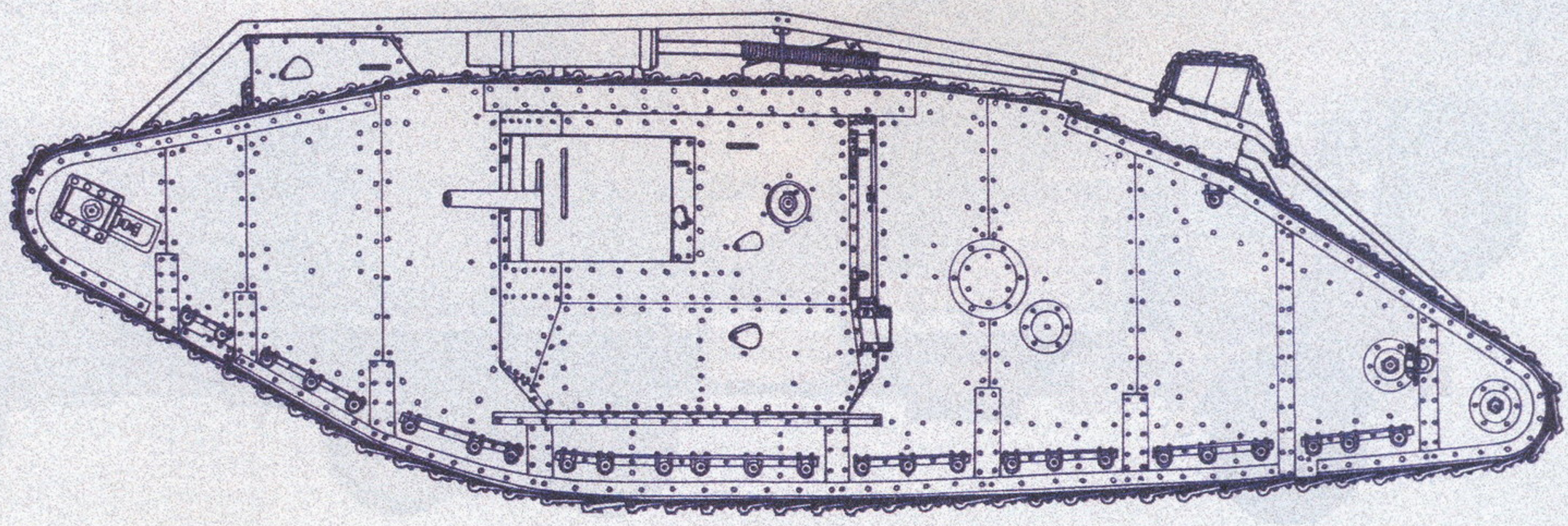
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2004



Pour obtenir du 1/87, il convient de photocopier ce plan à 55%
Pour obtenir du 1/76, il convient de photocopier ce plan à 64%
Pour obtenir du 1/72, il convient de photocopier ce plan à 67%
Pour obtenir du 1/35, il convient de photocopier ce plan à 137%

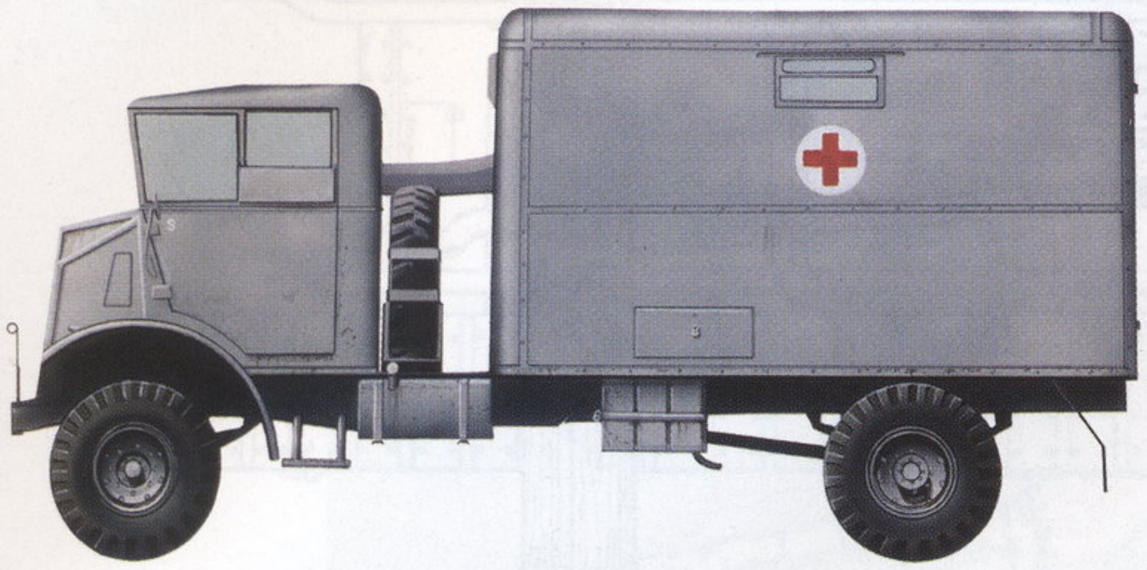






CAMIONS BRITANNIQUES – 1940-1955

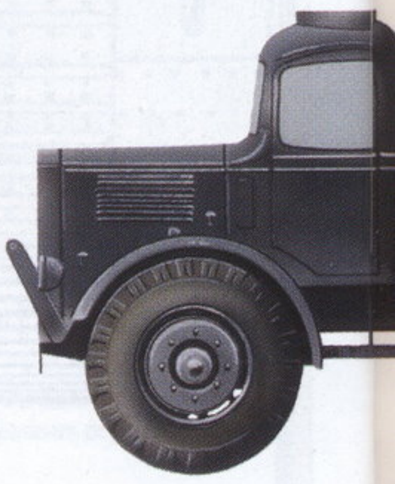
Tracteur d'artillerie 6x6 Leyland « Martian ».
Allemagne de l'Ouest, 1952.



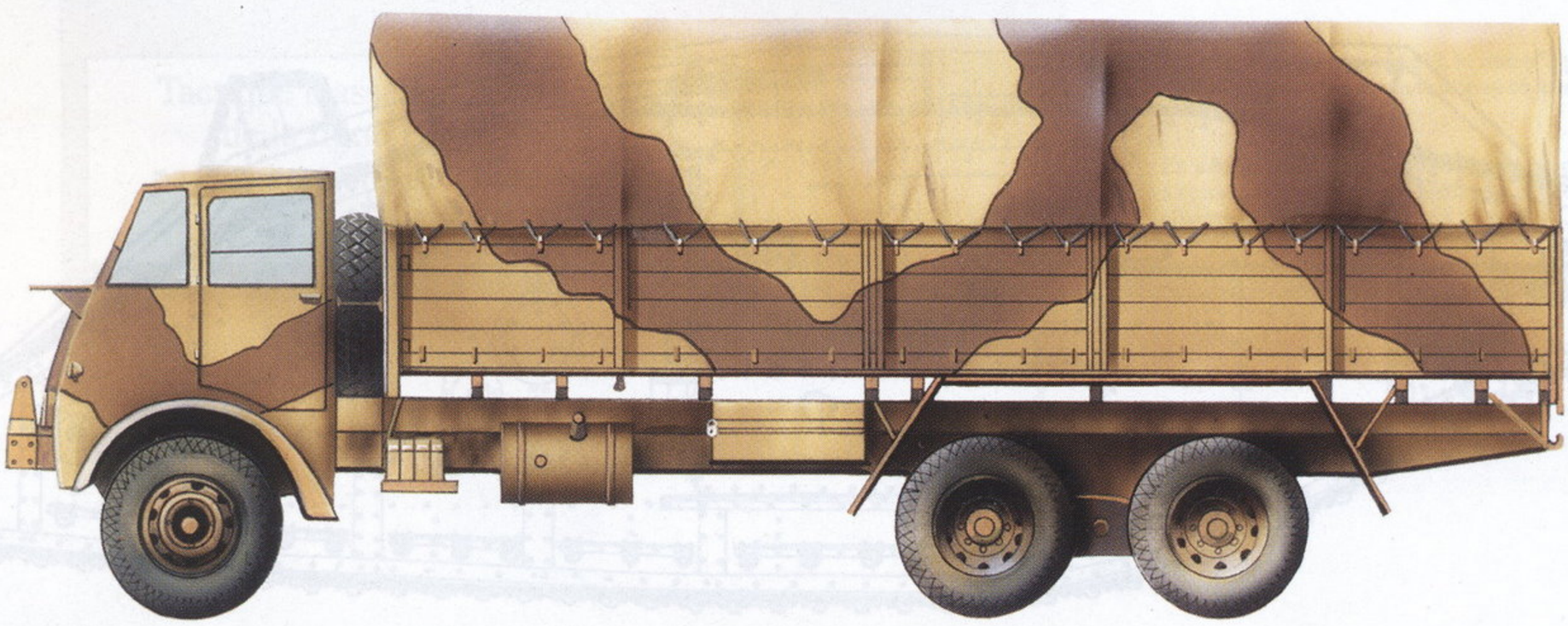
Ambulance 4x2 Ford F602L (C298WFS).
Allemagne, 1945.

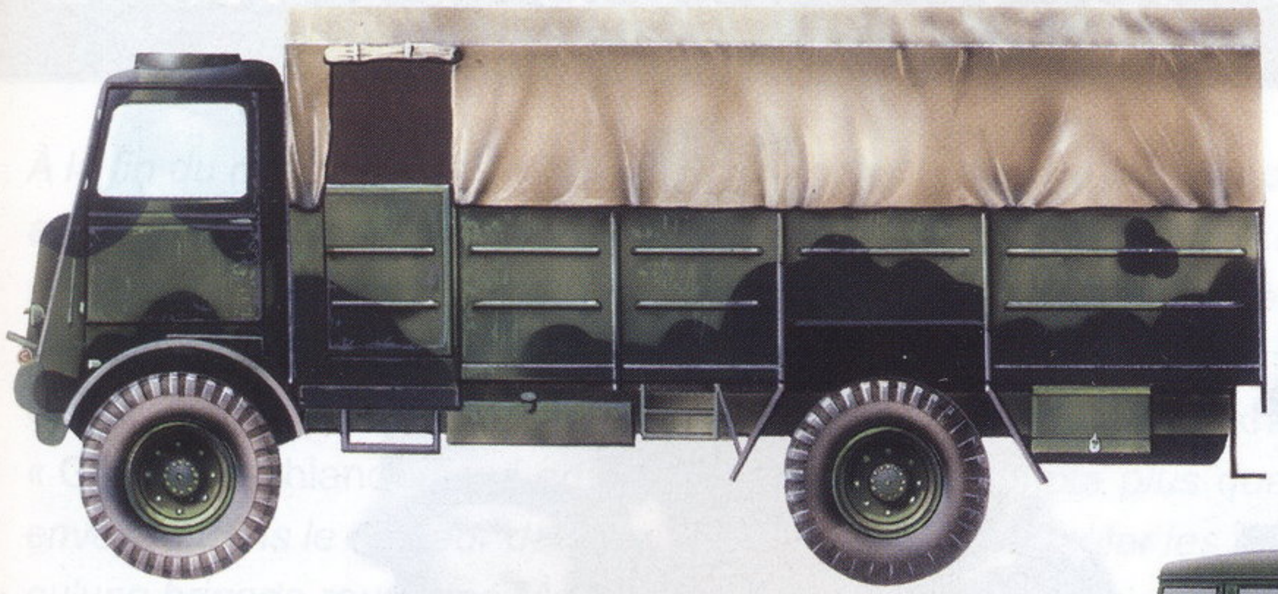
Camion-radio 4x4 (3-ton) Ford Wot 6
Royal Air Force.
Grande-Bretagne, été 1944.

Camion-radio 6x4 (3-ton) GUY F.B.A.X
British Expeditionary Force, France, printemps 1940.



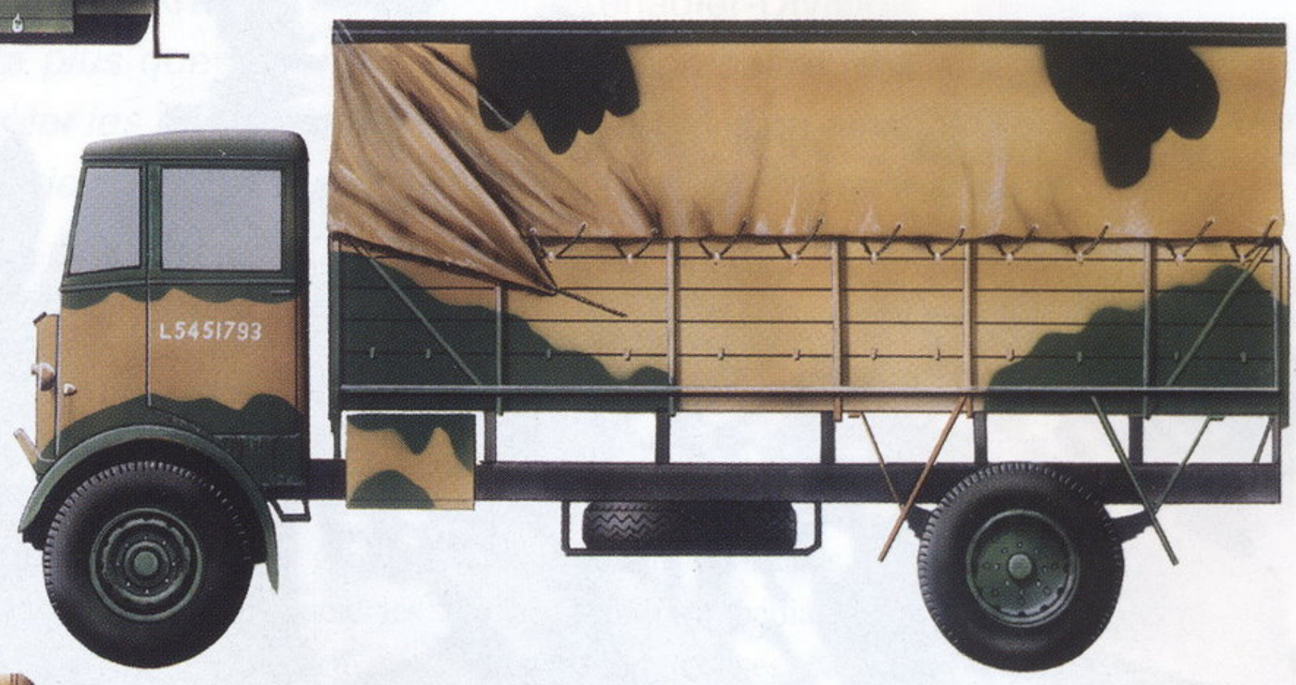
Camion 6x4 Foden DG/6/10 (10-ton)
Grande-Bretagne, août 1940.



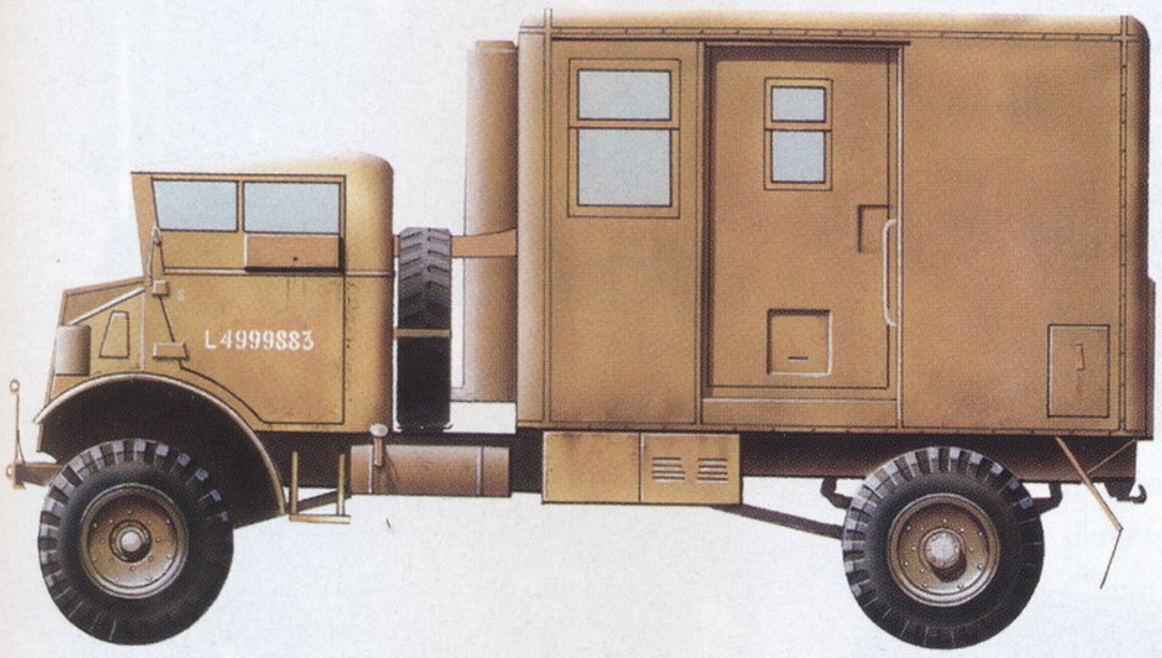


Camion 4x4 Bedford QLT (3-ton)
France, été 1944.

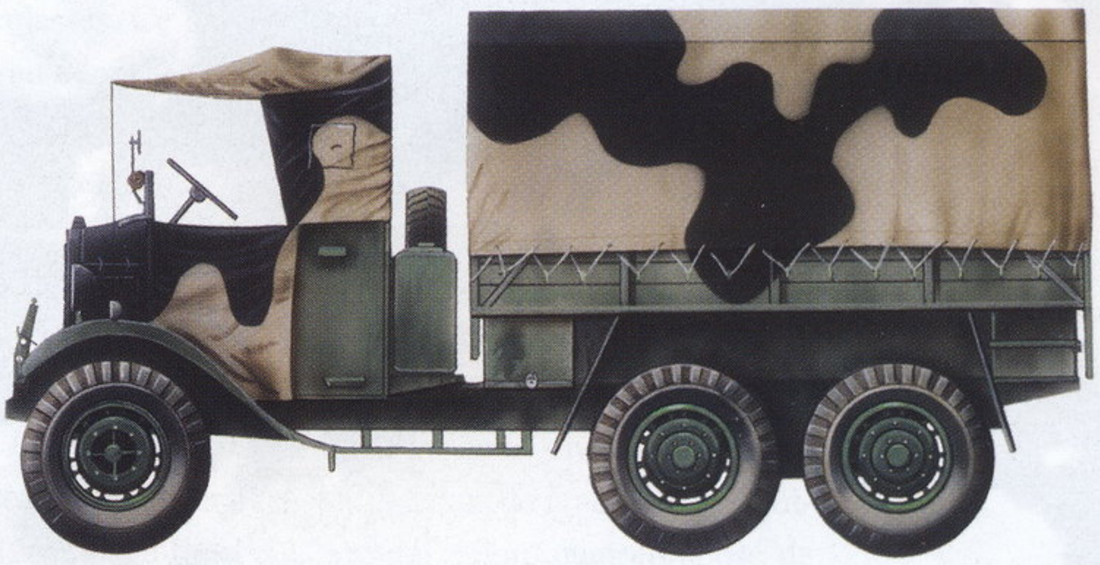
Camion 4x2 Maudslay « Militant ».
Grande-Bretagne, 1947.



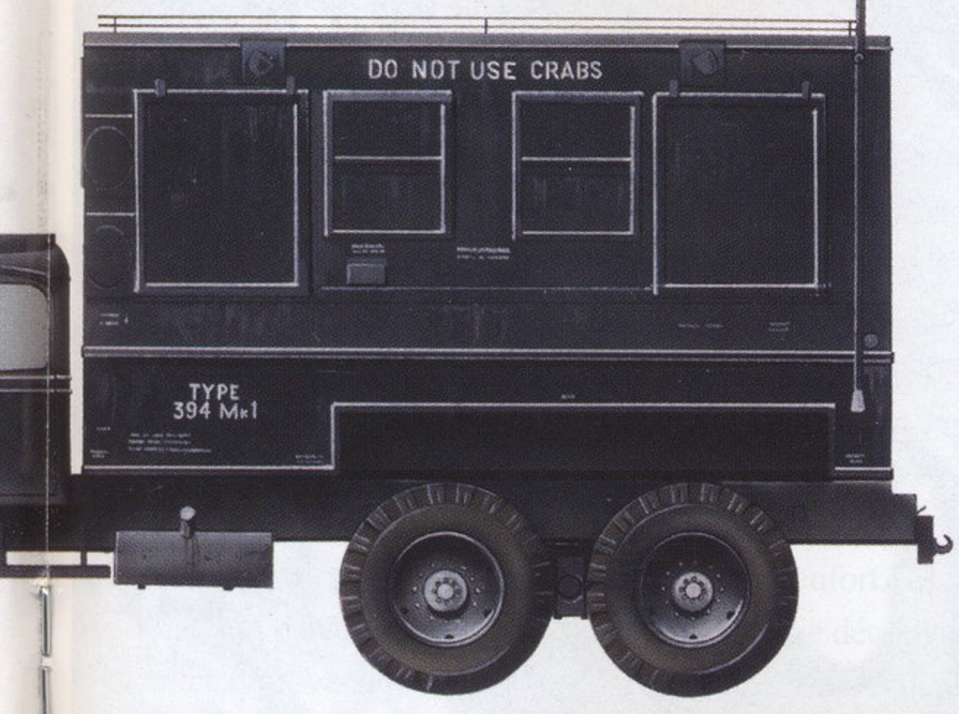
Camion 4x4 Chevrolet C60L (3-ton)
Véhicule servant de poste de commandement
Sicile, 1943.



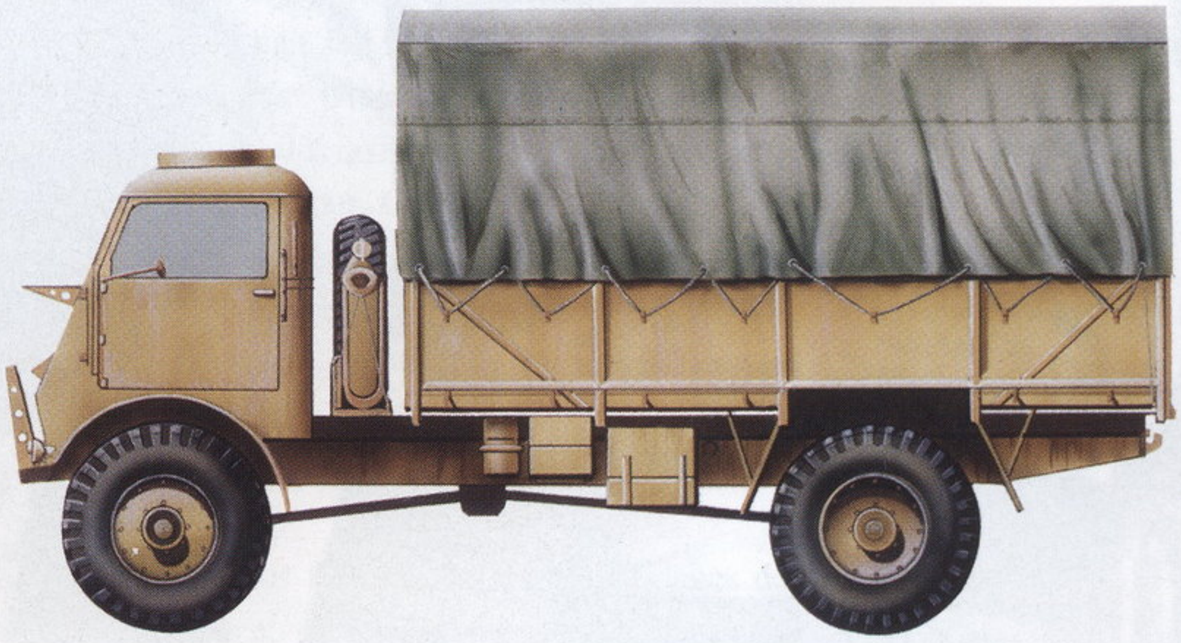
Camion 6x4 Morris-Commercial CDF Truck 30-CWT
British Expeditionary Force, France, mai 1940.



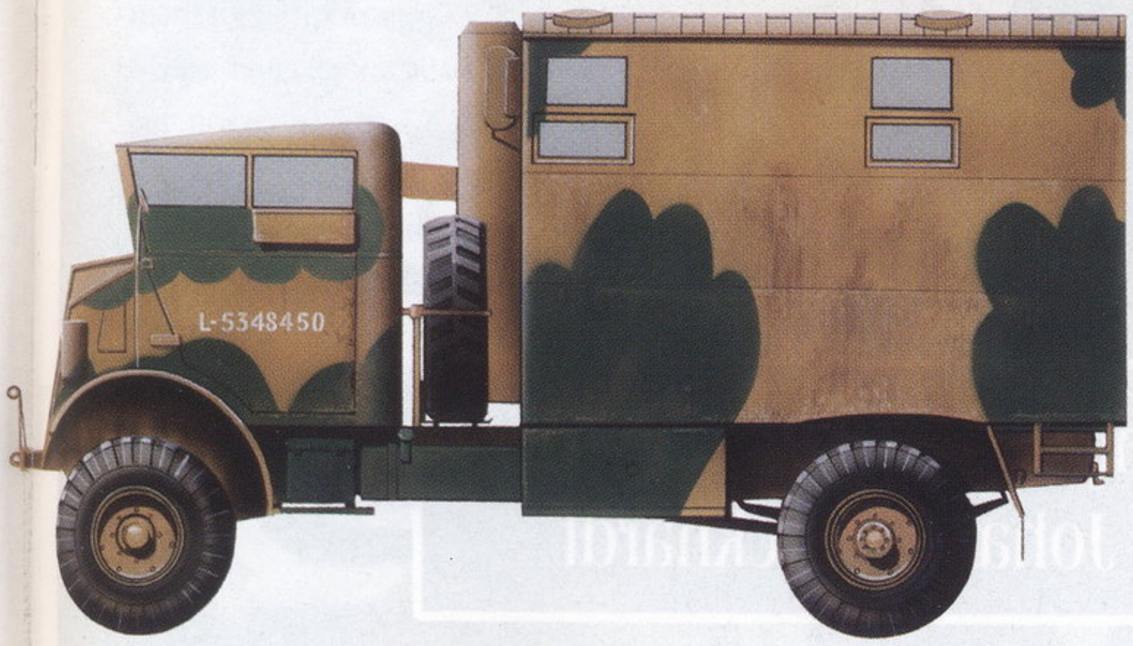
Camion-radio 6x4 Austin K6
Belgique, 1944.



Camion 4x4 (3-ton) Ford Wot 6.
Italie, 1944.



Camion 4x4 Chevrolet C30 Truck 30-CWT
Ce véhicule emportait des batteries servant au démarrage d'autres engins récalcitrants
France, été 1944.



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

AVRIL 1944, LA GROSSDEUTSCHLAND A TARGUL

Ou comment stopper une offensive soviétique avec une poignée de chars !

Traduction / Adaptation en français : Yannis Kadari
Recherches iconographiques : Johann Burckhardt

AVRIL 1944, LA GROSSDEUTSCHLAND A TARGUL

Ou comment stopper une offensive soviétique avec une poignée de chars !

À la fin du mois de mars 1944, après sa percée dans le secteur d'Ouman, le 2e Front ukrainien campe aux portes de la Roumanie. Le 31 mars, franchissant le fleuve Dniestr, les 2e et 6e armées blindées soviétiques se portent au cœur de la Moldavie. En 72 heures, les chars de l'Armée Rouge atteignent les rives du Prout, dernière barrière naturelle les séparant des Carpates. Intégrée à la 8. Armee *du* General der Infanterie Otto Wöhler (Heeresgruppe Südukraine), *la* Panzer-Grenadier-Division « Großdeutschland », *qui en date du 6 avril ne compte plus que six chars en état de combattre, est envoyée dans le secteur de Targul-Frumos afin d'y épauler les débris de la* 46. Infanterie-Division *ainsi qu'une brigade roumaine. À l'aube du 25 avril, la bataille de chars de Targul-Frumos débute. Elle durera plus d'une semaine. L'*Oberleutnant *Hans Joachim Jung, chef d'un* Zug *de* Panzerkampfwagen IV *du* Panzer-Regiment *de la* « Großdeutschland », *se souvient de ce printemps sanglant !*

Ce texte, signé de la main de Hans-Joachim Jung, a déjà été publié en allemand et en anglais. Le voici enfin en français.
Des éléments provenant d'autres témoignages d'anciens combattants allemands présents à Targul-Frumos y ont été ajoutés afin d'apporter un maximum de détails au lecteur.

La Rédaction.

Le 5 avril 1944, accompagné d'autres équipages du *Panzer-Regiment,* je fus expédié à Kichinev afin de récupérer quelques *Panzerkampfwagen IV Ausf. H* qui venaient d'être réparés par nos ateliers de maintenance. Deux jours plus tard, nous étions envoyés à Bacau pour y toucher le « gros lot », soit 22 chars flambant neufs. Ils avaient été affectés à mon unité, la *5. Kompanie* du *II. Abteilung* du *Panzer-Regiment* « *Großdeutschland* ». Lors de mon séjour à Bacau, je fus frappé par l'insouciance qui régnait en ville. On se serait cru en dehors du temps, comme si la guerre n'avait jamais existé, comme si, d'un jour à l'autre, des milliers de chars soviétiques n'allaient pas se lancer à la conquête de la Roumanie. Les vitrines des boutiques et les étales des marchés débordaient de marchandises qui avaient disparu depuis bien longtemps en Allemagne. Après la bagarre que nous venions de mener contre les Soviétiques en Ukraine et les conditions dans lesquelles nous avions combattu lors de notre repli depuis Kirovograd, nous n'étions pas préparés à une telle abondance de biens. Globalement, la population nous fit bon accueil. Nous avions installé notre campement dans les faubourgs nord-ouest de la cité. Les gens vaquaient à leurs occupations comme si de rien n'était. En attendant que les Panzer n'arrivent, c'était la belle vie ! Avec les chars, il m'avait été signalé que Berlin nous avait aussi envoyé des renforts.

A l'époque, la *5. Kompanie* était commandée par le *Hauptmann* Bernhard Klemz. Mon ami, l'*Oberleutnant* von Mutius était à la tête du *2. Zug* ; quant à moi, je dirigeais le *1. Zug*. Les deux autres *Zug* étaient eux aussi commandés par des officiers expérimentés. Les meilleures choses ayant toujours une fin, un matin, une estafette en moto vint nous prévenir que les convois ferroviaires transportant nos blindés venaient d'arriver à la gare de triage de Bacau. Sur place, je fus agréablement surpris en découvrant les hommes qui nous avaient été affectés en renfort. Alors que je craignais d'avoir à faire à de la « bleusaille », je découvris que ces soldats, provenant de diverses unités de *Panzer*, étaient tous des combattants aguerris, des vétérans ayant en moyenne une quarantaine d'engagements à leur actif. Combattre aux côtés de soldats expérimentés, bien entraînés et dotés d'un bon moral était réellement très important à cette période de la guerre car, la plupart du temps, nous étions très largement surclassés sur le plan numérique par nos ennemis. La camaraderie ainsi que la confiance nous permirent tout au long de l'année 1944 de tenir dans des circonstances souvent cauchemardesques ! Si, en plus, vous ajoutiez un bon commandement et une supériorité qualitative des matériels, alors vous pouviez obtenir des exploits tels que celui que nous nous apprêtions à réaliser lors de la bataille de chars de Targul-Frumos. Les *Panzer IV* furent déchargés de leurs wagons plats en deux temps trois mouvements, tout le monde ayant participé à l'opération y compris le *Hauptmann* Klemz qui, à l'instar d'un simple chauffeur, s'était fait une spécialité de manœuvrer les chars sur les quais des gares ! Mis à l'abri dans les ruines d'un vieux hangar en briques, les blindés furent immédiatement inspectés par leurs équipages. Nous étions assistés par les hommes de l'échelon de maintenance. Ce groupe de mécaniciens était commandé par le colérique mais talentueux *Oberschirrmeister* Beck, un homme qui tenait à « ses » chars comme à la prunelle de ses yeux ; d'ailleurs, il ne faisait pas bon lui ramener un *Panzer* endommagé suite, par exemple, à une fausse manœuvre ou à une erreur de conduite car, dans ces cas-là, il entrait dans une fureur noire ! En quelques heures seulement, les blindés furent mis en état de combattre, hormis pour deux d'entre eux qui avaient été sabotés, des noisettes ayant été placées dans les culasses. Ce genre de choses arrivait de temps à autre. C'était dû au départ pour le front de nos ouvriers spécialisés qui étaient remplacés dans les usines par des prisonniers de guerre. Évidement, ces derniers n'avaient pas vraiment intérêt à ce que notre matériel soit fiable...

Je pris la décision de réorganiser mon *1. Zug*. Les *Oberfeldwebel* Luithle et Hüneke ainsi que les *Feldwebel* Heine et Fischer furent nommés chefs de char. Fischer, bien qu'étant encore très jeune, venait du *Panzeraufklärungs-Abteilung* de la division. Il possédait une très bonne expérience des combats de rencontre et d'embuscade. L'équipage du « 511 », mon engin, était composé de l'*Unteroffizier* Breuning, conducteur, du *Stabsgefreiter* Heinrich, tireur, du *Panzerschütze* Schütz, chargeur et du *Gefreiter* Schlumberger, radio et mitrailleur de caisse. Hormis Schütz qui venait d'arriver d'Allemagne, je connaissais parfaitement bien les autres. D'ailleurs Heinrich, le canonnier, avait une très solide réputation au sein du *Panzer-Regiment*. Considéré comme étant le tireur le plus performant de l'unité, il déclarait à qui voulait l'entendre que « son » canon était son meilleur ami. Lorsque nous n'étions pas engagés au combat, il n'était pas difficile de savoir où Heinrich se trouvait puisque, dès qu'il le pouvait, il astiquait avec grand soin son 75 long et ses obus. C'était d'ailleurs très pénible car il fallait aller le chercher dans la tourelle pour le convier à nous rejoindre lors des repas, nos appels restant lettres mortes. Heinrich était un peu comme ces enfants taciturnes mais passionnés qui rechignent à abandonner leur jeu favori pour rejoindre le reste de la famille installée à table ! Un drôle de personnage mais un tireur d'exception !

Les chars étant neufs, il nous fallait procéder aux réglages des mitrailleuses, des canons et des optiques de tir. Une ravine repérée à proximité de Bacau fit parfaitement bien l'affaire. L'opération dura toute une journée au grand dam d'un paysan roumain qui habitait à quelques pas de notre polygone de tir

En face :
Un groupe de combat du régiment de *Panzergrenadiere* de la division « *Grossdeutschland* », appuyé par un *Panzer IV lang*, se prépare à partir au combat dans le secteur de Targul-Frumos.
Au premier plan, à doite, l'on reconnaîtra l'*Oberst* Lorenz qui commande alors l'infanterie méanisée de l'unité. BA

AVRIL 1944, LA GROSSDEUTSCHLAND A TARGUL

Ou comment stopper une offensive soviétique avec une poignée de chars !

improvisé. Le trajet aller et retour mit en évidence un défaut dans la boite de vitesses du « 511 ». L'*Oberschirrmeister* Beck, bougon et de mauvaise humeur comme d'habitude, allait-il seulement croire qu'il s'agissait là d'un défaut d'origine qui n'était en rien dû à une bourde de mon pilote ? Nous n'allions pas tarder à le savoir...

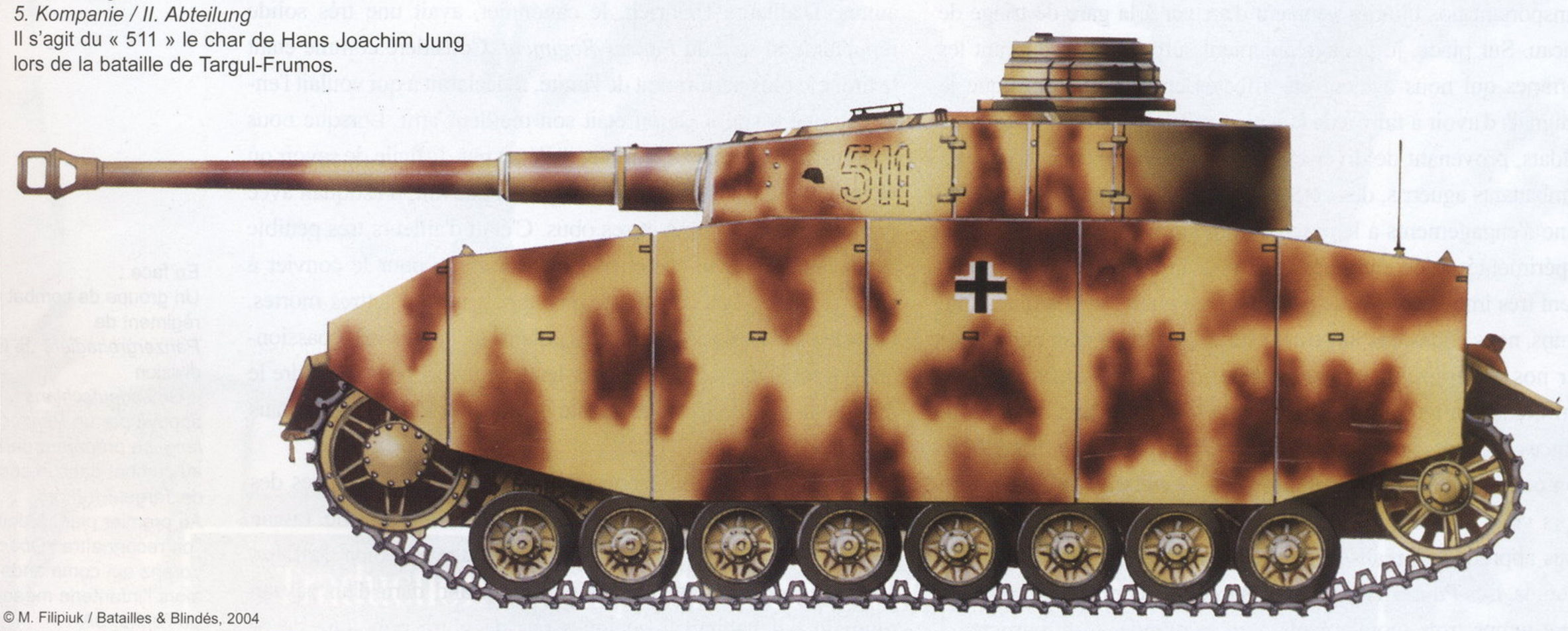
Les jours passèrent. Le front était calme. Comme nous, les Soviétiques étaient obligés de « calmer le jeu » afin de réunir troupes, munitions et carburant avant de reprendre leur marche en avant vers les Carpates. Une seule chose était certaine, dès qu'ils seraient prêts, ils allaient repasser à l'attaque. Il nous fallait rejoindre le gros de la « *Großdeutschland* » à Targul-Frumos. Le trajet fut fait en plusieurs étapes, en empruntant une route, ou plutôt une piste, qui suivait la voie antique tracée par les légions romaines. L'état de la piste nous obligeait à régulièrement nous arrêter pour procéder aux vérifications mécaniques usuelles. Une fois parvenu à Targul-Frumos, je fis mon rapport au *Kommandeur* du *Panzer-Regiment*, l'*Oberst* von Langkeit, qui m'indiqua nos quartiers. Stationnés à la sortie nord de la ville, les chars furent immédiatement ravitaillés en carburant puis camouflés sous des arbres et dans des bâtiments agricoles.

Hormis quelques timides reconnaissances conduites par leur infanterie, les Russes ne semblaient pas disposés à venir visiter nos lignes de trop près. En fait, à ce moment-là, la plus grande menace venait de leur aviation, notamment de leurs escadrilles d'assaut équipées de « *Sturmovik* », le nom donné à l'Iliouchine IL-2. Ces avions, partiellement blindés, étaient redoutables. Armés de deux canons de 23mm et de deux mitrailleuses, au fil des mois, ils étaient devenus notre cauchemar comme celui des servants des unités de *Flak* qui avaient le plus grand mal à les descendre. Il nous fallait donc être prudents dans nos mouvements car une rencontre avec ces machines se terminait généralement par la destruction d'un ou plusieurs de nos précieux et rares *Panzer*. Conformément à nos habitudes, nous mîmes à profit le calme relatif du secteur pour étudier en détail le terrain. Jour après jour, on sillonnait la zone à bord de notre *Kübelwagen* dans le but de définir quels cheminements nous pourrions emprunter au moment de la bataille. Le moindre chemin, le plus petit thalweg, la plus anodine des collines furent étudiés en coopération avec les chefs des bataillons de *Panzergrenadiere* et des *Panzerfüsiliere*. Ces derniers s'étaient littéralement enterrés pour constituer une ligne de résistance solide. Ils avaient défini des plans de feu très précis. Les postes étaient reliés entre eux par des boyaux et des tranchées. Trous individuels de combat, emplacements de mortiers, positions des pièces d'artillerie, stocks de munitions, tentes sanitaires, postes de commandement, tout avait été soigneusement camouflé. Notre chef, le *Generalleutnant* Hasso von Manteuffel, payait lui aussi de sa personne en prenant le risque de visiter les avant-postes pour vérifier la bonne préparation des troupes et soutenir le moral des soldats. Inlassablement, il multipliait les demandes auprès du quartier général de la *8. Armee* pour obtenir plus de munitions et surtout des armes antichars individuelles, des *Panzerfaust*. Les zones de rassemblement et de ravitaillement de nos chars furent aussi définies. Par précaution, on alla même jusqu'à enterrer des bidons de carburant dans certains recoins du futur champ de bataille. Nos cartes d'état-major se couvrirent rapidement de signes cabalistiques symbolisant toutes ces données.

Le terrain en lui-même était propice à la défense. La terre sèche permettait à nos blindés de rouler à bonne vitesse même si, revers de la médaille, cela soulevait de gros nuages de poussière qui pouvaient trahir nos intentions. Quelques bosquets nous offraient des havres de paix. Vers le Nord, en direction du front, la plaine de Targul-Frumos se transformait en une vaste zone bosselée, recouverte de collines à pentes douces. Ces accidents du terrain pouvaient éventuellement être très utiles pour embusquer en contrepente les T-34. Et puis… Il y avait les vignes ! Les Roumains produisaient en abondance un vin d'excellente qualité. D'ailleurs, je me souviens d'une opération non officielle montée par nos soins pour aller chercher des « réserves » dans les caves d'un vignoble situé dans le no man's land qui nous séparait des troupes de l'Armée Rouge… Un grand succès tactique !

Du point de vue de la disposition de nos troupes, les choses étaient organisées comme suit : ce qui restait de la *46. Infanterie-Division* était installé sur notre aile droite. Étrillée par les combats qu'elle avait dû mener les semaines précédentes, cette unité avait été réorganisée en *Kampfgruppen*. Pour la soutenir, des Panther de la *24. Panzer-Division* avaient été mis en réserve. Ils se tenaient prêts à marcher au son du canon. Sur notre gauche, les Roumains avaient installé une grande unité dont les arrières

Panzerkampfwagen IV Ausf. H
Panzer-Regiment « Grossdeutschland »
5. Kompanie / II. Abteilung
Il s'agit du « 511 » le char de Hans Joachim Jung lors de la bataille de Targul-Frumos.



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

s'appuyaient sur une ligne fortifiée construite au pied des Carpates. Bien armée, notamment grâce à du matériel allemand, à effectifs pleins, cette brigade manquait néanmoins d'expérience. Aucune reconnaissance n'avait été menée. Résultat ? Le général roumain ne savait même pas où étaient les Soviétiques et ce qu'ils étaient en train de lui préparer comme mauvaises surprises. Soldats comme officiers semblaient effrayés à l'idée d'avoir à affronter les chars russes. Invité à dîner, je pus prendre toute la mesure du problème. Alors qu'un esprit de camaraderie régnait parmi nous, les officiers roumains n'avaient strictement aucune considération pour le pilier de leur unité, c'est-à-dire les sous-officiers. Ces derniers rendaient d'ailleurs la pareille aux simples soldats. La discipline était stricte mais presque féodale. J'en étais persuadé, ces Roumains se débineraient au premier combat venu ! D'ailleurs, celui-ci ne tarda guère.

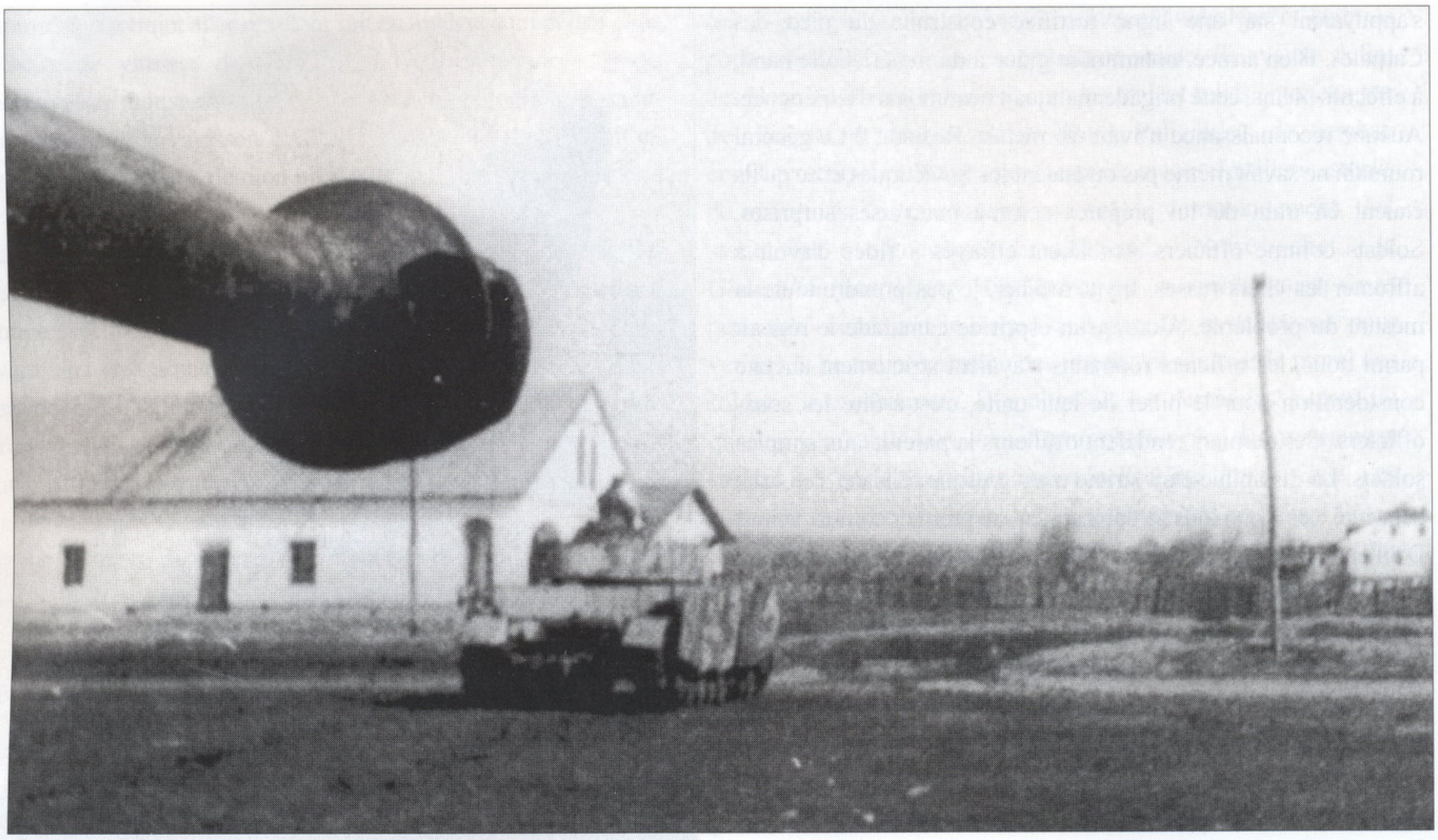
Ce ne furent pas les Soviétiques qui prirent la décision d'ouvrir les hostilités mais nous. Mettant en pratique le vieil adage qui consiste à dire que « la meilleure défense est encore l'attaque », le *Generalleutnant* von Manteuffel organisa un raid blindé avec pour premier objectif le petit village de Ruginoasa. Afin de soustraire nos préparatifs offensifs à la vue de l'ennemi, nous nous mîmes en mouvement dans la nuit du 24 au 25 avril. Notre *Kampfgruppe* comptait la totalité des machines du *Panzer-Regiment*, soit la vingtaine de *Panzer IV* du *II. Abteilung* et deux ou trois Tiger du *III. Abteilung*. Pour nous aider, le *General der Panzertruppen* Maximilian Freiherr von Edelsheim nous avait prêté six de ses Panther [*I. Abteilung / Panzer-Regiment 24* - NdlT]. Notre chef de régiment, l'*Oberst* von Langkeit, commandait l'opération. Tous les moyens blindés de la « *Großdeutschland* » furent engagés dans cette affaire. Après une progression délicate par une nuit sans lune, nous parvîmes aux abords immédiats de Ruginoasa juste avant l'aube. Immédiatement les *Panzer* furent ravitaillés en essence et les armes vérifiées. Le *Generalleutnant* von Manteuffel donna ses ordres par radio. Nous devions foncer en direction de Ruginoasa puis pivoter vers Balusesti où les Soviétiques s'étaient établis en force, appuyés par de l'artillerie lourde et protégés par des canons antichars. Des reconnaissances menées par nos *Grenadiere* nous avaient permis de savoir que les « Popofs » possédaient des chars dans ce secteur, principalement des T-34/76 assortis de quelques T-34/85, des machines dont nous connaissions parfaitement bien les qualités comme les défauts. Il y avait fort à parier qu'ils allaient aussi nous opposer leurs gros canons d'assaut SU-152. Lents et patauds, ils ne nous posaient pas trop de problèmes, ce qui n'était pas le cas de leurs « cousins », les chasseurs de chars SU-85. Il s'agissait de T-34 armés d'un canon antichar de 85mm installé en casemate. Rapides, basses et dotées d'un blindage bien profilé, ces machines étaient très dangereuses. Une fois le bourg de Balusesti conquis, nous avions pour consigne de nous enfoncer vers le Nord et d'investir les hauteurs dominant la route menant à Vascani selon un axe Nord-Sud. Notre but était de contrôler le secteur afin que nos *Panzerpioniere*, venant du Sud et accompagnés de plusieurs compagnies de *Panzergrenadiere*, ainsi que les engins du *Sturmgeschütz Abteilung* de l'*Oberstleutnant* Diddens puissent faire sauter le pont enjambant le fleuve Seret. Ce pont, qui était tombé intact entre les mains de l'ennemi, représentait un objectif majeur car c'était par là que passaient quotidiennement les centaines de camions qui apportaient munitions, canons et renforts aux troupes russes disposées en face de nous. Pour nous appuyer, nous pouvions compter sur notre artillerie divisionnaire et les pièces de l'artillerie roumaine. Mais ce n'était pas tout, car nous réservions une surprise de taille à nos « amis » soviétiques ! Il s'agissait des Junkers Ju87G du *III./SG 2*, les fameux *Stukas* armés de deux canons antichars de 37mm, les « *Kanonenvogel* », conduits par l'as Hans-Ulrich Rudel en personne !

À l'aube du 25 avril 1944, nous nous mîmes en route vers le front. Notre dispositif était le suivant : en avant, disposés en triangle inversé, roulaient les *Panzer IV*, derrière eux ; pour les couvrir avec leurs 88 et 75 longs, les Tiger et Panther suivaient. Rapidement, nous parvînmes à enfoncer les premières positions soviétiques établies en premier rideau devant Ruginoasa, détruisant au passage plusieurs canons antichars de 76,2mm. Conformément aux ordres, nous devions conquérir ce village avant d'obliquer vers Balusesti. Sur ma droite, les chars de l'*Oberleutnant* von Mutius progressaient à grande vitesse, engageant le moindre nid de résistance adverse. Depuis que nous avions fait connaissance, je n'avais jamais vu von Mutius combattre sans faire preuve d'une grande agressivité. Les mouvements de ses *Panzer* étaient organisés comme un véritable ballet,

Ci-dessus :
Voici l'*Oberleutnant* Hans-Joachim Jung, auteur du témoignage publié dans ce numéro de Batailles & Blindés. Nous sommes à la veille du déclenchement de la bataille de Targul-Frumos. La photographie a été prise par un reporter d'une *PK*. Ce dernier insistera pour accompagner Jung et ses hommes lors de l'attaque du village de Runigoasa le 25 avril 1944. BA

AVRIL 1944, LA GROSSDEUTSCHLAND A TARGUL

Ou comment stopper une offensive soviétique avec une poignée de chars !



Comme si vous y étiez ! 25 avril 1944, les chars de la *5. Kompanie* sont en train d'investir le village de Runigoasa. Le *Panzer IV* de tête est celui de l'*Oberfeldwebel* Luithle, photographié depuis le « 511 » de Hans Jung ! Coll. Johann Burckhardt

chaque engin se couvrant mutuellement. De mon côté, arrivant dans une zone où nous pouvions rencontrer des chars ennemis, j'ouvris la trappe blindée de mon tourelleau. C'était une vieille habitude qui me permettait d'avoir une vision d'ensemble de la situation. Comme de juste, le règlement des chars interdisait formellement ce genre de choses mais c'était tout de même bien plus pratique. Debout sur une caisse de munitions vide, ne laissant émerger que ma tête à l'extérieur de la tourelle, je guidais mon canonnier, Heinrich, en lui tenant l'épaule avec la main gauche. En approchant de Ruginoasa, nous fûmes engagés par des antichars embossés à l'entrée du bourg ainsi que des T-34. Grâce aux flashs produits lors des coups de départ des 76,2 russes, je parvins à repérer une quinzaine de machines ennemies. Je n'étais pas le seul, car, derrière nous, les Panther et les Tiger commençaient à répliquer. Leurs obus de 88 et 75 filaient à des vitesses folles, passant avec fracas à quelques mètres de nos *Panzer IV*, pour aller s'écraser sur les chars russes qui avaient eu la malheureuse idée de dévoiler leur position. Comme souvent sur l'*Ostfront*, plus que la chance, ce furent l'incompétence des chefs des unités blindées russes et leurs tactiques surannées qui nous offrirent une bonne opportunité « d'emporter le morceau », car, au lieu d'attendre que nous soyons à bonne portée de leurs canons, les Soviétiques avaient commencé à faire feu à 1 600 mètres ! À plus d'un kilomètre et demi, même nos *Panzer IV*, pourtant bien plus faiblement blindés que les Tiger, n'étaient guère menacés. Cette erreur était d'autant plus impardonnable que pour couvrir la distance qui nous séparait de Ruginoasa, nous aurions été obligés de rouler à découvert. Tandis que nos « lourds » continuaient à confortablement allumer les T-34, nos artilleurs entrèrent dans la danse. Simultanément ou presque, les « *Kanonenvogel* » de Rudel arrivèrent, passant en rase-mottes juste au-dessus de nous. Au loin, nous les vîmes ouvrir le feu avec leurs pièces de 37mm sur les Soviétiques. Il devait y avoir une vingtaine d'avions. Ils firent trois passes puis disparurent à l'horizon. Après leur départ, le village de Ruginoasa avait totalement disparu sous un épais nuage de poussière. Plusieurs colonnes de fumées noirâtres s'élevant dans le ciel nous indiquaient que des véhicules avaient été mortellement touchés. Rudel et ses *Stukas* n'avaient pas pour habitude de se déplacer pour rien ! Alors que le désordre le plus total régnait chez l'ennemi, je reçus l'ordre de me porter en avant avec mes *Panzer IV*. J'ordonnai à mes chefs de char de foncer sur la localité à pleine vitesse et en zigzagant légèrement de manière à dérouter les équipes antichars ennemies. Déployés en ligne, mes blindés avançaient comme à la parade tandis que nos camarades, restés en arrière, nous couvraient. Parvenus à 400 mètres des premières maisons, nous fûmes pris à parti par des mitrailleurs soviétiques. Leurs balles ferraillaient sur notre cuirasse. Repérés, ils furent rapidement réduits au silence par mon mitrailleur de caisse. Plus inquiétant, j'aperçus la silhouette caractéristique d'un T-34 manoeuvrant entre deux maisonnettes. Breuning, mon chauffeur, le vit aussi, hurlant dans l'*intercom* : « *T-34 en mouvement, à une heure, à l'entrée de la ville* ». Le temps de faire pivoter notre tourelle dans la direction du char russe, il avait disparu, refusant l'engagement. À la tête de mes cinq chars, je commençais à m'infiltrer avec précaution dans Ruginoasa. Les rues étaient jonchées de débris de toutes sortes. Certaines étaient bloquées par les carcasses des engins détruits par Rudel et ses pilotes. Sur ma gauche, près d'une placette, un T-34 était en feu. Bloqués derrière lui, deux camions de fabrication américaine tractant des pièces antichars semblaient intacts. Ne pouvant faire demi-tour, leurs chauffeurs les avaient abandonnés sur-place. Il me fallut faire preuve d'autorité pour empêcher Heinrich de les faire voler en éclat avec son canon. Nos moyens motorisés étaient réduits et ces Studebacker pouvaient nous être fort utiles ; capturés, nous les conservâmes jusqu'en 1945 ! Un peu plus tard, nous atteignîmes la rue principale du bourg. Devant moi avançait le *Panzer* de l'*Oberfeldwebel* Luithle. Il n'y avait pas vraiment de règles pour savoir qui était char de tête. Ca dépendait des situations. Sur ma droite, mon attention fut soudainement attirée par une grosse meule de foin stockée devant une maison. Étrangement, cette meule semblait bouger, tout doucement, comme si elle était en vie ! En y regardant de plus près, je pris conscience que « ma » meule de foin n'était rien d'autre que la tourelle d'un T-34 très habilement camouflée. Ce Russe, embusqué à une trentaine de mètres de mon blindé, faisait imperceptiblement pivoter sa tourelle pour aligner son canon sur le char

de Luithle. Absorbé par sa manœuvre ou bien gêné par le foin qui obstruait ses fentes d'observation, il ne m'avait pas vu. Heinrich fut ravi de lui régler son compte ! Touché, le T-34 se mit aussitôt à brûler ; sa tourelle, soufflée par une violente explosion, atterrit à plusieurs dizaines de mètres, manquant de peu de finir sa course sur le *Panzer* de Hüneke. Il était temps de dégager de ce coin devenu très inconfortable !

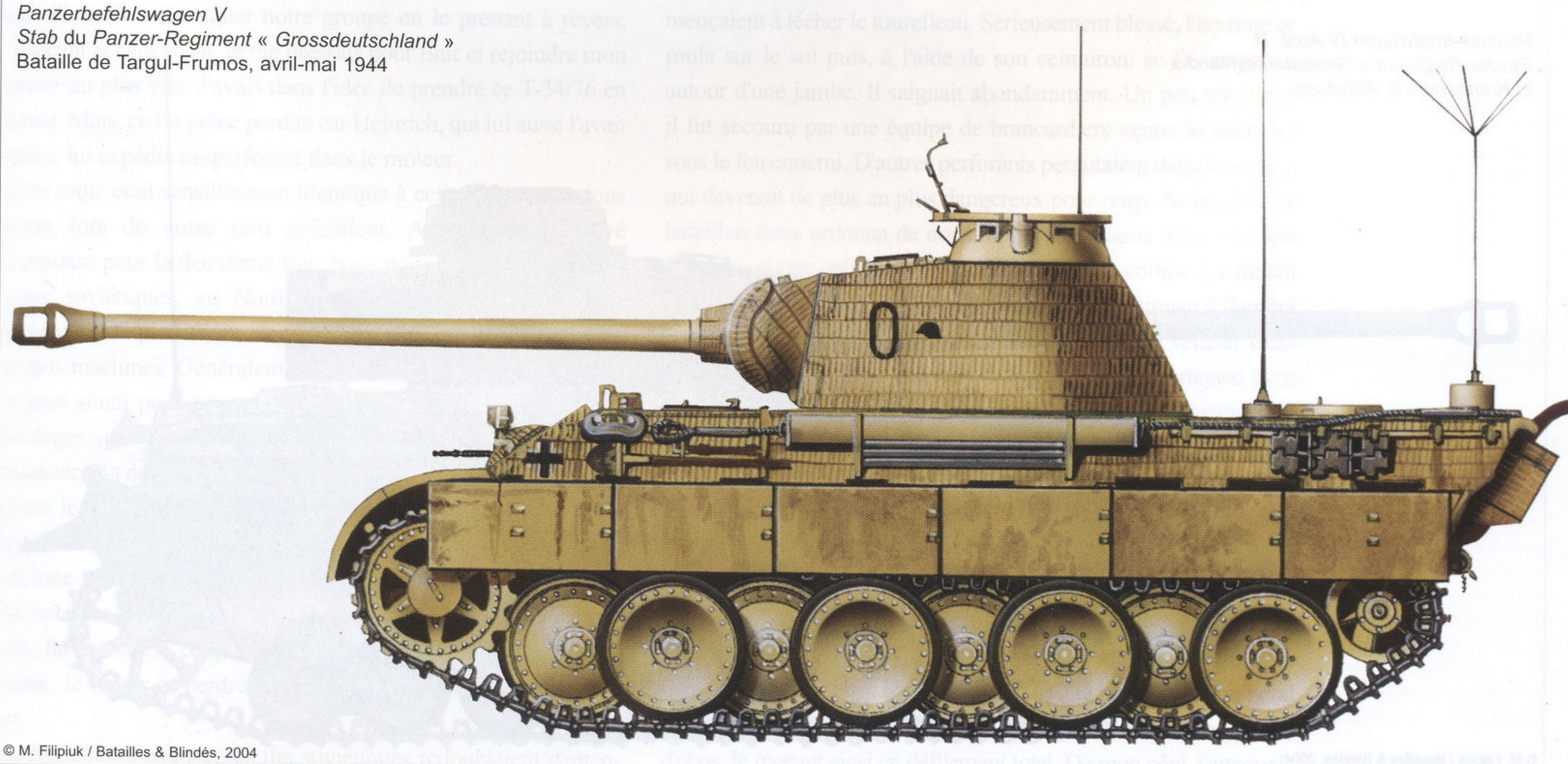
Nous reprîmes notre progression dans Ruginoasa, suivant des traces laissées par des chenilles de chars russes. Quelques soldats de l'Armée Rouge couraient pour se mettre à l'abri. Des attelages hippomobiles se repliaient au galop. Par radio, mon chef de compagnie, le *Hauptmann* Klemz, me demanda d'indiquer ma position en tirant une fusée éclairante, ce que je fis immédiatement. Sans nous en rendre compte, nous arrivâmes bientôt à proximité de la principale position défensive ennemie. Stationnés derrière des murets et des clôtures en bois, nous tournant le dos, une petite vingtaine de T-34 et de SU-85 était en train d'échanger des « politesses » avec les Panther du *Panzer-Regiment 24* et le reste de notre *Kampfgruppe*. Nous avions réussi à prendre à revers les « Popofs ». L'occasion était trop belle. Mes chars se mirent en position sans se faire repérer par l'ennemi, puis, parvenus à moins de 300 mètres, nous ouvrîmes le feu sur les machines russes. Le détachement blindé adverse fut détruit en moins de cinq minutes. Restait alors à nettoyer le village de l'infanterie russe qui s'y était camouflée. Je n'aimais pas ce genre de missions, surtout lorsque nos *Panzergrenadiere* n'étaient pas avec nous. Privé de son escorte de fantassins, un char évoluant en zone urbaine est une cible aisée pour un groupe de combat ennemi déterminé et entraîné. De ce point de vue, les Soviétiques étaient passés maîtres dans l'art de dézinguer un blindé, même lourd, avec de simples grenades incendiaires ou des explosifs !

Après avoir fait un compte-rendu par radio à mon chef de compagnie, je redéployais mes engins pour procéder à la dernière étape de la conquête de Ruginoasa. Je fus alors informé par le *Hauptmann* Klemz, que le reste de notre *Kampfgruppe* était en train de faire mouvement pour nous rejoindre. Un peu partout dans le village, les accrochages se multipliaient. Tournant dans une rue à angle droit, je tombai nez à nez avec l'un de nos Tiger. Le capot moteur du mastodonte était en feu, certainement touché par un cocktail Molotov jeté depuis l'étage d'une maison. Au moment où nous commencions à reculer pour nous éloigner de cette énorme bombe à retardement, je vis la trappe du tourelleau de chef de char s'ouvrir. Un officier jaillit alors de la tourelle. Il sauta sur la plage arrière de son blindé. C'était Fritz Stadler, *Oberleutnant* et chef de l'une des compagnies du *III. Abteilung*. Équipé d'une hache, se tenant sur son engin, il se mit à sectionner les cordes qui maintenaient en place le barda de l'équipage puis, dans la foulée, étouffa le feu ! Sa tache accomplie, Stadler remonta à bord de son Tiger pour reprendre le combat, comme si de rien n'était !

La résistance soviétique commençait à donner des signes de faiblesse, d'autant que les *StuG* de Diddens et les *Panzergrenadiere* nous avaient enfin rejoints. Le village quasiment tombé entre nos mains, je décidai, conformément aux ordres, d'engager mes *Panzer* vers Balusesti, prochaine étape avant de fondre vers la route conduisant à Vascani.

Bizarrement, alors que je m'attendais à rencontrer de puissantes forces ennemies dans le secteur de Balusesti, notre progression fut très aisée. C'était à croire que les Soviétiques s'étaient repliés avant notre arrivée. Nous étions en train d'aborder les collines qui dominaient notre objectif lorsque, par radio, Klemz m'ordonna de stopper afin d'attendre le gros du *Kampfgruppe*. Une fois la jonction opérée avec les autres engins, nous nous enfonçâmes dans les collines pour déboucher sur notre objectif. Le *Panzer IV* de Luithle roulait en tête. J'étais positionné juste derrière lui, les deux autres blindés formant les flancs-gardes de ma petite unité. Sur nos arrières, à quelques centaines de mètres, suivaient les autres chars moyens de l'*Abteilung*, puis encore un peu plus loin arrivaient les Panther et les Tiger. L'opération se déroulait bien… peut être un peu trop bien ! Il me semblait étrange que les Soviétiques n'aient pas truffé le secteur de pièces antichars. La réponse à ma question ne se fit pas attendre, car quelques secondes plus tard, un 76,2mm nous engagea à moins de 500 mètres. Son obus passa très au loin de nos chars. Il n'eut jamais la chance de « remettre le couvert », car, simultanément, cinq *Panzer*

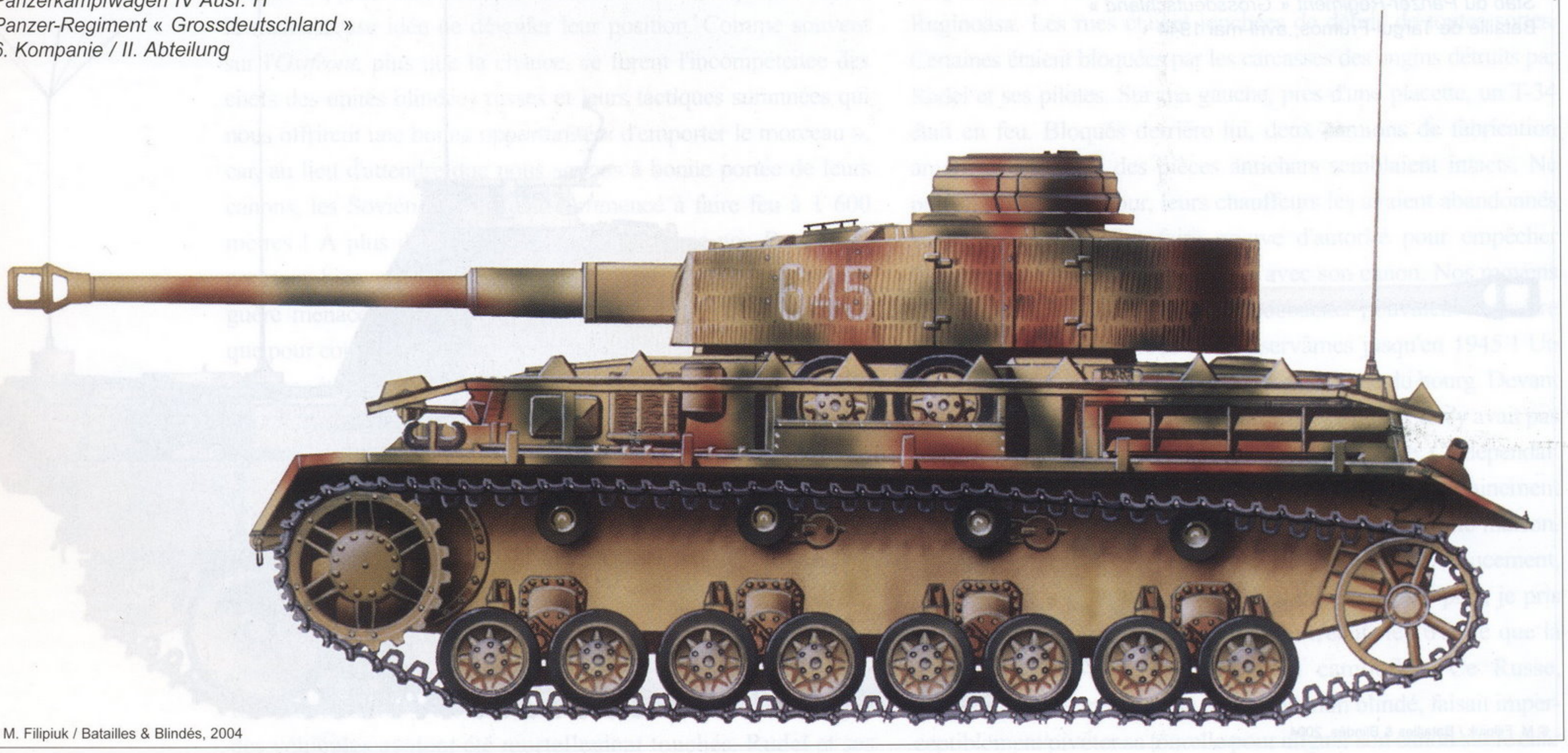
Panzerbefehlswagen V
Stab du *Panzer-Regiment* « *Grossdeutschland* »
Bataille de Targul-Frumos, avril-mai 1944



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

ouvrirent le feu sur lui ! Hüneke et son équipage achevèrent le travail en roulant sur ce qui restait de ce canon.
Peu de temps après, nous arrivâmes au sommet d'une crête qui dominait la plaine dans laquelle coulait le fleuve Seret. Équipé de mes jumelles, j'observais le secteur. Tout semblait calme. Notre objectif, le pont, était à 2,5 kilomètres de là où nous étions stoppés. J'avais beau écarquiller les yeux, je ne vis rien qui pouvait me laisser penser que cet ouvrage d'art était sérieusement défendu par les « Popofs ». Je fus rejoint par l'un des chefs de char du *Panzer-Regiment 24*. Il venait d'arriver avec son Panther. Comme moi, il fut très étonné de noter que les Soviétiques, malgré la menace que nous faisions peser sur leurs arrières, n'avaient, a priori, pris aucune mesure pour protéger ce pont si vital pour leur approvisionnement. J'en arrivai à me dire qu'il ne servait à rien d'attendre les *Panzerpioniere* pour en finir avec cette mission. Couverts par nos Tiger, des chars capables de détruire n'importe quel tank ennemi à plus de 1 500 voire 2 000 mètres, appuyés par les Panther, nous pourrions nous occuper nous-mêmes de ce « foutu » pont ! Ce n'était néanmoins pas l'avis du *Generalleutnant* von Manteuffel qui était venu nous rejoindre à bord de son semi-chenillé de commandement. Tout comme nous, il se tenait accroupi, les jumelles vissées aux yeux, observant le secteur. Le visage fermé, impassible, il semblait contrarié. De temps à autre, il allait dialoguer avec un officier appartenant à notre *Panzer-Artillerie-Regiment* qui était installé à bord d'un half-track hérissé d'antennes. Apparemment, les unités désignées pour détruire le pont étaient bloquées sur nos arrières. Il y avait un certain « flottement » parmi nous. Ce fut à ce moment qu'on m'ordonna de repartir vers Ruginoasa. Désappointé, j'obtempérai. Sur le chemin du retour, nous ne croisâmes aucun véhicule montant vers le front. Nous abordâmes le village vers le milieu de l'après-midi. Nos *Panzergrenadiere* avaient été relevés par des fantassins roumains. Nos alliés fouillaient chaque maison où des Russes pouvaient encore se cacher. En passant dans le bourg, je pris le temps de compter les carcasses de blindés soviétiques. Il y en avait 22 ! Quant aux deux camions américains, ils avaient déjà disparu... En début de soirée, plusieurs des chars ayant été engagés avec nous redescendirent vers nos lignes. Le raid sur le pont de Vascani avait été annulé. Les équipages harassés avaient reçu l'ordre de passer la nuit à Ruginoasa. Avant toutes choses, nous commençâmes par faire les pleins de carburant de nos *Panzer* et compléter nos stocks d'obus. Seulement après avoir nettoyé nos armes, nous nous installâmes sous nos chars pour chiper quelques heures de sommeil. Avec notre arrivée dans le secteur, la population civile roumaine réapparut, comme par enchantement. Les gens du coin, des paysans, étaient simples mais généreux, partageant avec nous le peu de nourriture que la soldatesque « rouge » leur avait laissé. Au petit jour, le lendemain, on nous ordonna de rejoindre Targul-Frumos. Retour à la case départ !
Dans la nuit du 26 au 27 avril 1944, nous fûmes mis en alerte, les Soviétiques s'apprêtant, selon nos observateurs avancés, à lancer une offensive sur nos positions. Les *Panzer IV* du *II. Abteilung*, dont mon « 511 », furent envoyés en catastrophe dans le secteur de Ruginoasa. Le long de notre colonne de chars, comme une traînée de poudre, la rumeur courait que les Roumains, à qui nous avions confié la garde du village, avaient été mis en déroute lors d'un assaut conduit par des blindés russes. La rumeur disait vrai ! En nous approchant de la localité, nous nous déployâmes en ordre de combat. Les quatre *Zug*, qui évoluaient à une cinquantaine de mètres les uns des autres, formaient une ligne. L'aube était en train de se lever. Nous laissâmes sur notre gauche une voie de chemin de fer puis nous accélérâmes afin de couvrir le dernier kilomètre qui nous séparait des premières maisons du village. Luithle, qui était toujours le premier à repérer un char ennemi, fut à la hauteur de sa réputation, nous signalant par radio la présence d'un groupe de neuf T-34/76. Nous faisant face, ils étaient en train de foncer droit sur nous. L'un d'eux ouvrit le feu, sans succès. Un *Panzer IV* répliqua, puis un autre ; l'affrontement tourna en une véritable mêlée, les blindés s'étant rapprochés à moins de 300 mètres les uns des autres. Ces équipages russes ne manquaient pas de courage mais ils n'avaient pas beaucoup d'expérience. Leur cas fut réglé en deux minutes. Nous abordâmes Ruginoasa par l'Est. Si, effectivement, les troupes roumaines

Panzerkampfwagen IV Ausf. H
Panzer-Regiment « Grossdeutschland »
6. Kompanie / II. Abteilung



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

AVRIL 1944, LA GROSSDEUTSCHLAND A TARGUL

Ou comment stopper une offensive soviétique avec une poignée de chars !

Chasseur de chars Su-85 soviétique détruit à Runigoasa par les engins de Jung. Ces machines pesaient 30 tonnes et étaient armées d'un canon antichar de 85mm supérieur aux pièces de 75mm équipant les *Panzer IV*. L'équipage comportait quatre hommes. Mis en service en septembre 1943, les Su-85 furent de toutes les batailles conduites par les troupes Soviétiques jusqu'en mai 1945.
DR

s'étaient repliées, en abandonnant quelques *Pak 40* intacts livrés par nos usines, l'infanterie soviétique était elle aussi aux abonnés absents. Alors que l'on continuait à avancer, je fus pris d'une envie aussi pressante qu'irrépressible... J'ordonnai à Breuning, mon pilote, de stopper le char derrière une grange dont le toit avait disparu puis je sautai au sol depuis ma tourelle pour me dégoter un petit coin tranquille afin de me soulager. Ce fut précisément à ce moment-là que, soudain, à une trentaine de mètres, un T-34 embusqué démarra en trombe dans un nuage de fumées. Je n'avais pas entendu son moteur car son bruit était couvert par celui de notre propre machine qui tournait au ralenti ! Le « Popof » se mit à rouler à pleine vitesse, entrant dans le village, sur les traces des chars de mes camarades. De toute évidence, il avait l'intention d'attaquer notre groupe en le prenant à revers. « Forçant la cadence », je me pressais pour finir et rejoindre mon *Panzer* au plus vite. J'avais dans l'idée de prendre ce T-34/76 en chasse. Mais, ce fut peine perdue car Heinrich, qui lui aussi l'avait repéré, lui expédia un perforant dans le moteur.

Notre route était sensiblement identique à celle que nous avions suivie lors de notre raid précédent. Après avoir nettoyé Ruginoasa pour la deuxième fois, nous nous dirigeâmes vers les lignes soviétiques, au Nord. Cette fois-ci, les Russes nous attendaient de pied ferme, leurs artilleurs ouvrant un feu nourri sur nos machines. Généralement, ces harcèlements n'étaient pas un gros souci pour nous, les obus projetant des éclats sur nos blindages qui y résistaient très bien. Cependant, cette fois, la malchance fut de la partie, un obus de 152mm explosant directement contre le barbotin du *Panzer* de l'*Oberleutnant* von Mutius. Le char déchenilla. Au moment où von Mutius descendit de sa machine pour inspecter les dégâts, un second obus explosif alla s'écraser sur son blindé. L'homme, littéralement criblé de shrapnels, fut tué sur le coup. Nous venions de perdre un officier de valeur. Je venais de perdre un ami et un vieux camarade de combat.

Au fil de notre avance, les tirs soviétiques redoublaient d'intensité. Aux 152mm s'ajoutaient des obus de 203mm. A mon bord, la fébrilité de l'équipage traduisait un stress important. Nous avancions en direction de la colline n° 372. Tout en grimpant la pente, nous chassions l'infanterie russe qui avait élu domicile dans le secteur. Les MG34 avalaient les bandes à une vitesse folle. Nous étions parvenus au sommet du raidillon lorsque le *Panzer IV* de Luithle, légèrement en avant et sur ma droite, fut frappé de plein fouet par un obus antichar de gros calibre. Sa tourelle fut percée de part en part ! Son char s'arrêta puis prit feu. Je fis stopper mon blindé, espérant parvenir à aider le malheureux équipage. Je vis le chauffeur de Luithle et son radio évacuer le char et se mettre à couvert. Dix secondes plus tard, Luithle lui-même parvint à s'extraire de sa tourelle. Les flammes commençaient à lécher le tourelleau. Sérieusement blessé, l'homme se roula sur le sol puis, à l'aide de son ceinturon, se fit un garrot autour d'une jambe. Il saignait abondamment. Un peu plus tard, il fut secouru par une équipe de brancardiers venue le chercher sous le feu ennemi. D'autres perforants percutaient dans le secteur qui devenait de plus en plus dangereux pour nous. Notre chef de bataillon nous ordonna de nous replier et de nous mettre à l'abri dans une ravine qu'il avait repérée au pied de la colline. Ce fut fait très vite. Devant nous, le *Panzer IV* de Luithle continuait à flamber mais, je ne savais pour quelles raisons, il semblait refuser d'exploser. Il me vint alors une idée saugrenue que je partageai avec Breuning. Pourquoi ne pas aller éteindre le feu qui ravageait la tourelle puis récupérer le char… à la condition que ce dernier soit encore en état de marche ce que, bien sûr, j'ignorais ! Breuning fut « emballé » par mon projet. Évitant soigneusement de signaler mes intentions à l'*Hauptmann* Klemz, qui m'aurait interdit une telle folie, je partis avec Breuning, en rampant, vers le *Panzer* en feu et dont les munitions pouvaient exploser d'une minute à l'autre. Couverts par mes équipages, nous nous approchâmes du blindé dont le moteur tournait encore ! Breuning sauta d'un bond dans le poste de pilotage puis recula le char dans un gros cratère d'obus, le mettant ainsi en défilement total. De mon côté, j'attaquais

AVRIL 1944, LA GROSSDEUTSCHLAND A TARGUL

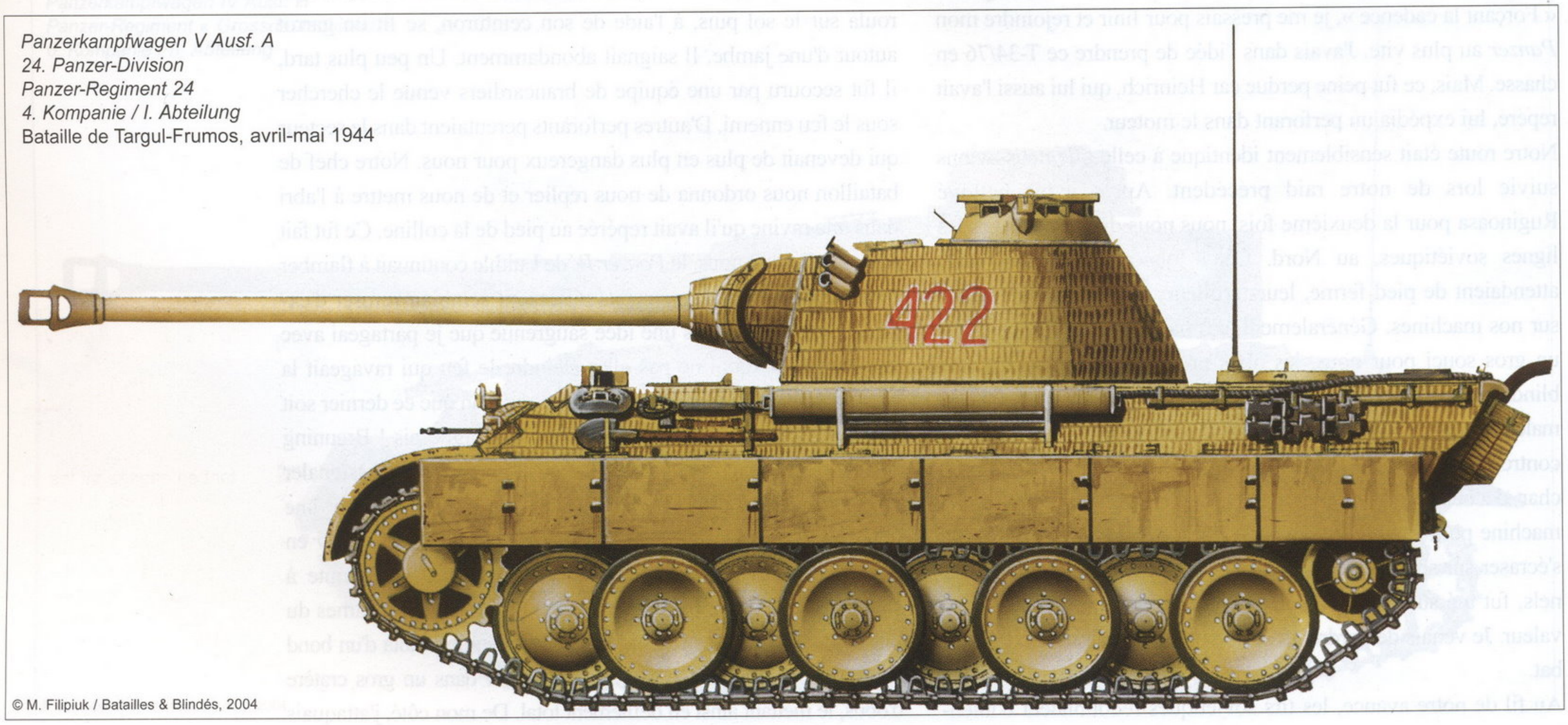
Ou comment stopper une offensive soviétique avec une poignée de chars !

l'incendie avec l'extincteur de mon char, que j'avais traîné avec moi, tandis que Breuning utilisait celui du blindé endommagé. Le feu fut bientôt éteint. Les flammes laissèrent place à un spectacle horrible lorsque nous découvrîmes, au fond de la tourelle, les cadavres calcinés et recroquevillés d'Oberle, le canonnier et de son chargeur, le jeune Schnars que nous avions surnommé « Schnaps »… Un coup d'œil aux trous provoqués par le perforant russe m'indiqua qu'il devait s'agir d'un obus d'au minimum 100mm, peut-être même du 122 ! Ramené vers l'arrière, le *Panzer* de Luithle fut ultérieurement remis en état de combattre. Sur le terrain, confrontés au danger d'être engagés sur nos flancs par des pièces antichars de gros calibres, nous décidâmes de mettre un terme à notre attaque. Repliés sur Ruginoasa, nous attendîmes l'arrivée de notre infanterie. Dans un bâtiment éventré, nous découvrîmes un T-34. L'engin, abandonné par son équipage, était tout neuf. Le moteur démarra au troisième essai. Il fut décidé de récupérer le char pour s'en servir comme véhicule de dépannage. Depuis que notre armée était entrée en Union Soviétique en 1941, nous avions pris l'habitude de réutiliser tout le matériel qui pouvait nous tomber entre les mains. Ce T-34 n'allait pas échapper à notre règle ! L'autre règle, celle établie par des ronds-de-cuir peu au fait des réalités du front, était que nous devions systématiquement détruire un engin ennemi capturé plutôt que de le réutiliser, ce, sous prétexte que des troupes amies pouvaient nous tirer dessus en pensant avoir à faire à des ennemis. C'était effectivement une possibilité et nous le savions mais la pénurie de matériels devenait de plus en plus criante et il fallait bien nous débrouiller par nos propres moyens !

Le lendemain, accompagné par des hommes de mon *Zug*, je me rendis au chevet de Luithle qui avait été conduit à notre hôpital de campagne, près de Targul-Frumos. Il avait été très sérieusement amoché dans les combats de la veille. Blessé et brûlé, de l'avis même du médecin, il n'était pas encore sorti d'affaire. Luithle était un type bien et un combattant hors pair. Expérimenté, courageux, il avait détruit plus de 70 chars russes. Décoré des Croix de Fer de première et seconde classes, nous pensions tous qu'il allait recevoir la *Ritterkreuz* mais ce ne fut jamais le cas. Près de l'hôpital, l'O*berschirrmeister* Beck, notre mécano, avait installé son atelier de réparation. L'homme, dont le sens pratique n'était plus à démontrer, avait mis la main sur le T-34 que nous avions ramené de Ruginoasa. Le blindé avait été transformé en dépanneuse, perdant sa tourelle dans l'opération. Quelques *Panzer IV*, des Panther et un Tiger étaient en cours de révision. Il ne s'agissait que de réparations courantes et superficielles alors que certaines de ces machines auraient dû être auscultées bien plus en profondeur. Mais Beck, comme nous tous, savait que d'un jour à l'autre, les Russes ne tarderaient pas à lancer un assaut de grande envergure sur nos positions et qu'alors le moindre char opérationnel pourrait faire la différence.

Depuis 48 heures, les signes montrant que les Soviets avaient décidé d'en finir avec Targul-Frumos étaient devenu légion. Des reconnaissances nocturnes menées par des volontaires nous avaient permis de savoir que l'Armée Rouge avait massé plus de 350 chars dans le secteur. Le gros du *Panzer-Regiment* était positionné en arrière de notre ligne principale de résistance. Nos blindés, réunis en paquets, pouvaient ainsi intervenir pour couper les axes de la progression ennemie. Comme dans les batailles navales de l'ancien temps, nous aussi nous devions faire le « T » et attaquer nos adversaires par les flancs. Le soir du 1er mai, je reçus l'ordre de faire mouvement vers la colline n° 256 et d'y prendre position en prévision d'une prochaine attaque des Russes. Après avoir parcouru environ sept kilomètres, nous atteignîmes notre objectif vers 1h00. Nous étions le 2 mai 1944. Peu après notre arrivée, nous entendîmes des grondements dans le ciel. C'étaient des bombardiers russes qui se dirigeaient vers les positions arrières de la division, près de Targul-Frumos. La *Flak* commença à tirer. Le ciel était zébré de traçantes. Le fait que ces avions ignorèrent nos avant-postes pour s'en prendre à nos arrières signifiait que les « Rouges » voulaient mener à bien une percée en profondeur. Un peu plus tard dans la nuit, ce fut notre artillerie divisionnaire qui entra dans la danse. Nos canonniers arrosaient copieusement les positions avancées russes, espérant ainsi désorganiser les troupes qui se préparaient à nous assaillir. Comme toujours, les Soviétiques ne furent pas en reste et déclenchèrent des tirs de contrebatterie. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qui se passa lorsque ma montre indiqua 4h00 pile ! En quelques secondes seulement, nos positions furent littéralement noyées sous un déluge de feu et de fer. Des obus de

Panzerkampfwagen V Ausf. A
24. Panzer-Division
Panzer-Regiment 24
4. Kompanie / I. Abteilung
Bataille de Targul-Frumos, avril-mai 1944



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

AVRIL 1944, LA GROSSDEUTSCHLAND A TARGUL

Ou comment stopper une offensive soviétique avec une poignée de chars !

Cet équipage de Panther du *Panzer-Regiment 24* opérant en coopération avec les chars de la « *Grossdeutschland* » à Targul-Frumos pose pour la photo souvenir. L'intervention des Panther lors de la bataille du 2 mai 1944 rétablira une situation mal engagée pour les troupes allemandes défendant l'accès à Targul-Frumos.
Coll. Detlev Terlisten

tous calibres se mirent à nous dégringoler dessus. Les Russes employaient aussi leurs roquettes, les « *Stalinorgel* ». Ces engins s'écrasaient sur nous avec une sorte de cri strident. Pour éviter d'être blessés, nous nous enfermâmes dans nos chars. Targul-Frumos était la principale cible de cette préparation d'artillerie. Bientôt, ce fut au tour des « *Sturmovik* » de passer à l'attaque. Ils volaient à basse altitude, s'en prenant à tout ce qui n'avait pas été consciencieusement camouflé. La *Flak*, concentrée devant Targul-Frumos pour y dresser un rideau antiaérien et antichar, enregistra ses premières victoires de la journée en abattant plusieurs de ces machines. Quant à moi, je savais pertinemment que si les Soviétiques déclenchaient une importante attaque blindée, ce qu'à coup sûr ils n'allaient pas se priver de faire, nous ne pourrions pas tenir notre position.

Pour mettre toutes les chances de notre côté, je positionnai mes quatre chars en défilement de tourelle, en prenant soin de les faire recouvrir avec des branchages et de la paille. De là où nous étions, nous avions une excellente vue du champ de bataille. J'envisageai alors toutes les hypothèses afin d'optimiser notre action éventuelle. Dans le cas où les Russes attaqueraient avec de petits groupes de T-34, une dizaine, je pensais les engager à 800 mètres après les avoir laissé passer devant nous. Par contre, en ce

Ravitaillement en carburant et en munitions puis retour immédiat au feu pour ce Tiger ! Lors de la bataille de Targul-Frumos, les Tiger joueront une fois de plus un rôle très important en engageant les chars adverses à longue portée. Rappelons que lorsque les Soviétiques attaquent à l'aube du 2 mai 1944, le *III. Abteilung* du *Panzer-Regiment* de la « *Grossdeutschland* » ne compte au total que six Tiger.
Coll. Jürgen Wilhelm

AVRIL 1944, LA GROSSDEUTSCHLAND A TARGUL

Ou comment stopper une offensive soviétique avec une poignée de chars !

Cette photo nous montre le K*ommandeur* du *Panzer-Regiment* de la « *Grossdeutschland* », l'*Oberst* von Langkeit (2e à partir de la gauche) à quelques jours du début des opérations à Targul-Frumos. Le blindé est bien entendu un *Panzerbefehlswagen V*, un Panther de commandement. BA

qui concernait des formations ennemies plus importantes, notre tactique devait être différente. En fait, il nous fallait nous approcher des chars ennemis à moins de 500 mètres afin d'être certains que chaque obus tiré puisse faire mouche. C'était très risqué, et des équipages allaient certainement y laisser leur peau, mais nous n'avions pas d'autre alternative que celle de frapper par surprise et à courte portée. Finalement, les choses tournèrent différemment de ce que j'avais imaginé. Aux premières lueurs du jour, des T-34 partis de la zone de Bals attaquèrent nos positions. Ils furent repoussés par les *Grenadiere* aidés des *StuG*. Bien servis, les *StuG* armés de 75 longs étaient des engins qui pouvaient faire un excellent travail. En un court laps de temps, le champ de bataille fut recouvert de carcasses fumantes. La bonne nouvelle était que les Russes venaient de se casser les dents sur nos défenses. La mauvaise fut l'apparition d'un nouveau modèle de char soviétique équipé d'un canon antichar à très longue portée. C'était la première fois que l'on apercevait de tels engins – On apprit plus tard qu'il s'agissait du nouveau char lourd *JS-II* armé du canon D-25T de 122mm. C'était vraisemblablement l'un de ces chars qui avait touché le *Panzer IV* de Luithle quelques jours auparavant – L'entrée en lice de ces mastodontes pouvant ouvrir le feu à 2 000 voire 2 500 mètres fut une telle surprise pour nous qu'au quartier général de la division, le *Generalleutnant* von Manteuffel en arriva à la conclusion que les Russes utilisaient des Tiger capturés !

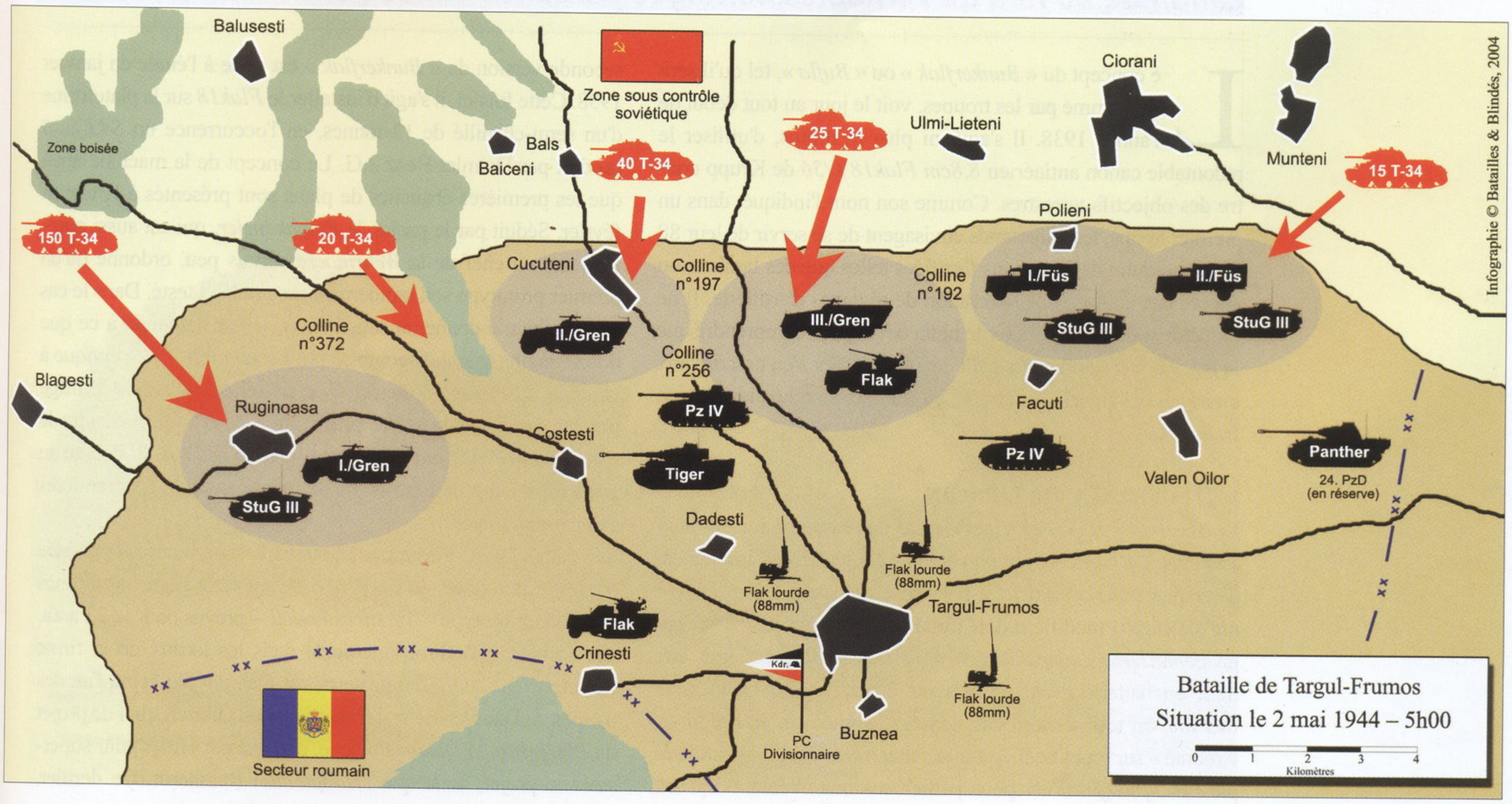
Malgré la distance, je pouvais suivre la progression des opérations. Du côté de Ruginoasa, il y avait aussi des combats opposant nos blindés à ceux des Russes. Je parvins à compter les T-34 engagés dans ce coin-là ; ils étaient 200 ! Aussi incroyable que cela pouvait paraître, là-bas aussi, nos hommes tenaient. Dans l'après-midi, la pression soviétique se reporta dans la zone de Facuti où une quarantaine de T-34 transportant des grappes de fantassins engagèrent les *Sturmgeschütz* de Diddens et quelques-uns de nos *Panzer*. Roulant à plus de 50 km/h, un groupe de chars russes s'enfonça dans la localité tandis qu'un second détachement s'arrêta à la périphérie de Facuti afin de couvrir leurs camarades. Sur place, de violents combats de chars se déroulèrent. Ils duraient déjà depuis trente minutes. Nos copains, numériquement surclassés par les Russes, étaient en train de « déguster ». Malgré mon insistance pour me porter sur cette zone, je reçus l'ordre de garder ma position et de me tenir en réserve. Sur les coups des 17 heures, un groupe de Panther de la *24. Panzer-Division* déclencha une contre-attaque sur les arrières des éléments soviétiques qui étaient en pointe. Ce fut un carnage ! Totalement surpris par l'arrivée soudaine des Panther, une partie des chars russes se replia tandis que le reste fut réduit à l'état de ferrailles cramoisies. Pour éviter aux équipages de la *24. Panzer-Division* d'être engagés par les « lourds » ennemis et leurs redoutables 122mm, notre artillerie avait dressé un rideau de fumigènes. L'affaire fut bien montée et rondement menée ! De notre côté, toujours camouflés au sommet de la colline n° 256, il n'y avait rien de particulier à signaler de particulier, hormis le départ de mon char, le « 511 », vers l'atelier de réparation de Targul-Frumos pour cause de surchauffe du moteur. Mon *Zug* était donc réduit à trois *Panzer*. L'*Oberfeldwebel* Hüneke me laissa son char.

En début de soirée, alors que les hostilités semblaient être ponctuellement suspendues, je reçus l'ordre de m'avancer jusqu'au village de Cucuteni. Cette zone avait été épargnée par les assauts de l'Armée Rouge qui jusqu'alors s'était concentrée sur nos deux ailes, à Ruginoasa et à Facuti. Il y avait donc fort à parier que Cucuteni deviendrait l'un des nouveaux objectifs des Soviétiques pour la journée du 3 mai 1944. Sur-place, je retrouvai l'*Oberleutnant* Stadler et son Tiger. Stadler était Autrichien, il venait de Vienne. Quoiqu'il puisse se passer, cet homme était toujours souriant. En faisant le tour de Cucuteni, je compris pourquoi nous y avions été envoyés, car hormis le Tiger de Stadler et mes trois *Panzer IV*, il n'y avait aucune autre unité pour protéger ce gros hameau. L'infanterie n'était pas là. Au crépuscule, je notai quelques mouvements de chars ennemis. Ils étaient à plus de deux kilomètres donc hors de portée de mes pièces de 75mm. Le 88 du Tiger aurait pu les engager mais en contrepartie nous

aurions été immédiatement repérés par les « Popofs ». Nous préférions rester discrets jusqu'au lendemain matin. Les chars positionnés en hérisson dans la zone Nord de Cucuteni, quelques sentinelles patrouillant, nous pûmes nous reposer, couchés au fond de nos tourelles. Ce n'était pas très agréable de dormir sur de l'acier, dans les odeurs de graisse, d'essence et de poudre mais c'était tout de même plus sûr que de dormir dehors car les artilleurs d'en face s'amusaient, de temps à autre, à expédier quelques obus de 152mm dans nos lignes. Nos propres canons et obusiers ne leur rendaient pas la pareille, nos stocks de munitions étant toujours très limités. De plus, à cette heure-ci, profitant de la nuit, nos artilleurs devaient être occupés à déplacer leurs pièces afin de dérouter les Russes qui avaient dû les repérer et préparer des plans de tir pour la suite de la bataille. Demain, nos « amis » d'en face déclencheraient un feu nourri sur des positions entre-temps évacuées ! Notre nuit fut agitée, quelques cliquetis de chenilles et des bruits de moteurs à moins d'un kilomètre nous signalant que les Soviétiques étaient en train de préparer leur prochain assaut. Le quartier général m'informa que nous allions recevoir le renfort de quelques *StuG*. Effectivement, peu avant l'aube, trois canons d'assaut s'approchèrent de Cucuteni lorsque, soudain, ils furent engagés par une quinzaine de T-34 qui étaient parvenus à s'infiltrer dans nos lignes. Les *StuG* se mirent immédiatement à l'abri, protégés par les tirs du Tiger de Stadler. Ce fut à ce moment précis qu'une quarantaine de T-34, dont certains étaient armés de 85mm, s'élança dans notre direction depuis une autre colline. Roulant au milieu d'un champ de céréales, ils obliquèrent près de nos positions. Ils filaient sur Targul-Frumos sans se préoccuper de nous. Les blindés russes étaient si rapides que nous ne pûmes les accrocher. Le soleil était en train de se lever. A bord de son Tiger, Stadler était en train de « s'expliquer » avec le premier groupe de T-34. Les *StuG* faisaient de même. Aussi, je pris la décision de redéployer mes engins pour tirer sur le second détachement de T-34. La bataille s'engagea bien, un premier char russe volant en éclats. Comme toujours, j'étais debout dans ma tourelle, les pieds posés sur ma caisse de munitions, la tête sortie du tourelleau. J'étais en train de guider Heinrich lorsqu'un éclat d'obus ricocha sur le toit de la tourelle. Il acheva sa course en se fichant dans mon visage, me crevant l'œil gauche. Tordu par une douleur aiguë, je m'effondrai aussitôt au fond de ma tourelle. Je n'y voyais plus rien, mon œil droit aussi avait été touché par une myriade de petits morceaux d'acier chauffés à blanc. Je pris alors la décision de transférer le commandement de mes chars à Stadler. Pour moi, la bataille de Targul-Frumos était terminée. Je fus évacué quelques heures plus tard à bord d'un Fieseler Storch sanitaire, puis, après avoir été transporté avec d'autres blessés à bord d'un Heinkel He 111, je fus admis dans un hôpital spécial, en Allemagne, pour y être soigné. Mon œil droit fut sauvé, pas le gauche. »

Comme Jung l'avait prévu, les combats du 3 mai furent tout aussi acharnés que ceux de la veille, les unités blindées russes multipliant les tentatives pour pénétrer au cœur du dispositif allemand jusqu'au 5 mai. Au cours de la bataille de Targul-Frumos, les Soviétiques enregistrèrent la perte de plus de 200 blindés sur les 600 dont ils disposaient pour leur opération. Quelques *JS-II* furent épinglés au tableau de chasse des équipages allemands. En face, les moyens blindés de la *Panzer-Grenadier-Division « Großdeutschland »* et de la *24. Panzer-Division* s'élevaient, au plus fort de la bataille, à une vingtaine de *Panzerkampfwagen IV lang*, six Tiger, une vingtaine de *StuG III* et une petite dizaine de Panther.

Le secteur de Targul-Frumos fut relativement calme jusqu'à la fin du mois de mai. Début juin, une nouvelle offensive de l'Armée Rouge se déclencha en Roumanie, cette fois dans le secteur de Iassi. Comme à Targul-Frumos, la « *Großdeutschland* » fut engagée pour stopper les Russes, ce qu'elle parvint à faire avant d'être envoyée, en août 1944, en Prusse Orientale et en Courlande.



BUFLA !

8,8cm FLAK18 (Sfl) AUF ZUGKRAFTWAGEN 12t (Sd.Kfz. 8)

PAR JEAN-PHILIPPE MAVOURNEL

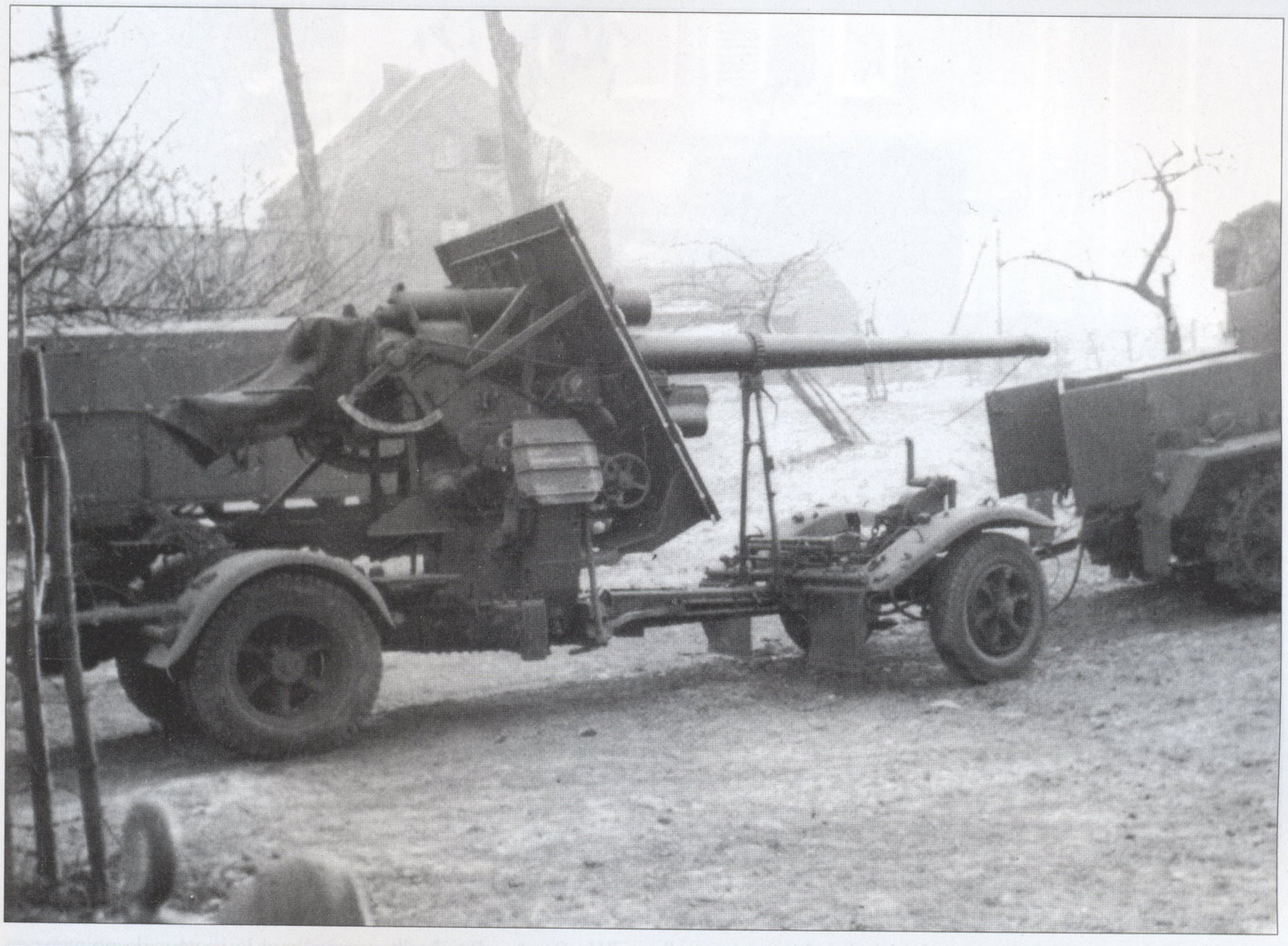
Initialement conçu pour participer à la démolition d'ouvrages fortifiés tels que ceux de la ligne Maginot, le* 8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8) *se verra rapidement affecter une nouvelle mission, la lutte antichar, où son canon de 88 fera de véritables carnages parmi les blindés ennemis !

Le concept du « *Bunkerflak* » ou « *Bufla* », tel qu'il sera surnommé par les troupes, voit le jour au tout début de l'année 1938. Il s'agit, ni plus ni moins, d'utiliser le redoutable canon antiaérien *8,8cm Flak18 L/56* de Krupp contre des objectifs terrestres. Comme son nom l'indique, dans un premier temps, les Allemands envisagent de se servir de leur 88 afin de réduire des positions fortifiées telles que des bunkers ou encore des coupoles d'observation de réglages d'artillerie. Il ne faut être ni un stratège émérite ni un devin pour comprendre que le « *Bufla* » est principalement développé pour s'en prendre aux ouvrages des lignes de défense, qu'elles soient tchèques ou bien françaises.

LA NAISSANCE DE L'ENGIN

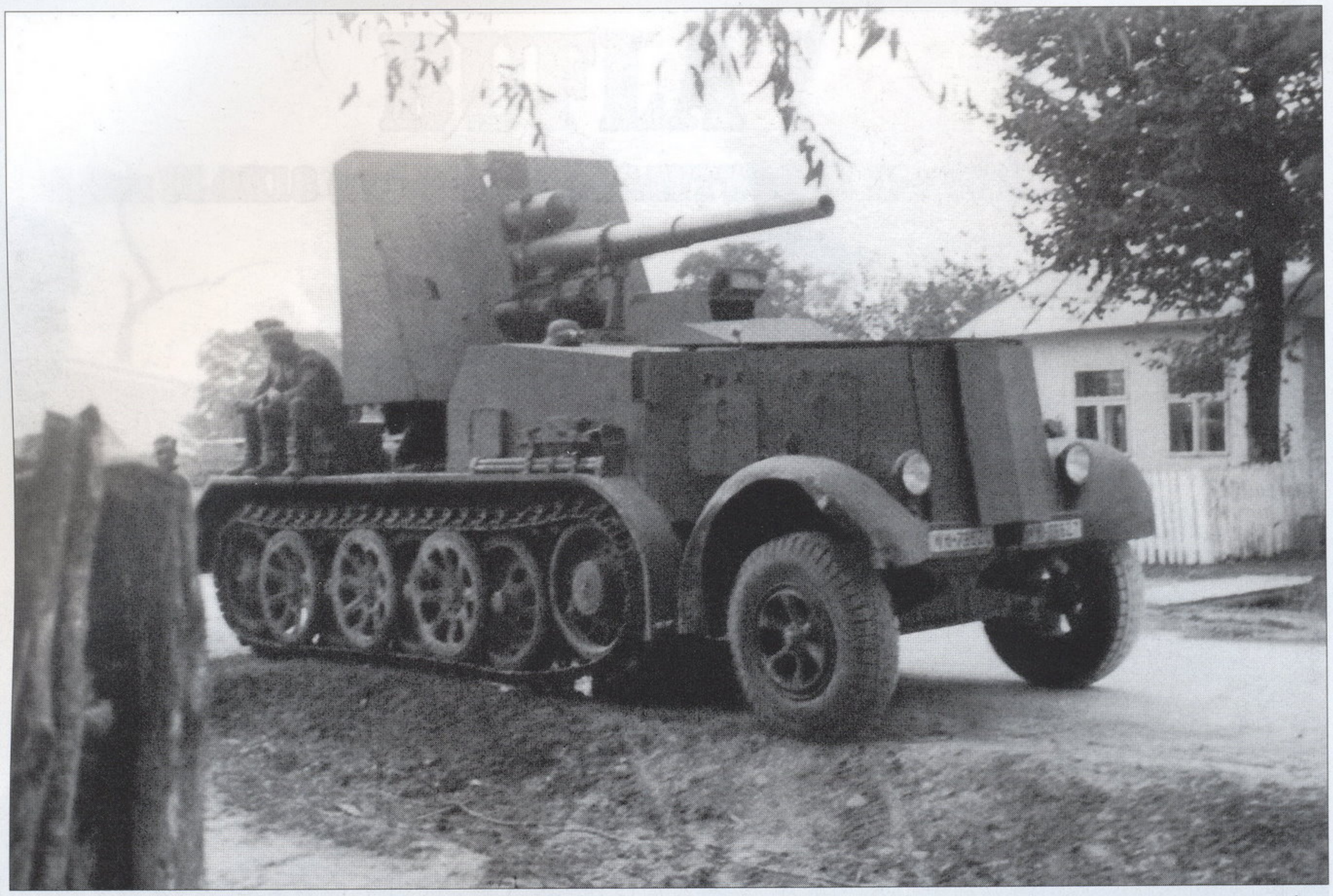
Le *Heeres-Waffenamt* supervise le développement de deux versions. La première, que nous nous contenterons simplement d'évoquer dans cet article, a pour base un canon *8,8cm Flak18 auf Sd.Ah.201* modifié et doté d'un bouclier renforcé. Tractée par un *gepanzerte Zugkraftwagen* de 8 tonnes, la pièce doit être mise en batterie avant de pouvoir ouvrir le feu. Quant à sa mobilité en tout terrain, elle demeure limitée car le canon est « monté » sur roues comme sur la version classique du 88 utilisée par la *Luftwaffe*. C'est pour pallier ces inconvénients qu'une seconde version du « *Bunkerflak* » est mise à l'étude en janvier 1938. Cette fois-ci, il s'agit d'installer le *Flak18* sur la plateforme d'un semi-chenillé de 12 tonnes, en l'occurrence un *Sd.Kfz. 8* produit par Daimler-Benz AG. Le concept de la machine ainsi que les premières ébauches de plans sont présentés à Hitler en février. Séduit par le projet, le *Reichkanzler*, qui est aussi commandant en chef de la *Wehrmacht* depuis peu, ordonne qu'un premier prototype soit rapidement assemblé et testé. Dans le cas où le véhicule donnerait satisfaction, Hitler demande à ce que douze engins soient disponibles pour septembre 1938, époque à laquelle il envisage de régler avec la Tchécoslovaquie le litige portant sur les Sudètes. Le programme de ce qui deviendra le *8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)* débute au printemps. Un prototype est rapidement construit, les premières évaluations suivent.

Le 16 août 1938, une réunion de travail est organisée et présidée par les responsables du *Wa Prüf 6*. Ayant pour thème les ultimes essais du prototype – *Versuchsmodell* – prévus pour le 23 août, elle se tient à Berlin-Marienfelde dans les locaux de la firme Daimler-Benz AG. Sont présents : le *Direktor* Wilhelm, l'un des patrons de Daimler-Benz, l'*Oberstleutnant* Olbrich, chef de projet du *Wa Prüf 6*, le *Doktor* Porsche, désigné par Hitler pour superviser le projet, ainsi que l'*Hauptmann* Reinhardt. Ce dernier,



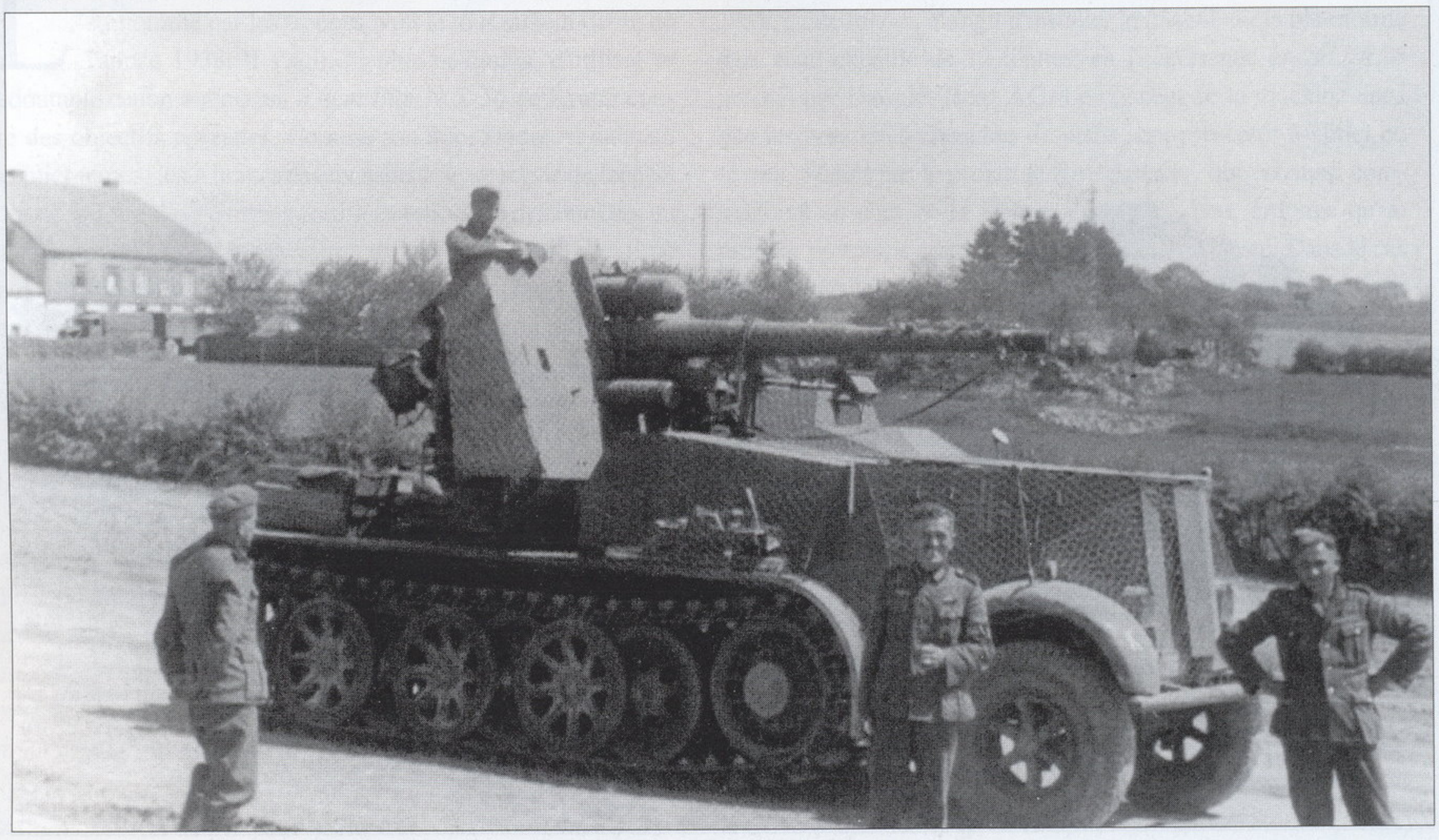
Ces deux photographies (Coll. Thomas Anderson) nous présentent le canon *8,8cm Flak18 auf Sd.Ah.201*, « l'autre » *Bunkerflak*, évoqué dans notre article. Sur le cliché du haut nous le voyons en train d'être tracté par un *gepanzerte Zugkraftwagen* Sd.Kfz. 7 de 8 tonnes probablement assemblé dans les usines de la firme bavaroise Krauss-Maffai. Ci-dessous, le *Bunkerflak* est en position de tir. Si la version automotrice du *Bunkerflak* était servie par un équipage de quatre hommes, chef de pièce et chauffeur compris, il en fallait neuf pour le *8,8cm Flak18 auf Sd.Ah.201* : un chef de pièce et huit canonniers et pourvoyeurs !

Cet armement redoutable équipera trois *schwere Panzer-Jäger-Abteilungen*, le 525, le 560 et le 605. Ces unités, composées de trois compagnies, seront engagées en France en mai et juin 1940, campagne durant laquelle elles enregistreront de très bons résultats contre les blindés français et britanniques. Ces bataillons seront néanmoins rééquipés de pièces antichars *3,7cm Pak35/36* tractées en août 1940 avant de participer à l'opération « Barbarossa » !

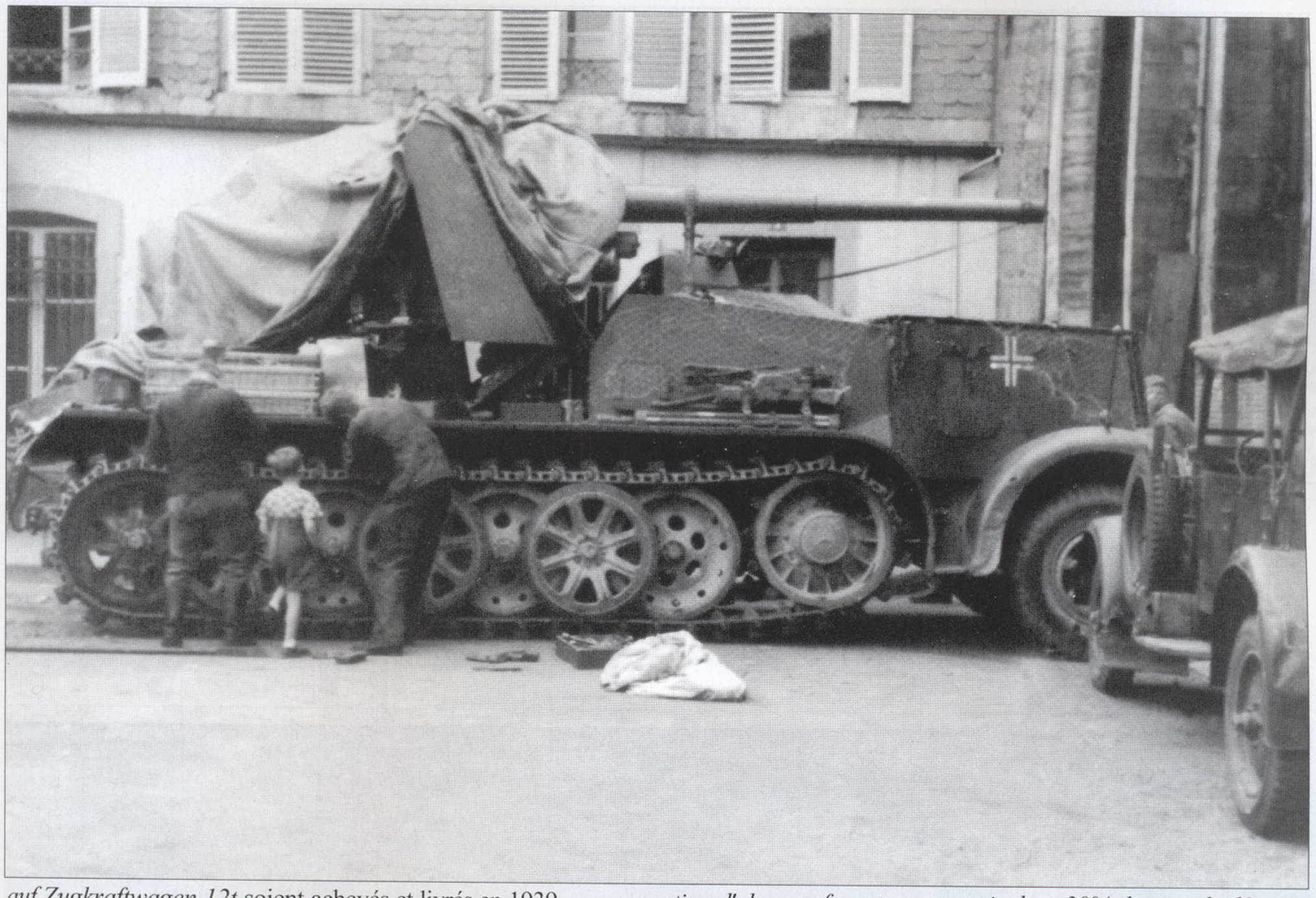


Petit moment de détente pour cet équipage de « *Bufla* » avant d'être appelé en soutien par l'infanterie. Nous sommes en Pologne, à l'automne 1939. Le lecteur voudra bien noter que la machine ne porte aucune marque tactique ni *Balkenkreuz*. Coll. Yannis Kadari

officier de la *Luftwaffe* et *Inspekteur der Fliegertruppen*, apporte son expertise technique concernant le *8,8cm Flak18 L/56*. Il ressort de cette entrevue que le châssis et la suspension du *Sd.Kfz. 8* nécessitent d'être renforcés afin de pouvoir supporter un surpoids de plus de deux tonnes ; ce dernier s'explique par le blindage de la cabine, dont l'épaisseur varie de 14,5mm à 8mm, le canon de 88 et les munitions embarquées. Au final, le « *Bufla* » pèsera plus de 17 tonnes ce qui entraînera une usure prématurée du caoutchouc garnissant les galets de roulement de la machine. Dans une logique similaire, certaines composantes du moteur Maybach HL85 TUKRM devront être protégées afin de les préserver lors des tirs du 88, les chocs générés par les coups de départ pouvant les endommager et provoquer des pannes. D'autres modifications du prototype sont proposées. Dans le but d'améliorer la capacité opérationnelle de l'engin, l'*Hauptmann* Reinhardt suggère que le secteur de pointage en azimut du canon, initialement limité à 10° (5° sur la gauche et sur la droite), soit accru à 302° (151° sur la gauche et sur la droite) afin que le « *Bufla* » ait la possibilité d'ouvrir le feu sur des cibles situées en diagonale. Enfin, sur le plan de la production, Ferdinand Porsche indique que malgré l'insistance du *Führer*, il sera impossible de terminer l'assemblage de douze exemplaires de série pour la fin septembre. Au mieux, seules dix machines seront disponibles pour le courant du mois de novembre 1938. La commande de l'armée portant sur trente engins, il est prévu que les vingt derniers *8,8cm Flak18 (Sfl)*

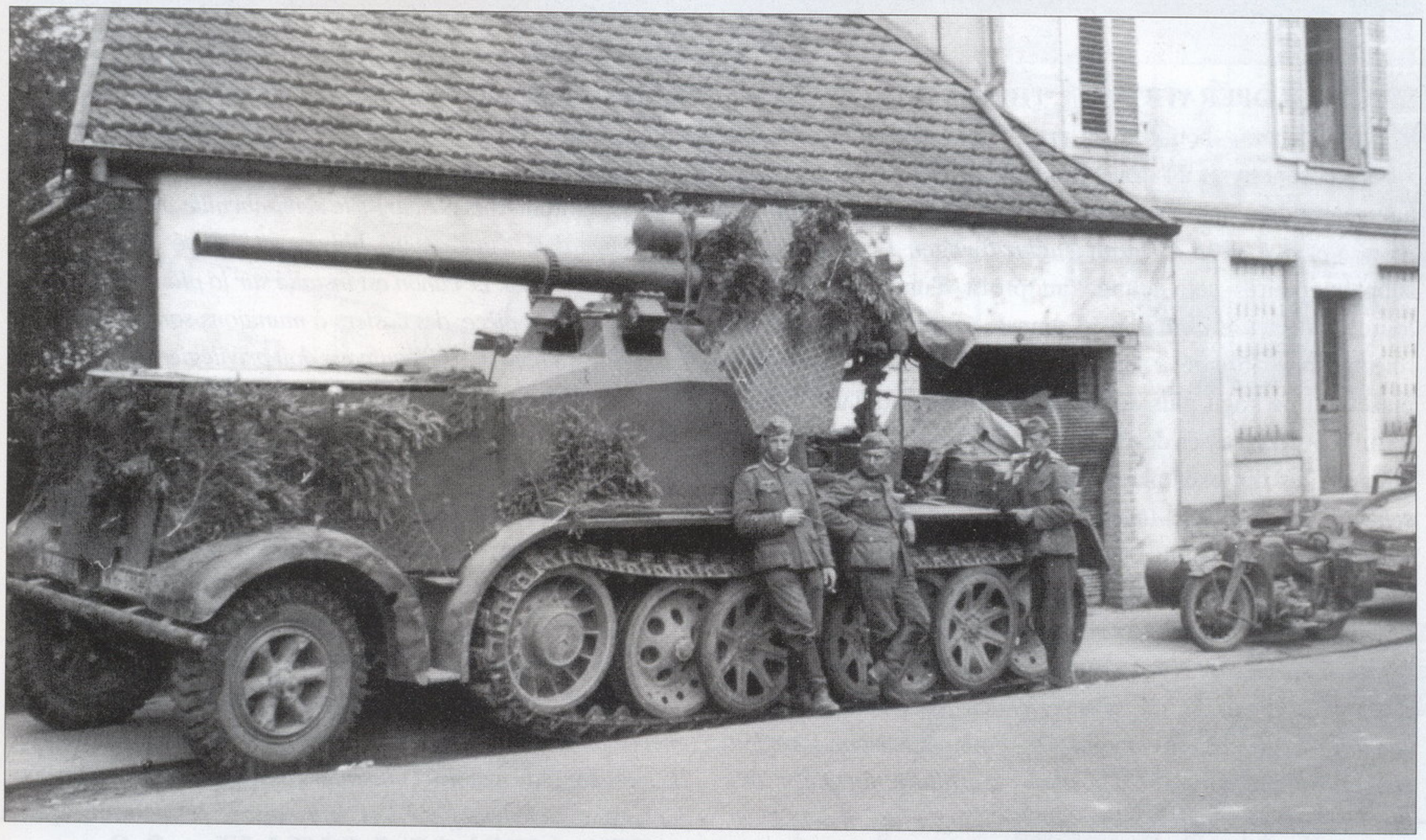


Un « *Bufla* » du *s.Pz.Jg.Abt.8* à la veille d'être engagé en Pologne en septembre 1939. Coll. Thomas Anderson



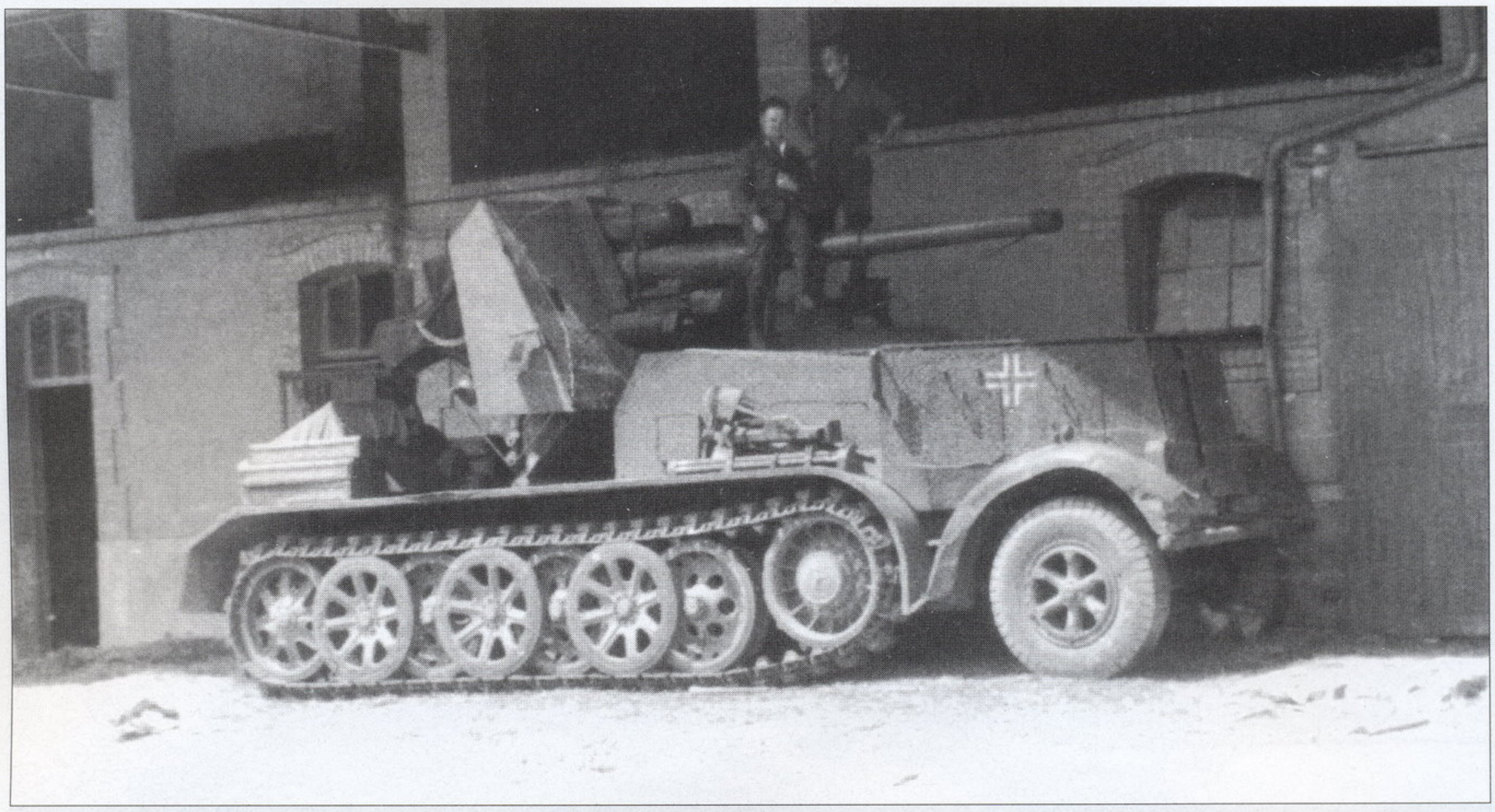
Ce cliché permet de bien évaluer les dimensions du *8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t* : 2,80m de haut, 7,35m de long et 2,5m de large ! *A priori*, la photo aurait été prise en Allemagne à la veille du déclenchement de la campagne de France.
(Coll. Yannis Kadari)

auf Zugkraftwagen 12t soient achevés et livrés en 1939.
C'est donc le 23 août 1938 que le prototype du « *Bufla* » est testé sur le champ de tir de Kummersdorf près de Berlin. Globalement, l'engin se comporte très bien, parvenant à afficher une mobilité satisfaisante malgré son surpoids. Un mémorandum rédigé par un officier de la *Luftwaffe* nous renseigne au sujet de ces essais : « *L'idée d'utiliser le* 8,8cm Flak18 L/56, *tracté* [Il s'agit bien entendu du *8,8cm Flak18 auf Sd.Ah.201* – NdlA] *ou bien monté sur un semi-chenillé, afin de détruire des bunkers découle des excellents résultats obtenus par le 88 sur de telles cibles lors d'une campagne de tirs organisée à l'initiative du* Heeres-Waffenamt. *Au cours de ces tests, la très haute vitesse initiale due à l'architecture même de la pièce ainsi que l'utilisation d'obus perforants ont permis dans 30% des cas de détruire du premier coup des cibles situées à 800 voire 900 mètres. Dans la quasi-totalité des cas, les casemates visées ont été réduites en miettes lors de l'impact du second obus. Au vu de tels résultats, l'on peut affirmer que le 88 est non seulement capable de venir à bout d'ouvrages fortifiés de petites tailles mais, qu'en plus, il peut détruire un blindé moyen voire un engin lourd. En contrepartie, il convient de signaler que les canons de 88 ainsi modifiés ne sont plus aptes à engager les avions ennemis* ». Ce texte est d'autant plus intéressant qu'il introduit une nouvelle notion qui aura une importance considérable dans la future carrière du *8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)* : la lutte antichar.



Belle étude de l'un des « *Bufla* » engagés en France en mai-juin 1940. Le grillage installé sur ces engins permettait de disposer des branches d'arbres afin d'améliorer le camouflage du véhicule. L'on ignore s'il s'agit là de « bricolages » réalisés dans les unités ou bien si les *8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t* en étaient déjà équipés lors de leur livraison.
Coll. Akira Takiguchi

BUFLA ! – 8.8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)



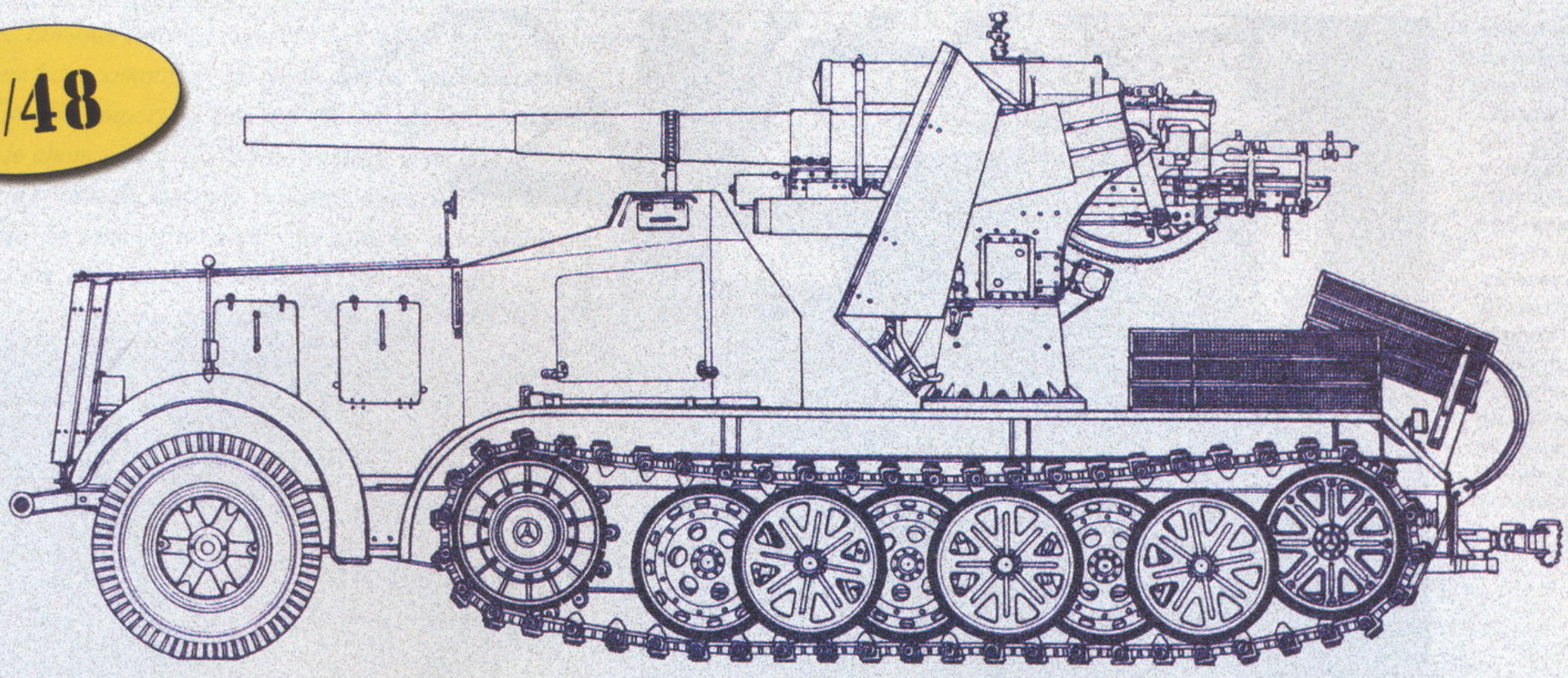
Mécaniciens et équipages posent devant un « *Bufla* » du *s.Pz.Jg.Abt.8.* L'engin est mu par un moteur V12 Maybach HL85 TUKRM développant 185cv à 2 500 t/mn, ce qui lui permet d'atteindre la vitesse maximum de 50 km/h. Autonomie en ordre de combat : 250 kilomètres. Coll. Thomas Anderson

L'EMPLOI OPÉRATIONNEL THÉORIQUE

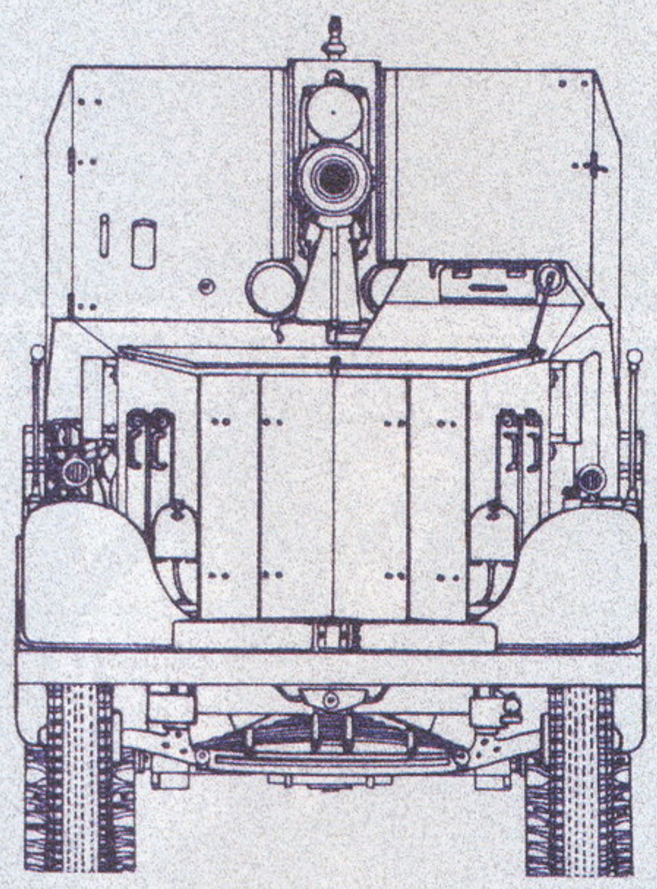
L'engin déclaré « bon pour la production », les dix premiers « Bufla » sont livrés à l'armée pendant l'hiver 1938-39 ; à noter que la production s'arrêtera là. Le contrat portant sur les vingt *8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)* supplémentaires sera annulé au profit d'une version plus lourde utilisant le *Famo* de 18 tonnes. Au printemps 1939, le rôle tactique attribué à la machine évolue considérablement puisque il ne s'agit plus désormais d'utiliser prioritairement le « Bufla » pour casser des fortifications mais pour détruire des blindés. Les dix exemplaires produits sont réunis au sein du *schwere Panzer-Jäger-Abteilung 8* (*s.Pz.Jg.Abt.8*).

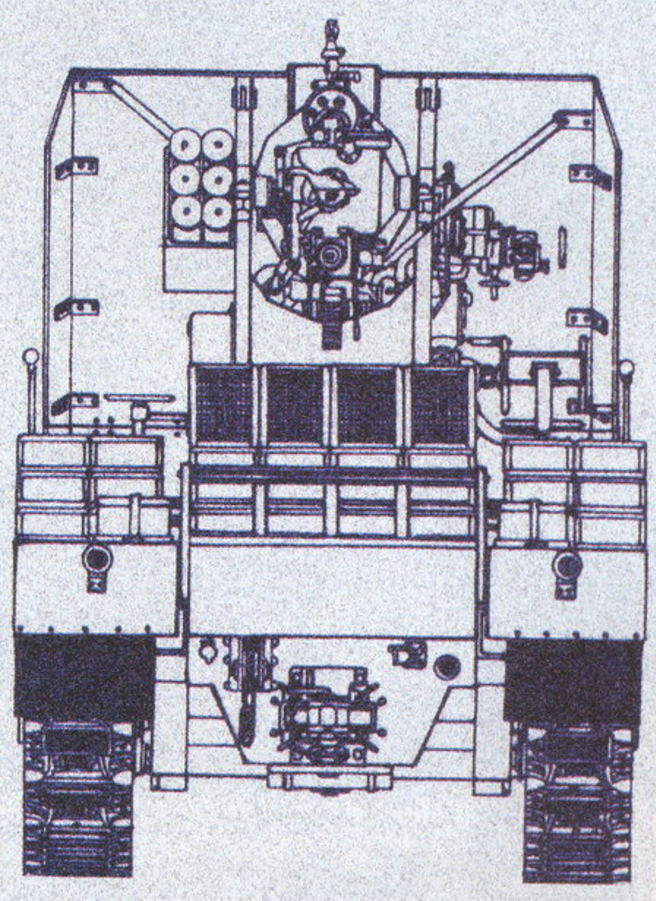
Un document traitant de l'utilisation des *8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)* est parvenu jusqu'à nous. Il s'agit des instructions générales concernant l'utilisation de la machine. Elles sont datées de l'été 1939, en voici quelques extraits : « *Le* 8,8cm Flak 18 auf Sfl. *est un matériel doté d'une bonne mobilité et d'une très grande puissance de feu. Pour ces raisons, il ne doit être utilisé que contre des positions d'artillerie fortifiées, des blockhaus et des cibles représentant un danger réel. Il peut aussi être utilisé contre des chars moyens ou lourds. En conséquence, son équipage doit pouvoir disposer d'obus explosifs mais aussi perforants. Le canon est un* 8,8cm Flak18 *équipé du* Flakzielfernrohr 20E *(viseur) ; le semi-chenillé un* Sd.Kfz. 8 *de 12 tonnes doté d'une cabine blindée et équipé de plaques de blindage à l'avant. Le canon est installé sur la plateforme de l'engin. Derrière la pièce, des casiers à munitions sont disposés afin de stocker 18 obus.* […] *L'équipage doit privilégier l'ouverture du feu lorsque le canon est dans l'axe de l'engin ou légèrement en diagonale par rapport à ce dernier. Lorsque le canon est pointé perpendiculairement à l'axe de progression de la machine, l'équipage doit vérifier que cette dernière n'est pas un dévers avant de tirer, car le recul du* 8,8cm Flak18 *sollicite grandement la suspension du semi-chenillé.* […] *L'équipage du* 8,8cm Flak18 auf Sfl. *se compose de quatre hommes : un chef de pièce/chef d'engin (*Geschütz-Führer *ou* GF*), deux canonniers (désignés* K1 *et* K2*) et un chauffeur (*Fahrer *ou* F*). Au combat, le chef de pièce doit se tenir derrière la cabine blindée du chauffeur de manière à diriger ses canonniers tout en maintenant un contact aisé avec le chauffeur. Les deux canonniers doivent se posi-*

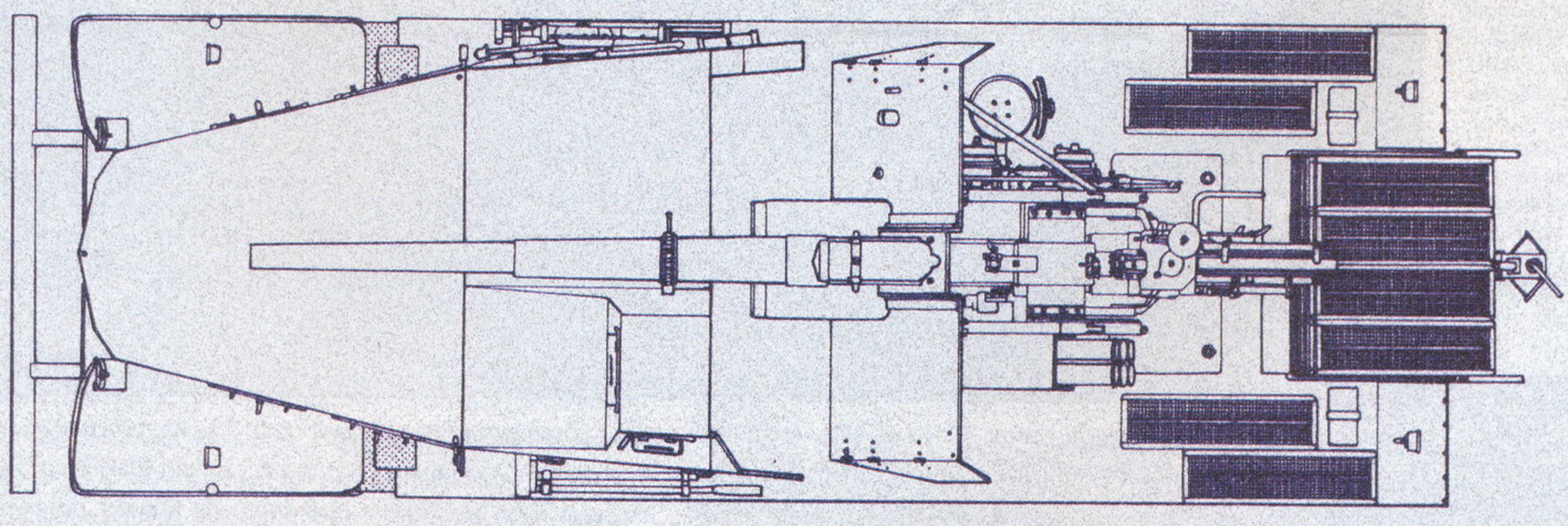
1/48

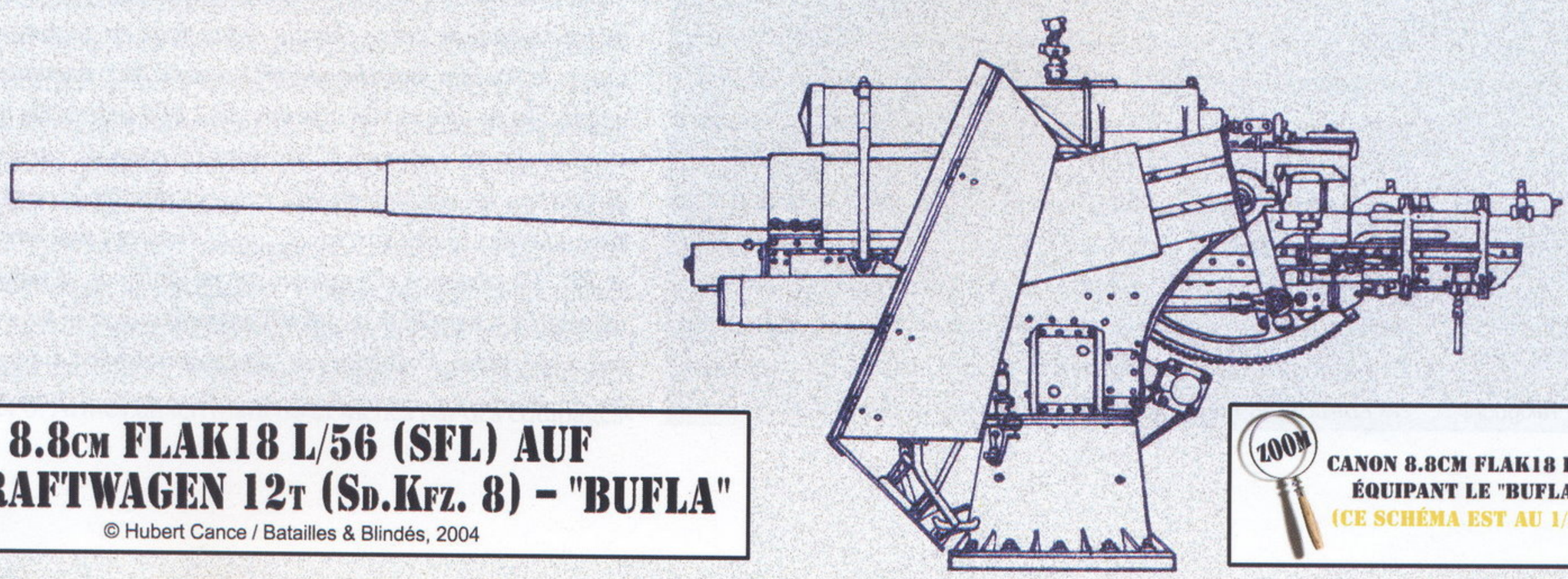


Pour obtenir du 1/87, il convient de photocopier ce plan à 55%
Pour obtenir du 1/76, il convient de photocopier ce plan à 64%
Pour obtenir du 1/72, il convient de photocopier ce plan à 67%
Pour obtenir du 1/35, il convient de photocopier ce plan à 137%









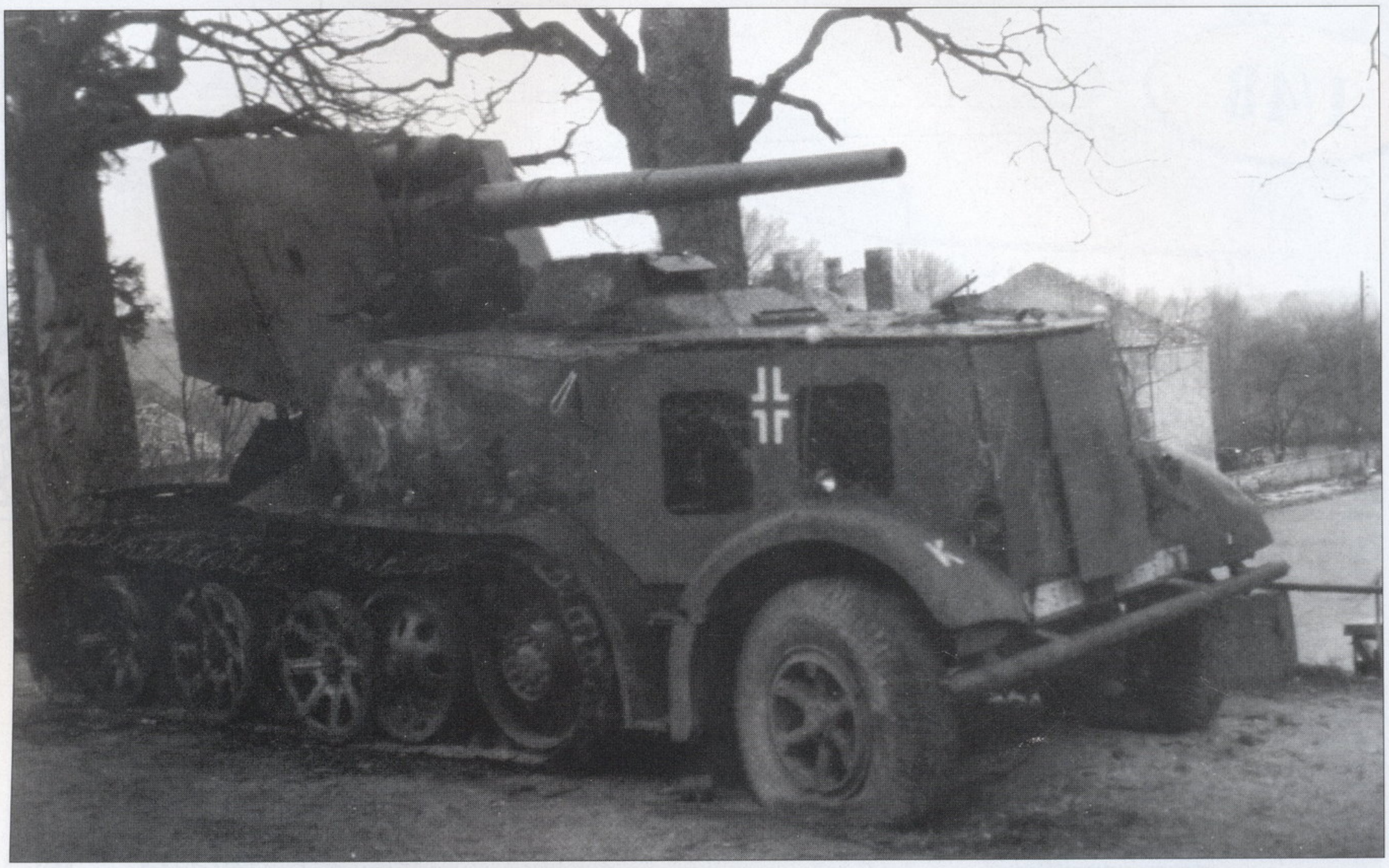
8.8cm FLAK18 L/56 (SFL) AUF ZUGKRAFTWAGEN 12t (Sd.Kfz. 8) – "BUFLA"

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2004

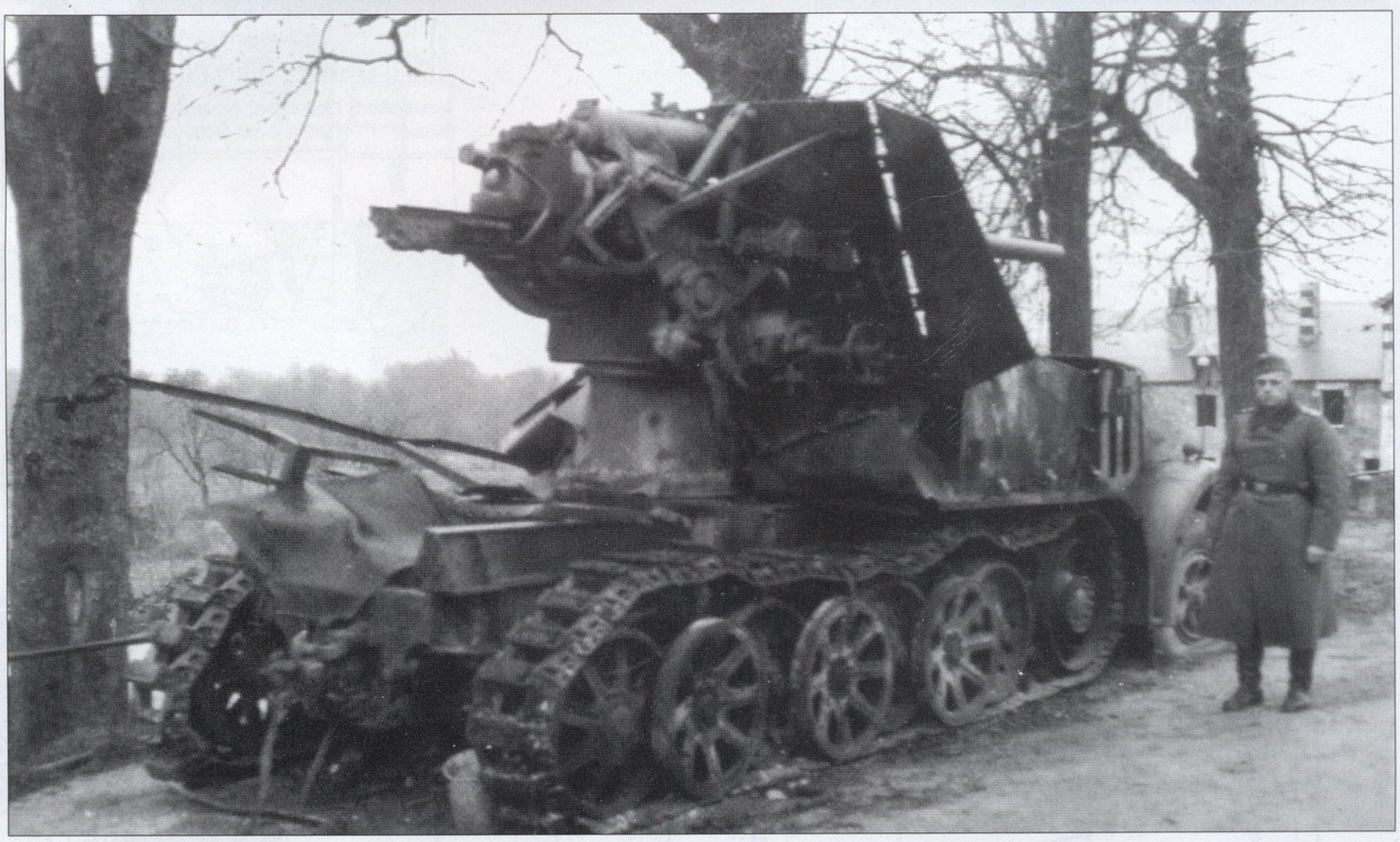
ZOOM

CANON 8.8CM FLAK18 L/56 ÉQUIPANT LE "BUFLA"
(CE SCHÉMA EST AU 1/35)

BUFLA ! – 8.8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)



Deux vues d'un même engin, l'un des « *Bufla* » perdu en France en mai 1940. La machine a brûlé. Le « K » peint sur l'aile avant droite indique que ce semi-chenillé appartenait au *Panzergruppe* Kleist – du nom de son chef, le *General der Kavallerie* Paul Ludwig Ewald von Kleist. Compte tenu de l'absence de feuilles sur les arbres, il semble que ce duo de clichés ait été pris lors de l'hiver 1940-41.
Coll. Thomas Anderson



tionner derrière le bouclier du canon. […] *Les* schwere Züge *équipés de* 8,8cm Flak18 auf Sfl. *sont administrativement rattachés aux bataillons antichars ou bien à des unités d'artillerie motorisée. Néanmoins, une fois engagés au combat, les* schwere Züge *sont organiquement rattachées à des divisions. Les ordres reçus par les chefs de pièce doivent indiquer les objectifs à atteindre, les délais pour y parvenir et l'appui dont les équipages de* 8,8cm Flak 18 auf Sfl. *pourront jouir afin de mener à bien leur mission. Ces ordres doivent être donnés par un chef de régiment ou de division. Préalablement à toute opération, le chef de pièce et son chauffeur doivent reconnaître le cheminement devant être emprunté par l'engin lors de sa montée au feu. Des itinéraires de repli doivent aussi être étudiés. En aucun cas, les camions et les personnels chargés du ravitaillement en munitions et carburant ne sont autorisés à se rapprocher de la ligne de contact. Dans le cas où plusieurs* 8,8cm Flak18 auf Sfl. *sont engagés dans une même opération, ils doivent progresser en « ordre de marche » , respectant des distances de sécurité de 50 mètres minimum entre chaque engin tout en se tenant prêts à ouvrir le feu à la moindre alerte. La zone de rassemblement des engins devra être située à moins de 2 000 mètres de la zone de contact d'avec l'ennemi. C'est dans la zone de rassemblement qu'ont lieu les ravitaillements. La sélection de la position de tir répond à des règles strictes. L'angle d'impact doit être inférieur à 30°. La distance d'engagement ne doit pas dépasser 1 000 mètres. Le* 8,8cm Flak18 auf Sfl. *ne peut ouvrir le feu que depuis une zone plane. En aucun cas, un équipage n'est autorisé à faire feu en étant situé sur un flanc de colline ou tout autre terrain en*

En haut à droite : Photographie en Russie en 1941, ce « *Bufla* » nous présente son canon de 88 en hausse maximum.
Coll. Akira Takiguchi

dévers. Lorsque cela est possible, le chef de pièce doit impérativement faire camoufler son engin afin de jouir d'un effet de surprise le plus important possible. Il est nécessaire d'étudier en détail le champ de tir afin de ne pas être gêné par des arbres ou tout autre obstacle. Les axes routiers ou les chemins utilisés pour rejoindre la zone de tir depuis la zone de rassemblement, tout comme les voies de repli, doivent répondre à plusieurs critères imposés par la masse du 8,8cm Flak18 auf Sfl. *Le terrain ne doit pas être pulvérulent. Les axes droits ou ne comportant que des courbes à faibles rayons sont privilégiés. La largeur minimum pour assurer le passage de l'engin est de 2,5 mètres. Les arbres dont le diamètre du tronc est inférieur à 10 centimètres ne sont pas des obstacles car ils peuvent être déracinés par l'engin. Dans certains cas, afin de conserver l'effet de surprise de l'intervention des* 8,8cm Flak18 auf Sfl., *des unités d'infanterie pourront ouvrir un feu nourri afin de couvrir le bruit des moteurs des engins. Lorsque cela est possible, les* 8,8cm Flak18 auf Sfl. *doivent circuler à la tombée du jour ou bien quelques dizaines de minutes avant l'aube.* »

LE « *BUFLA* » AU COMBAT

C'est dans le cadre de la campagne de Pologne que le « *Bufla* » connaît son baptême du feu. Les dix engins, réunis au sein de la *1. Kompanie* du *s.Pz.Jg.Abt.8*, participent activement aux combats sous les ordres du *Hauptmann* Frenzel. Les machines sont utilisées pour détruire des ouvrages fortifiés, apporter du soutien aux unités d'infanterie avec lesquelles elles coopèrent ainsi que dans la lutte antichar, bien que les unités blindées polonaises soient peu nombreuses. Les différents compte-rendus de combat rédigés par les équipages de *8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)* laissent apparaître que l'engin est une réussite totale. Cette bonne impression est confirmée par Frenzel : « *L'engin jouit d'une bonne maniabilité et d'une bonne mobilité. La mise en batterie est très rapide, l'ouverture du feu ne nécessitant que quelques dizaines de secondes une fois l'engin stoppé. De ce point de vue, nos automoteurs sont très largement supérieurs aux 88 montés sur affût cruciforme* [*Kreuzlafetten* – version « classique » du 88 telle qu'utilisée par les unités de *Flak* de la *Luftwaffe*, encore différente du *8,8cm Flak18 auf Sd.Ah.201* – NdlA]. *La mobilité de nos machines autorise une réelle souplesse d'emploi tactique. Nous pouvons changer de position après deux ou trois tirs. Entre autres choses, cela nous a permis de ne pas subir de perte en Pologne, l'artillerie ennemie n'ayant pas eu le temps de nous repérer et de régler son tir sur nous. Les fantassins avec lesquels nous avons travaillé apprécient grandement l'engin. C'en est au point que nous avons été sollicités en permanence pour intervenir contre des fortifications, des nids de résistance ou bien encore des blindés . En 21 jours de combat, nous avons parcouru 6 000 kilomètres sans avoir été confrontés au moindre problème mécanique.* »

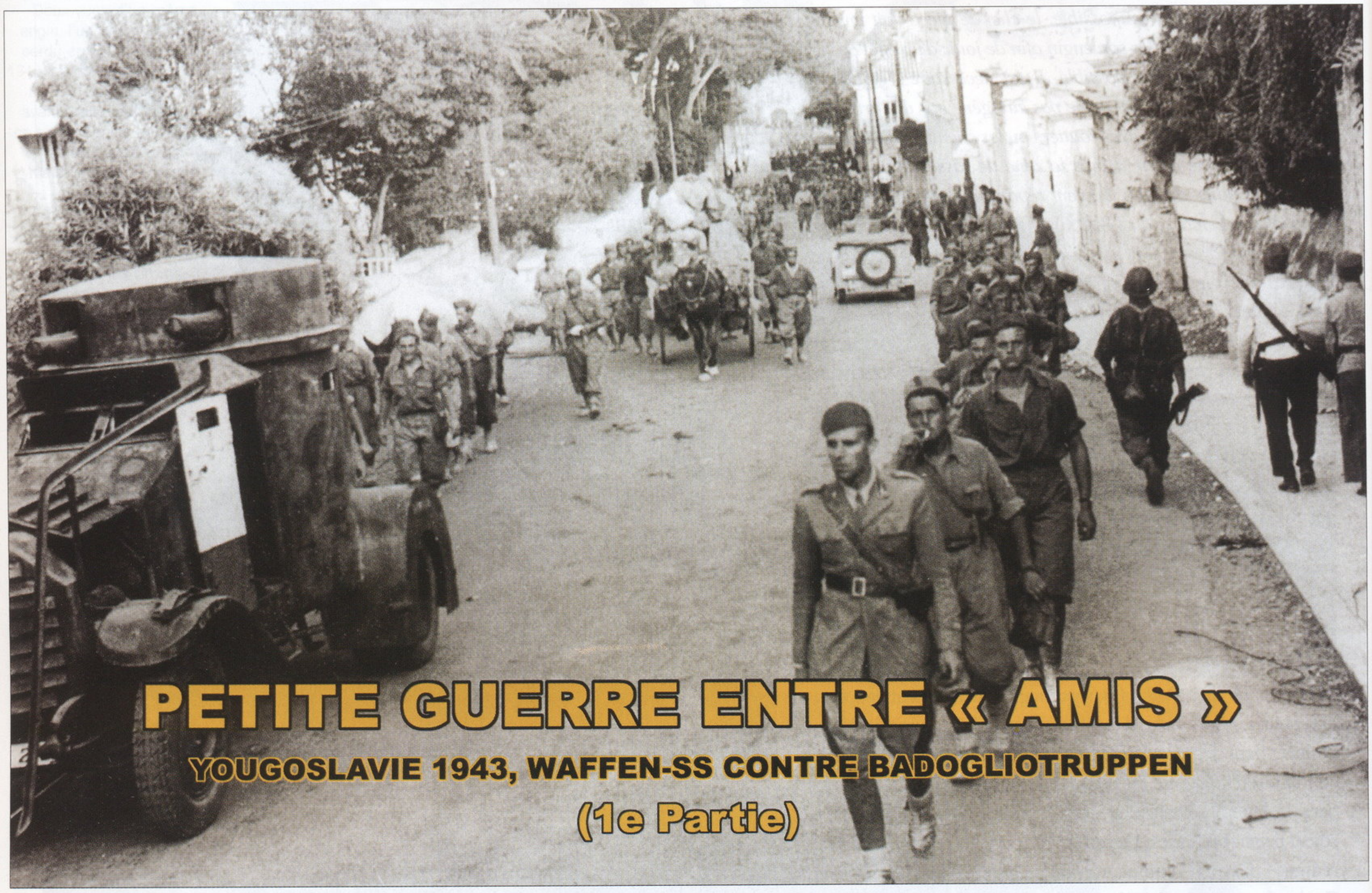
En février 1940, la 1. *Kompanie* du *s.Pz.Jg.Abt.8* est réorganisée en conformité avec la *K.St.N 1146* [*K.St.N* pour *Kriegsstärkenachweisung* ou fiche de dotation théorique d'une unité – NdlA]. L'unité est désormais équipée de 6 « Bufla », les 4 autres étant en réserve. Engagé avec les *1.* et *2. Panzer-Division* lors de la campagne de France, le *s.Pz.Jg.Abt.8* perd au moins deux de ses engins. Après la Pologne et la France, les *8,8cm Flak18 (Sfl) auf Zugkraftwagen 12t (Sd.Kfz. 8)* restants sont engagés en Union Soviétique, toujours dans le cadre du *s.Pz.Jg.Abt.8*. Armés du terrifiant 88 et menés par des équipages

expérimentés, ces engins font de véritables « cartons » sur les chars soviétiques. Les « *Bufla* » opèrent avec le *XXXIX. Panzer Korps* dans le secteur du *Heeresgruppe Mitte*. Le 29 janvier 1942, la *1. Kompanie* du *s.Pz.Jg.Abt.8* devient la *Panzer-Jäger-Kompanie 601*. Elle a entre-temps perdu deux de ses machines remplacées par des pièces tractées de 50mm . La compagnie est ensuite absorbée par le *Panzer-Jäger-Abteilung 559* dont elle devient la *2. Kompanie* en avril 1942. À la fin du mois d'août, un rapport du *Panzer-Jäger-Abteilung 559* précise qu'il ne lui reste plus que trois « *Bufla* » dont deux sont considérés comme étant opérationnels. Ils disparaîtront en mars 1943.

Ci-dessous :
Cette photo d'un « *Bufla* » détruit en URSS intéressera certainement nos amis maquettistes tant elle offre de détails concernant l'installation du canon de 88mm sur le châssis du *Sd.Kfz. 8*.
Coll. T. Anderson

PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN



PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

YOUGOSLAVIE 1943, WAFFEN-SS CONTRE BADOGLIOTRUPPEN

(1e Partie)

Le 9 septembre 1943, l'Italie change de camp. Cette « trahison romaine », mal préparée, profite peu aux Alliés. Les Allemands réagissent en effet à la vitesse de l'éclair. Ils exploitent l'absence de consignes claires de l'état-major de Badoglio aux unités et désarment la plupart d'entre elles sans trop de difficultés. Pourtant, dans plusieurs cas, les Italiens opposent une résistance plus que symbolique. En Grèce, à Céphalonique, il s'agit de la division « Acqui » dont la moitié des effectifs sera massacrée après leur reddition. En Yougoslavie, la division « Marche » à Dubrovnik et surtout la division « Bergamo » à Split, vont, avec l'appui des partisans, prouver aux Waffen-SS *de la division «* Prinz Eugen *» que les* Badogliotruppen*, si méprisées, peuvent être de rudes adversaires.*

par Philippe Naud

En avril 1941, à l'issue de l'opération « Marita », la Yougoslavie est dépeçée par ses vainqueurs. L'Italie reçoit des territoires, dont la Dalmatie centrale, et occupe plusieurs autres régions avec ses troupes, y compris au sein du nouvel état croate. Fin juillet 1943, la côte dalmate est ainsi, du nord au sud, du ressort *des V°, XVIII°* et *VI° Corpo d'Armata* qui dépendent directement du *Gruppo Armate Est*. Le *V Corpo* couvre la zone s'étendant de Fiume jusqu'au nord de Zara. Puis, le *XVIII Corpo* prend en charge un secteur partant de Zara à jusqu'à Split. Enfin, le *VI Corpo* contrôle la côte, du sud de Split jusqu'à Dubrovnik. La mainmise sur cette région s'explique par l'hégémonie italienne sur la Méditerranée, *mare nostrum* romaine, et la volonté de Mussolini de recréer un Empire vénitien. Enfin, la méfiance prévaut vis-à-vis du jeune état croate qui préfère se tourner vers l'Allemagne nazie, aux dépens de l'Italie fasciste qui pourtant se trouve être historiquement son premier soutien.

En outre, les désaccords nationalistes (Italiens contre Croates), religieux (Croates catholiques contre Serbes orthodoxes) ou idéologiques (nationalistes serbes royalistes contre communistes) et la brutale politique de purification ethnique du gouvernement croate à l'encontre des Serbes compliquent encore un peu plus la situation. Dans ces conditions, les Italiens essaient de « ménager la chèvre et le chou ». Ils collaborent mollement aux opérations contre les Partisans (nom donné aux résistants combattant sous la direction des communistes mais souvent mus avant tout par des considérations patriotiques), effrayés par la violence de la répression menée par les Allemands et les Oustachis, milice fascisante croate. Dans le même temps, ils équipent des *MVAC* (*Milizia Volontaria Anti-Comunista*), souvent formées de tchetniks, résistants royalistes serbes très anti-communistes et pro-anglais. Il faut noter que leur chef, le général Mihaïlovitch, n'encourage pas ces

PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

Unité de *Flak* légère appartenant à la division *SS* « *Prinz Eugen* » en position dans une localité du Monténégro. La pièce est un *2cm Flakvierling 38*. Compte tenu de sa puissance de feu très importante, ce type d'armement était aussi utilisé pour réduire des positions terrestres ou même détruire des blindés légers.
(BA)

« ralliements » à l'envahisseur, même s'il estime probablement qu'il s'agit là d'un bon moyen d'armer ses hommes à peu de frais et de se débarrasser des communistes avant de tourner ses armes contre l'Axe lors d'un éventuel débarquement allié.
En général, l'armée italienne essaie de protéger les populations civiles serbes de la violence oustacha, ce qui ne facilite pas ses relations avec l'état croate. Mal équipées, dispersées dans de nombreux postes isolés dans un effort vain pour quadriller le pays, les troupes du *Duce* sont très vulnérables, malgré certains succès contre les Partisans. Leur moral demeure fragile.

LA DALMATIE, ENJEU STRATÉGIQUE

Au début de l'année 1943, les victoires alliées en Afrique du Nord renforcent l'intérêt des belligérants pour la Yougoslavie et la côte dalmate en particulier. En effet, après la conquête de la Tunisie, la région peut être l'objectif d'un débarquement. Ce dernier est attendu avec espoir par les tchekniks et craint par les Allemands qui essaient en vain d'écraser tous les insurgés, quels qu'ils soient, avec l'aide des Italiens. Ces derniers refusent de participer à toute opération d'envergure qui risquerait de leur aliéner les sympathies que leur occupation relativement bienveillante a créées auprès de la population et de certains maquisards. À la mi-mai, ils refusent ainsi de laisser passer des troupes de la *7. SS-Freiwilligen-Gebirgs-Division « Prinz Eugen »* dans le secteur de la division « *Marche* », au nord de Dubrovnik. Les *SS* sont contraints de menacer d'employer la force pour que les Italiens ne s'inclinent et ne les laissent aller participer à l'opération « Schwartz » contre les troupes de Tito en Bosnie[1].
En juillet 1943, le débarquement allié en Sicile et la destitution de Mussolini ne font rien pour arranger la situation car le nouveau gouvernement du maréchal Badoglio cherche désormais à sortir du conflit. Des plans à la fois optimistes et confus sont ainsi préparés dans le cadre de la *Memoria 44* (directive 44 – NdlA) pour essayer de protéger et de rapatrier les soldats italiens tout en évitant la fureur des Allemands.
Début septembre, l'arrivée des Alliés en Italie continentale est imminente mais le commandement italien en Yougoslavie croit que l'armistice ne sera pas proclamé avant le 12. Le moral de la troupe est alors au plus bas. Les unités sont toujours aussi dispersées, ce qui ne facilite pas la transmission des ordres, mal équipées – Par exemple, beaucoup de batteries d'artillerie n'ont que trois canons, et très affaiblies, l'effectif moyen ne dépassant pas 400 à 450 soldats par bataillon, soit un déficit d'environ 20%.
Dans le même temps, la résistance yougoslave connaît des bouleversements considérables. En effet, le mouvement nationaliste tcheknik est discrédité par l'attitude de ses membres servant dans les *MVAC*, et surtout par l'action des Partisans qui réussissent à faire croire aux Anglo-Saxons qu'ils sont les seuls vrais résistants, n'hésitant pas à s'attribuer des actions réalisées par d'autres maquisards ! Ajoutons à cela que le mouvement partisan ne regroupe pas seulement des communistes, loin s'en faut. Ces derniers, par opportunisme, fédèrent dans l'*AVNOJ*, l'Armée de Libération Nationale, tous les patriotes prêts à les rejoindre dans le cadre de leur ligne politique adoptée au printemps 1942 : « *qui n'est pas contre nous est potentiellement avec nous... jusqu'à ce que nous en décidions autrement* ». Tout un programme !
De leur côté, les Allemands ne restent pas inactifs. Sachant depuis juillet que leur allié est au bord de l'effondrement, ils ont prévu de désarmer ses troupes en Italie et ailleurs, afin de les empêcher de changer de camp. Cette opération répond au nom de code de « Achse ». En Yougoslavie, où se trouve la *2. Panzerarmee* - sans aucune division blindée ! - du général Rendulic, la région stratégique de la côte dalmate est principalement du ressort de la division *SS* « *Prinz Eugen* ». Cette

(1) – Cette opération – dénommée « 5e offensive » par les Yougoslaves – réussit à prendre au piège les Partisans sur le mont Zelengora mais Tito et 3 000 combattants percent l'encerclement et s'échappent, laissant 10 000 tués sur le terrain dont leurs blessés et malades, massacrés par des troupes de l'Axe.

PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

Ces deux clichés nous présentent un « commando de chasse » de la « *Prinz Eugen* » en train de crapahuter dans les montagnes yougoslaves à la recherche de Partisans. Partant pour plusieurs jours, les Waffen-SS transportent avec eux un matériel important ainsi qu'un paquetage conséquent. BA

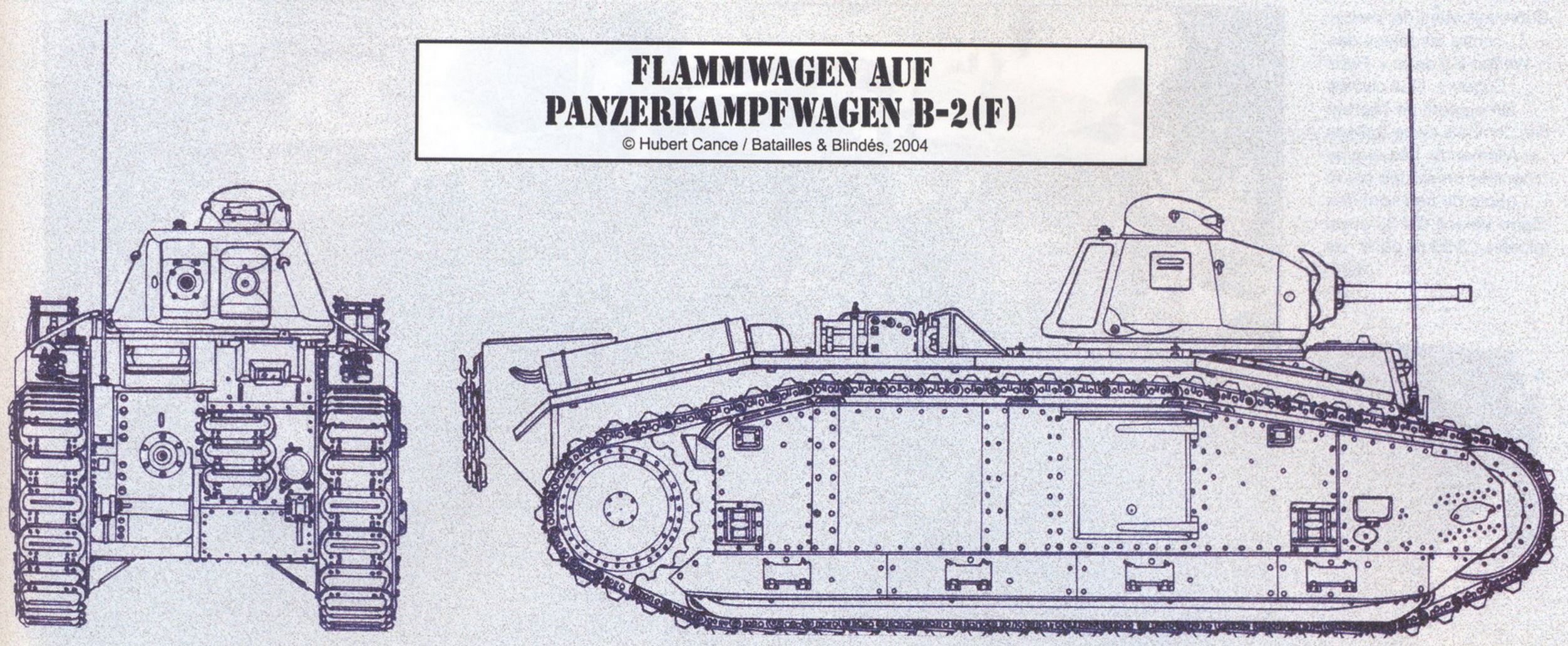
unité de montagne, formée en 1942 avec des *Volksdeutsche* yougoslaves, est équipée en grande partie d'armes de prises comme des fusils yougoslaves, des mitrailleuses tchèques ou des chars français. Sa mise sur pied répond à la fois à la menace des Partisans et à la volonté de lutter contre eux avec des moyens locaux. Après des débuts assez difficiles, elle constitue à l'été 1943 la meilleure unité allemande du pays, très crainte par les Partisans en raison de ses tactiques agressives et de ses qualités combattantes très supérieures aux unités de seconde ligne qui forment le gros des moyens allemands. Elle est toutefois surnommée « la division du diable » par la population en raison de sa brutalité. Pour le malheur des Italiens, la « *Prinz Eugen* » bénéficie à l'été 1943 de livraisons de matériel moderne, dans la perspective d'un éventuel débarquement allié, dont un certain nombre d'excellentes mitrailleuses MG42. En outre, elle compte une compagnie de chars Renault B1bis livrés l'année précédente même si, sur les 17 fournis, tous ne sont peut-être plus opérationnels. Ces engins, dénommés *PzKpfw B2* dans la terminologie allemande, sont les blindés les plus puissants présents en Yougoslavie à cette époque ! Plusieurs sont d'ailleurs équipés d'un lance-flammes en lieu et place du canon de 75 mm en casemate et sont désignés *PzKpfw B2(Fl)*. En outre, un certain nombre de Hotchkiss H-39, armés d'un canon de 37 mm SA 38 et dénommés *Panzerkampfwagen 38H 735(f)*,

PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

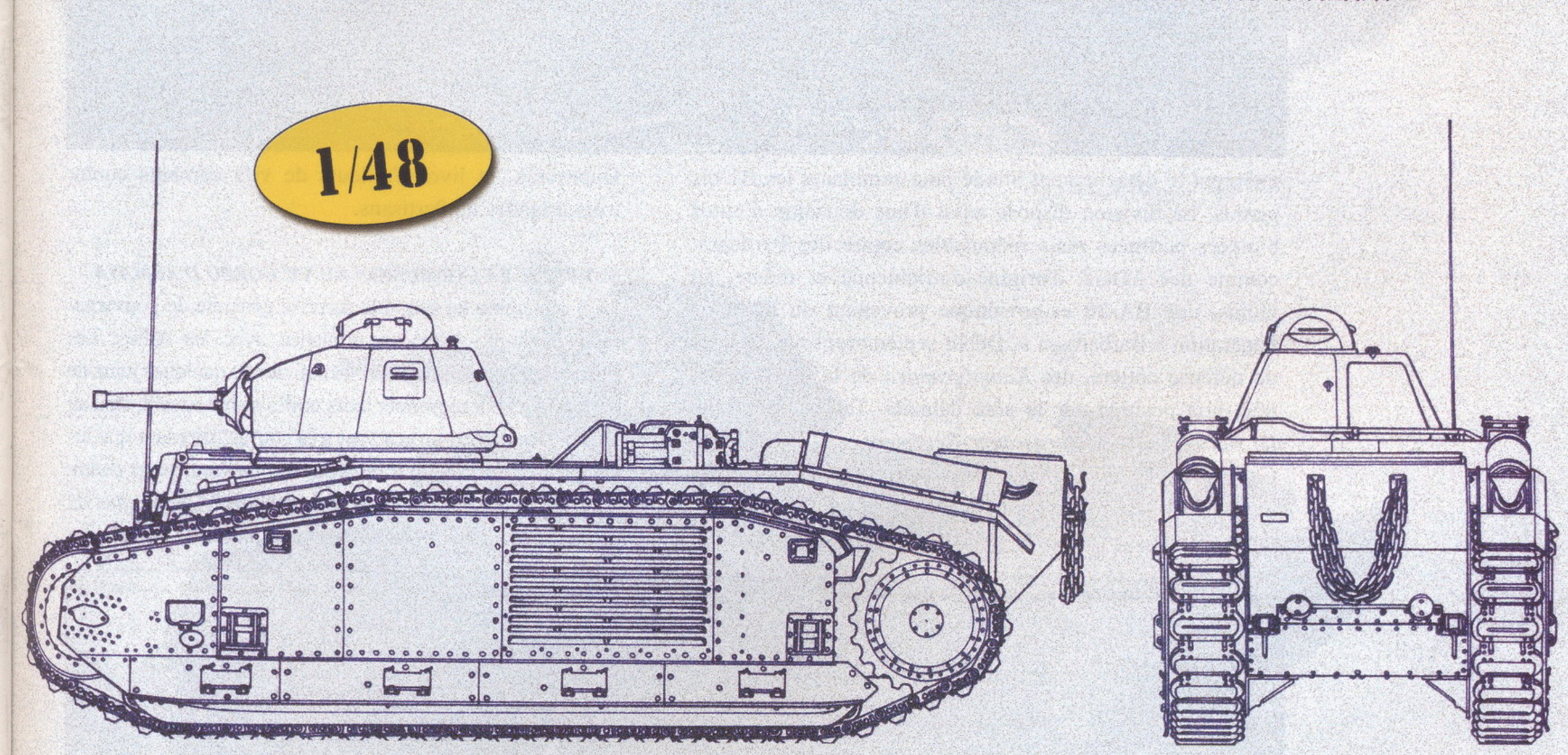
YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

FLAMMWAGEN AUF PANZERKAMPFWAGEN B-2(F)

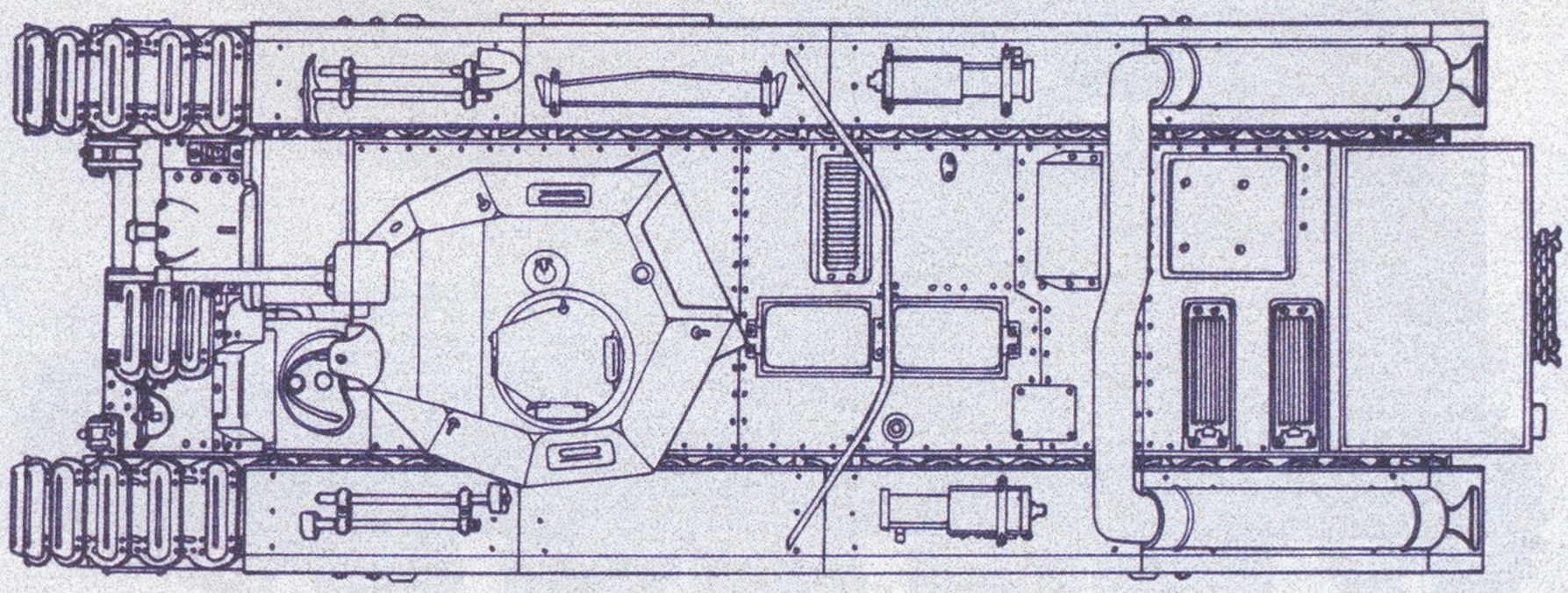
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2004



1/48



Pour obtenir du 1/87, il convient de photocopier ce plan à 55%
Pour obtenir du 1/76, il convient de photocopier ce plan à 64%
Pour obtenir du 1/72, il convient de photocopier ce plan à 67%
Pour obtenir du 1/35, il convient de photocopier ce plan à 137%



PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

Dubrovnik vient de tomber entre les mains des *Waffen-SS* de la « *Prinz Eugen* ». Ces clichés témoignent de l'âpreté des combats entre Italiens et Allemands. Les engins chenillés présentés sur la photo du bas sont des *Carro Veloce CV 33* aussi appelés *L3/33* (à partir de 1940)
BA

intègrent le détachement blindé pour remplacer les B1 bis perdus. La division dispose aussi d'une douzaine d'autos blindées périmées mais redoutables contre des Partisans, comme des ADGZ d'origine autrichienne et même, au moins, une BA-20 ex-soviétique provenant du butin de l'opération « Barbarossa ». Début septembre, sous prétexte de défense côtière, des *Kampfgruppen* de la division ont déjà pris position sur la côte dalmate. Tel est le cas du *III.Bataillon/SS-Gebirgsjäger-Regiment 2* (*III./SS-GebJägRgt 2*), du *SS-Hauptsturmführer* Meckelburg, renforcé d'une batterie de montagne de 105mm, qui, le 2 septembre 1943, se met en marche vers Gruda, au sud-est de Dubrovnik, et livre d'ailleurs de vifs combats contre trois brigades de Partisans.

SURPRISE ET CONFUSION AU VI° *CORPO D'ARMATA*

Le 8 septembre au soir, à la surprise générale, le gouvernement Badoglio signe un armistice avec les Alliés. Les officiers qui pensent pouvoir bénéficier de quelques jours de « préavis » pour regrouper leurs unités se retrouvent, eux, au pied du mur ! Les ordres sont très confus, stipulant que les troupes « *ne doivent pas prendre d'initiatives armées contre les Allemands, ni fraterniser avec les Anglo-américains ou les partisans. Chacun doit rester à sa place, en maintenant*

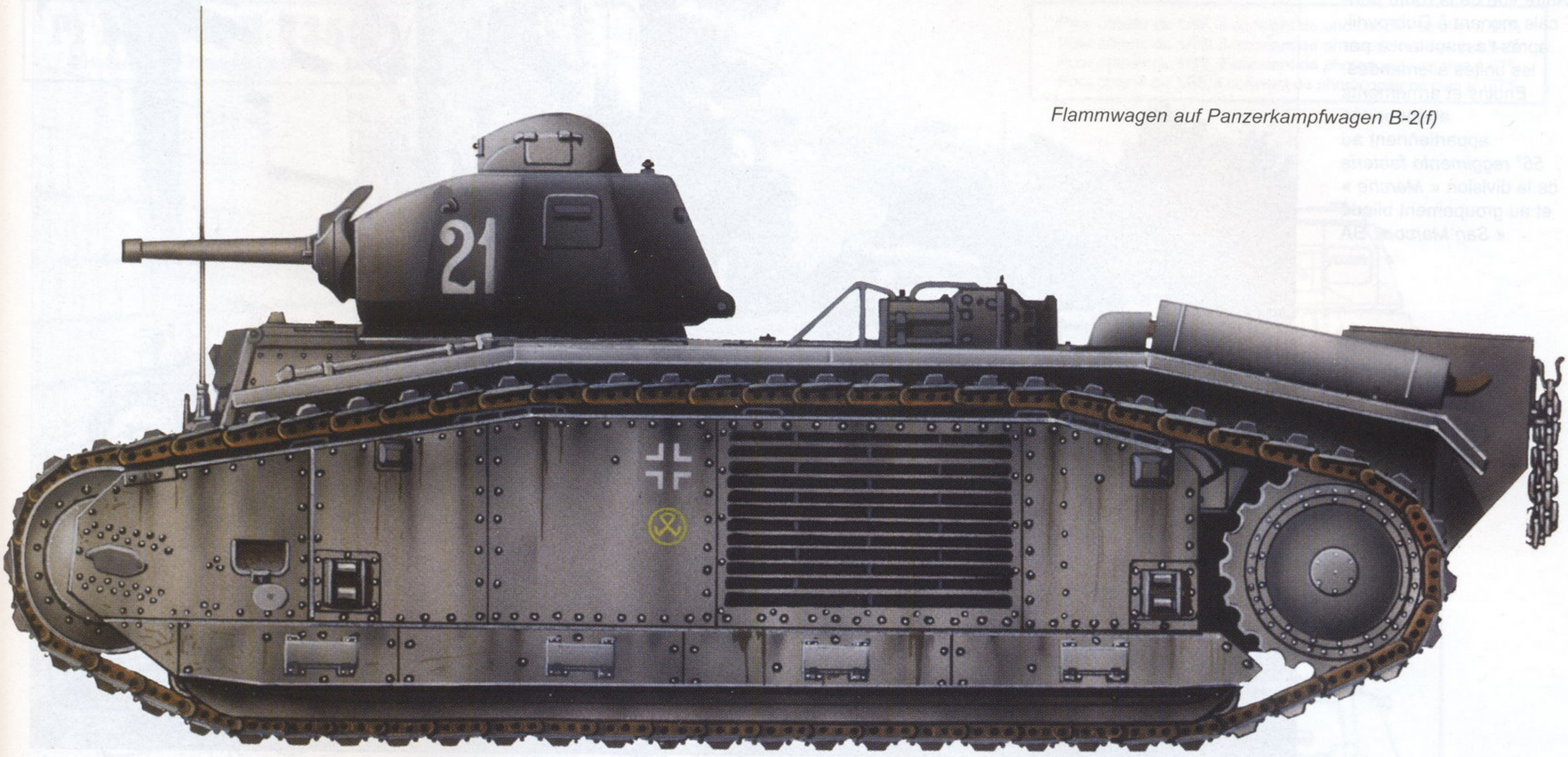
PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

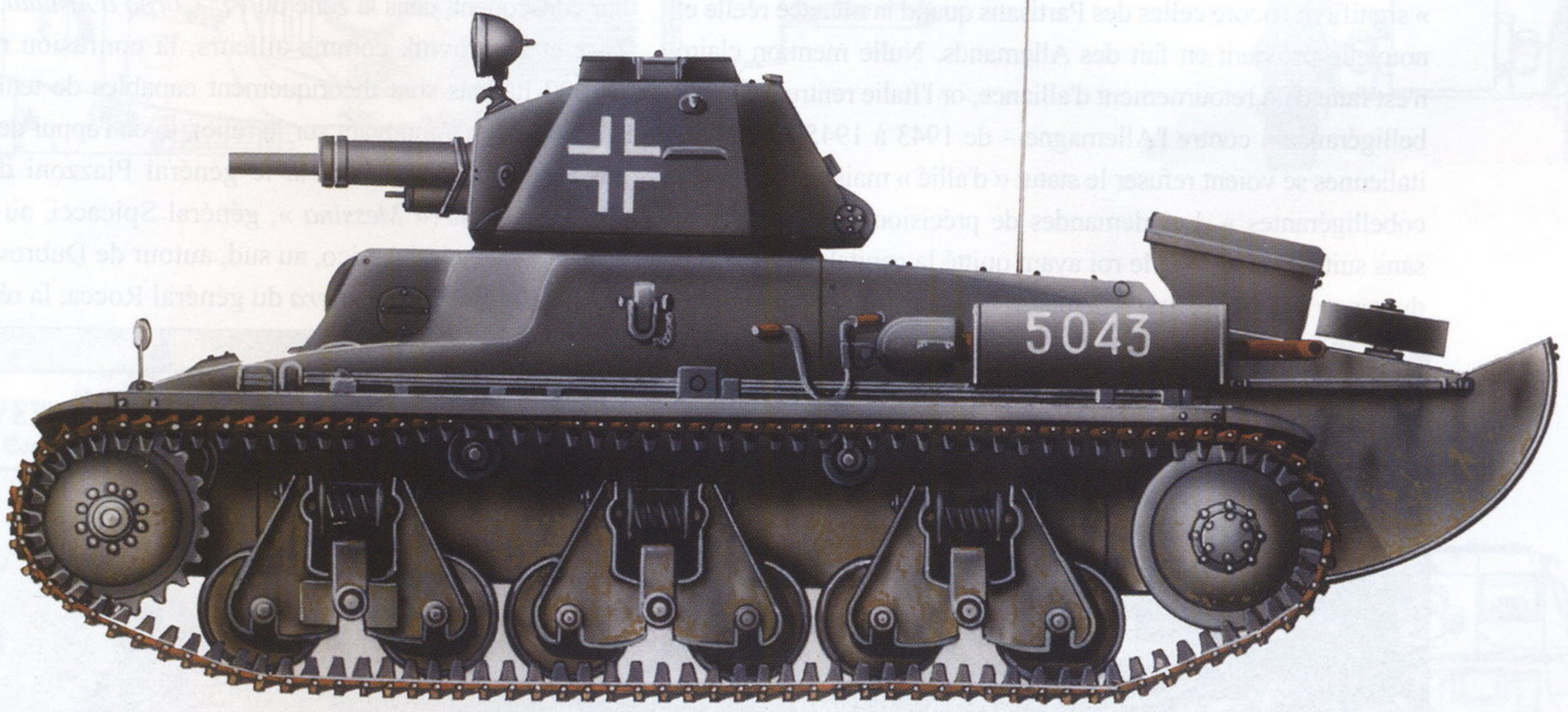
Attention ! les profils ne sont pas à la même échelle !

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

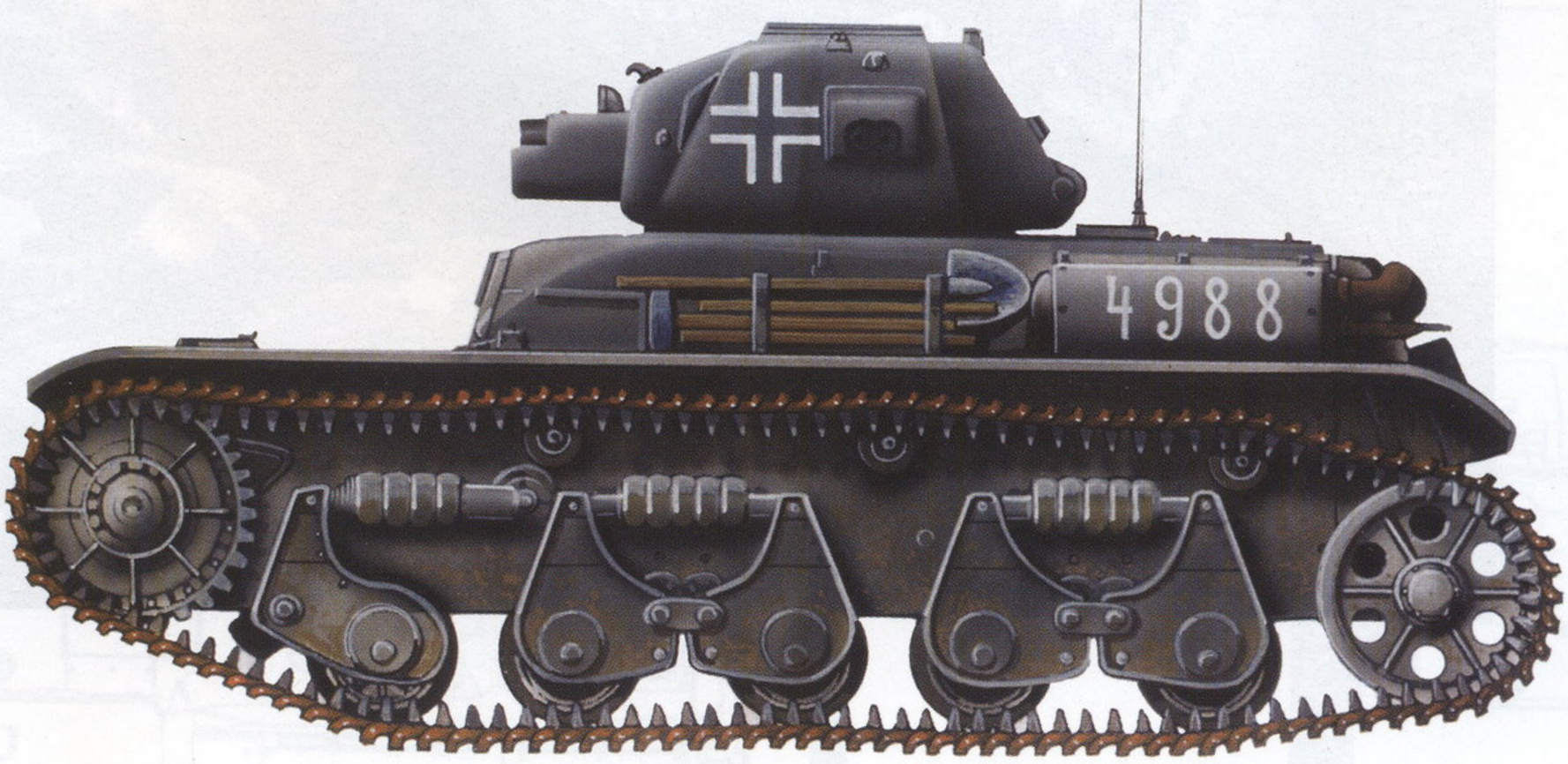
Flammwagen auf Panzerkampfwagen B-2(f)



Panzerkampfwagen 38H 735(f)



Panzerkampfwagen 35R 731(f)



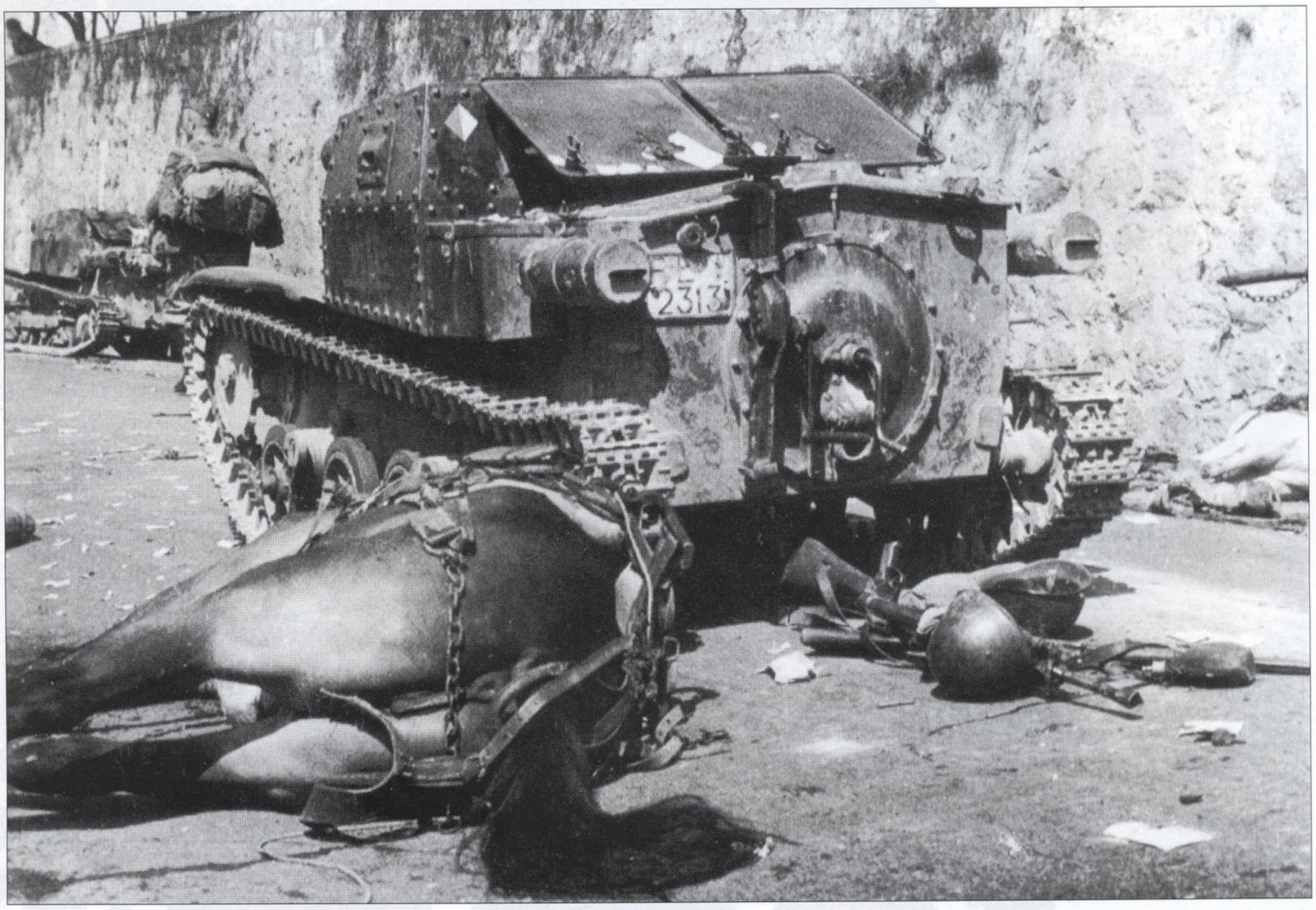
PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

Autre vue de la route principale menant à Dubrovnik après l'assaut lancé par les unités allemandes. Engins et armements abandonnés appartiennent au *56° reggimento fanteria* de la division « *Marche* » et au groupement blindé « *San Marco* ». BA

une discipline exemplaire... » Pourtant, les soldats « *réagiront à d'éventuelles attaques de quelque provenance qu'elles soient* ». Mais, en particulier dans les Balkans, les « éventuelles attaques » signifient encore celles des Partisans quand la menace réelle et nouvelle provient en fait des Allemands. Nulle mention claire n'est faite d'un retournement d'alliance, or l'Italie rentre dans la « belligérance » contre l'Allemagne – de 1943 à 1945, les forces italiennes se voient refuser le statut « d'allié » mais deviennent « cobelligérantes ». Les demandes de précision à Rome restent sans suite, Badoglio et le roi ayant quitté la capitale pour le sud du pays. En outre, les Allemands essaient de s'emparer des quartiers-généraux italiens pour obliger les officiers, par un habile mélange de menaces et d'appel à « l'honneur », d'ordonner à leurs hommes de mettre bas les armes.

Par conséquent, dans la zone du *VI° Corpo d'Armata*, autour de Zara et Dubrovnik comme ailleurs, la confusion règne. Les 28 000 Italiens sont théoriquement capables de tenir tête aux Allemands en s'appuyant sur le relief, avec l'appui des Alliés et des Partisans. Cependant, si le général Piazzoni dispose de deux divisions (« *Messina* », général Spicacci, au nord et « *Marche* », général Amico, au sud, autour de Dubrovnik) et de la *XXVIII° Brigata Costiera* du général Rocca, la réalité n'est



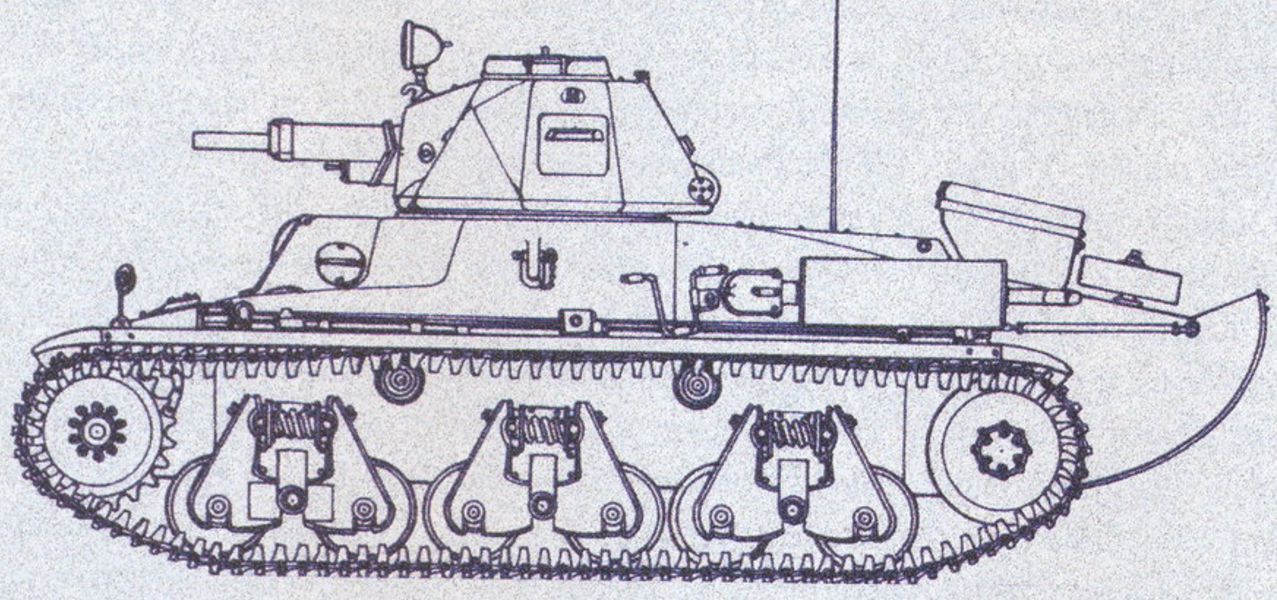
PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

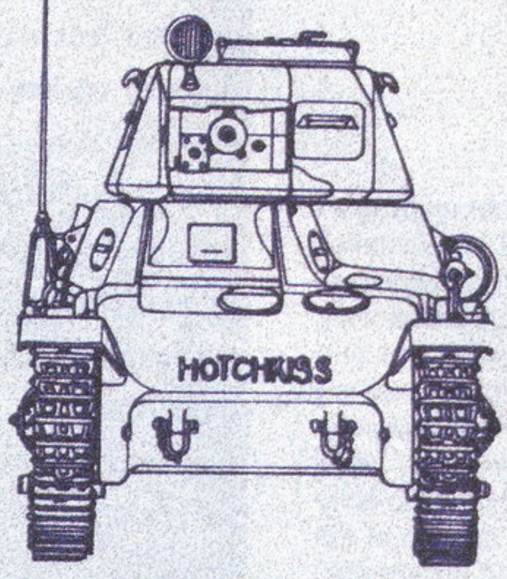
YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

Pz Kpfw 38H 735(F)

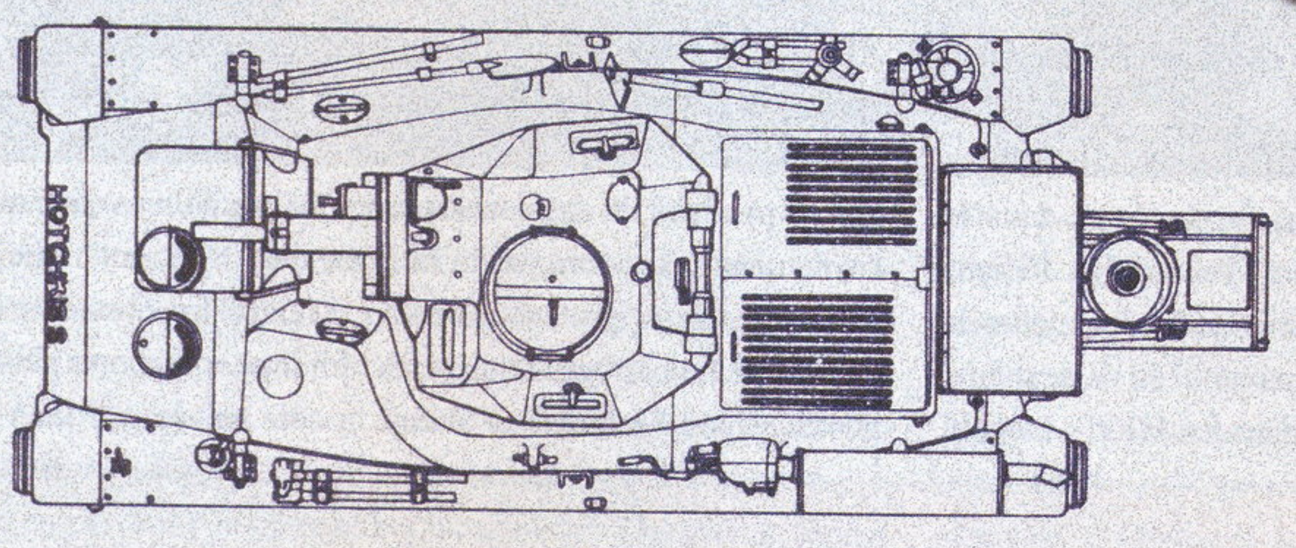
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2004

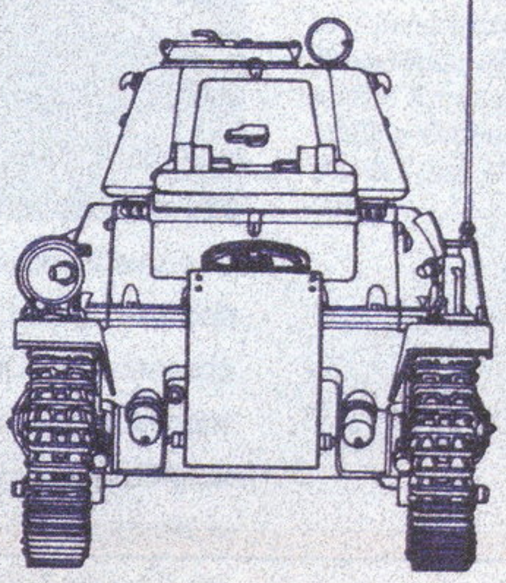
Pour obtenir du 1/87, il convient de photocopier ce plan à 55%
Pour obtenir du 1/76, il convient de photocopier ce plan à 64%
Pour obtenir du 1/72, il convient de photocopier ce plan à 67%
Pour obtenir du 1/35, il convient de photocopier ce plan à 137%





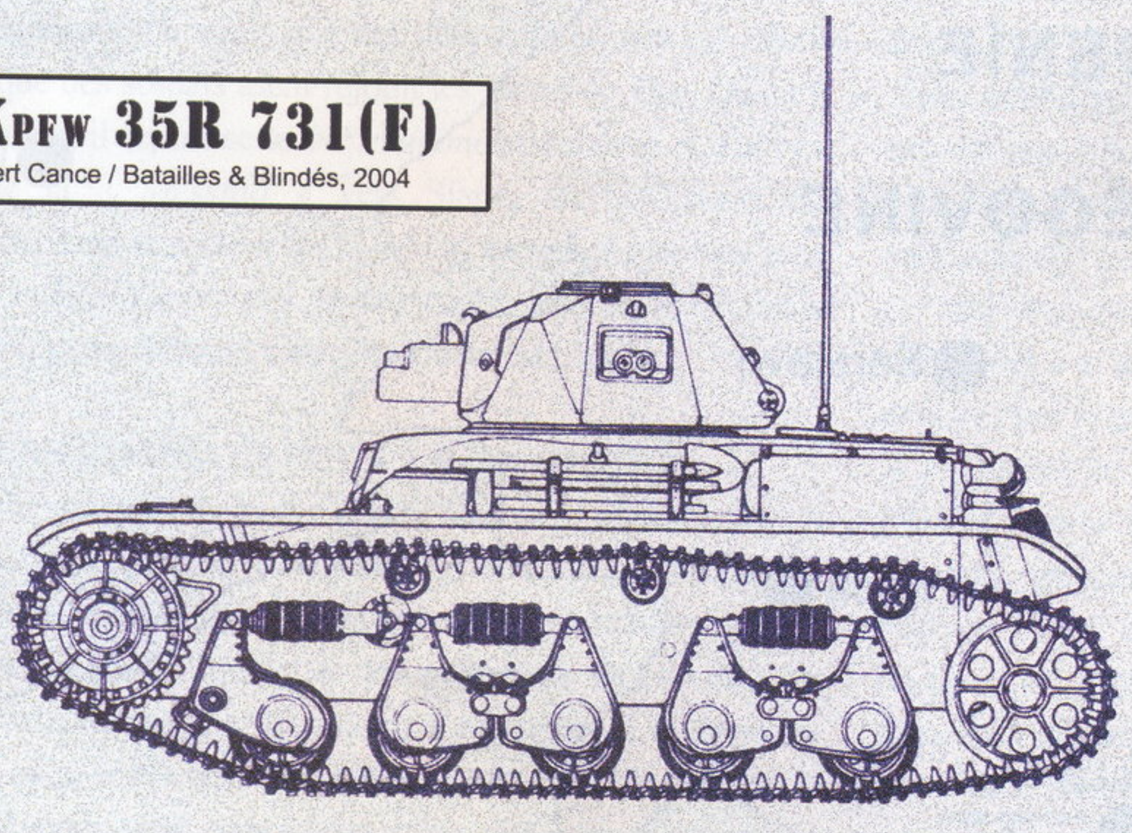
1/48

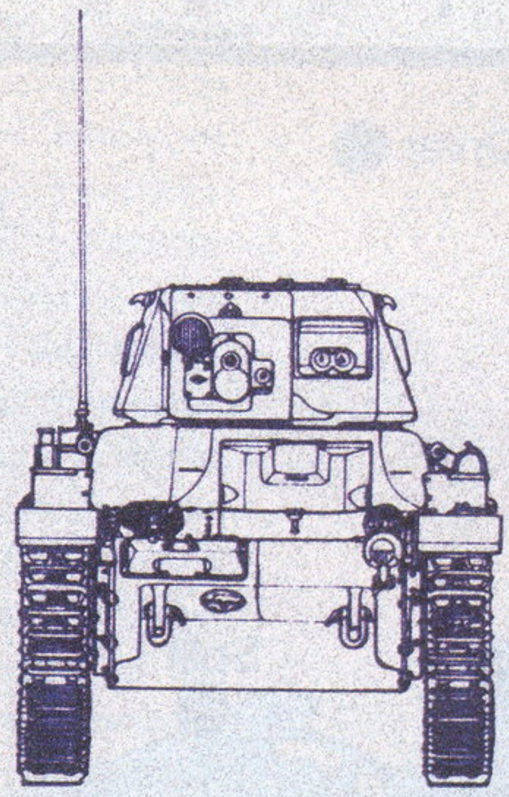




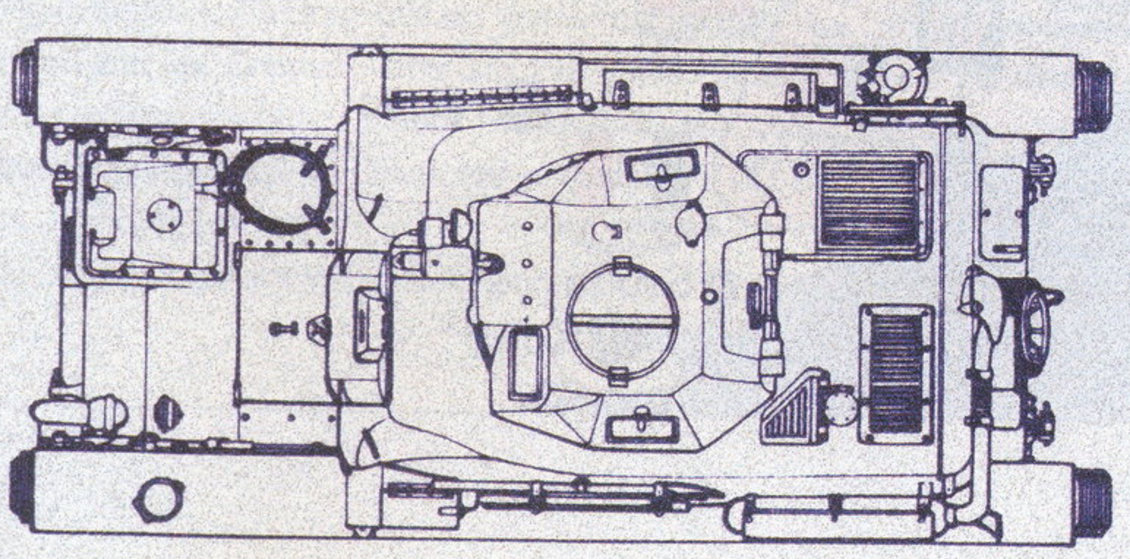
Pz Kpfw 35R 731(F)

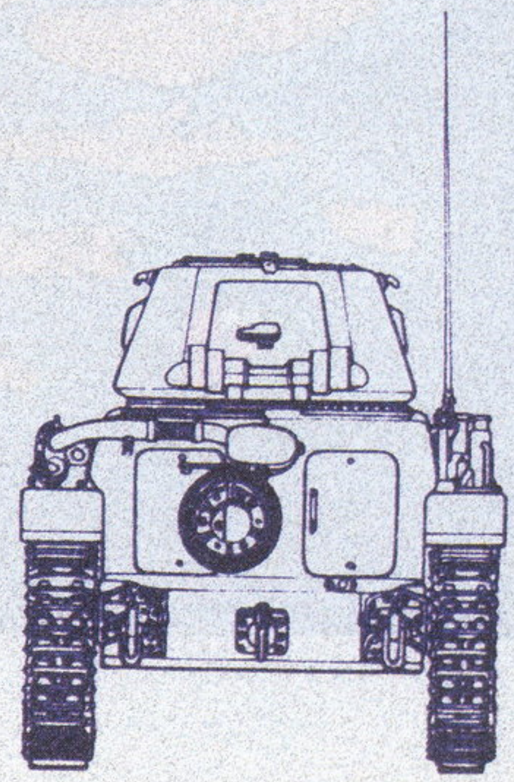
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2004





1/48





PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

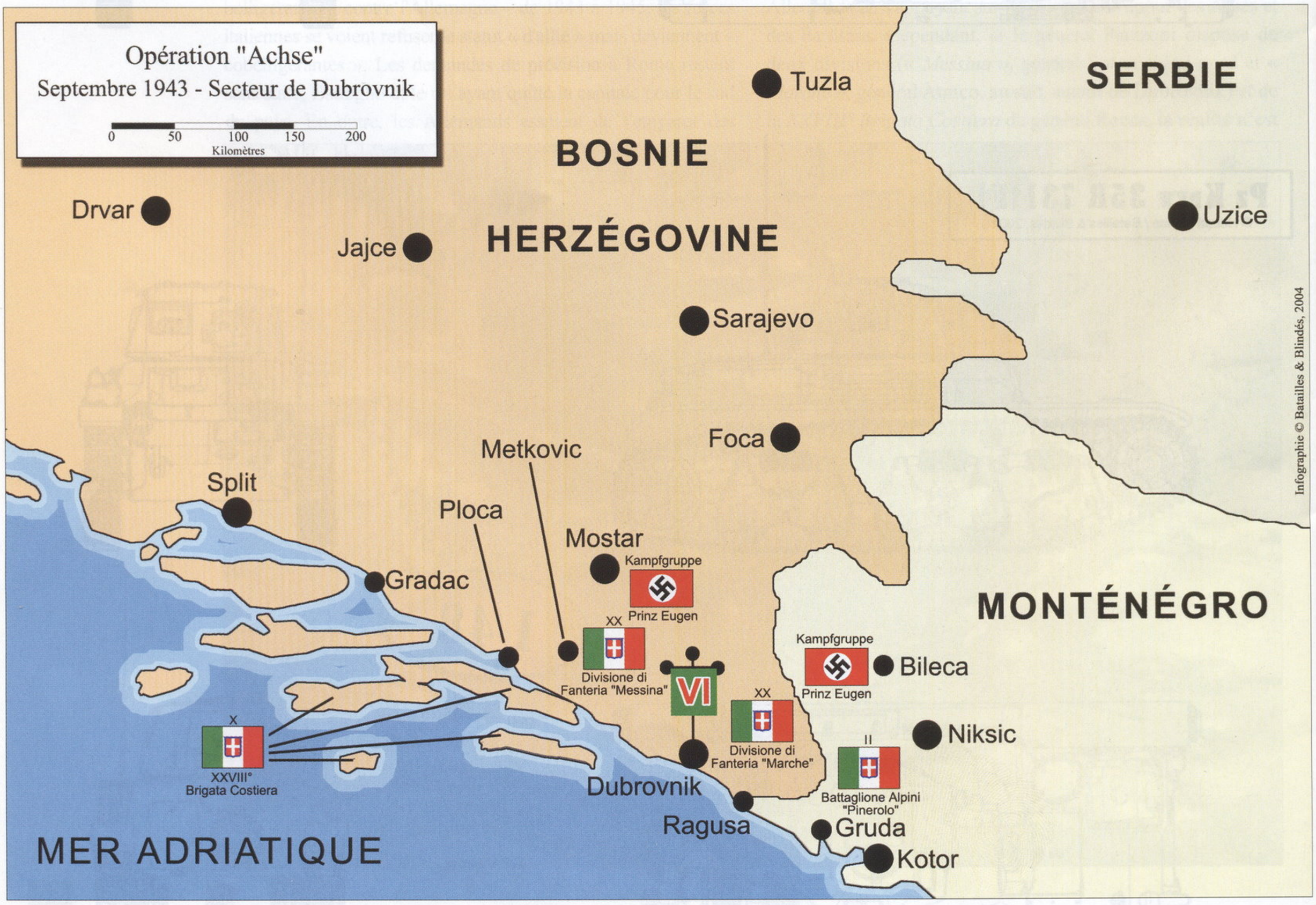
YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

guère brillante : les troupes sont réparties sur une zone de 150 kilomètres de long sur 30 de large et sur une dizaine d'îles ! Sur 21 bataillons d'infanterie (y compris la milice fasciste, les unités de garnison, de défense côtière, etc ...), quatre se trouvent sur les îles, six sont fractionnés en petits paquets le long des voies ferrées et de la côte, et onze sont répartis en autant de garnisons, souvent très isolées. Beaucoup de pièces sont en position de défense côtière et manquent de mobilité. Les seules réserves mobiles sont quelques unités de cavalerie dont le *gruppo squadroni* « *San Marco* », équipé de chenillettes *CV 33* obsolètes : le champ de tir de leurs mitrailleuses souffre particulièrement de leur disposition en casemate qui limite leur utilité sur les tortueuses routes de montagne yougoslaves. Il y a également quelques autos blindées encore plus désuètes, de type *Lancia 1ZM*, à peine capables de tenir tête aux Partisans. Seuls les transports de troupe blindés *Autoprotetto AS 37* utilisés pour défendre les convois motorisés sont modernes, mais armés d'une seule mitrailleuse, ils ont une valeur guerrière limitée contre une troupe correctement équipée. D'ailleurs, chaque bataillon de *Jäger* de la « *Prinz Eugen* » dispose de trois canons antichars *Pak 35/36* de 3,7cm et la division vient de recevoir neuf *Pak 40* de 7,5cm capables de détruire un T-34 ou un Sherman, alors face à un char italien...

Pour ne rien arranger, plusieurs unités croates de la 6e division et des oustachis, déjà hostiles aux Italiens, se trouvent dans le secteur. Quant aux Partisans, ils voient d'abord les Italiens comme une source d'approvisionnement et préfèrent mettre la main sur leurs armes plutôt que de les appuyer. Il en va de même des tchekniks, y compris ceux encadrés dans les *MVAC*. L'appui aérien est inexistant, l'aérodrome de Mostar étant déjà occupé conjointement avec les Allemands ! Quoi qu'il en soit, les avions italiens reçoivent l'ordre de rejoindre les bases du sud du territoire national, aux mains des Alliés. Enfin, l'absence de tout contact avec les anglo-saxons rend improbable tout appui extérieur... Le seul espoir des Italiens reste de replier en bon ordre un maximum de troupes sur les ports, dont Dubrovnik, afin de les rapatrier. Faut-il encore que les Allemands leur en laissent le temps. Dès le soir du 8 septembre, les troupes de la « *Prinz Eugen* » se mettent en marche. Dubrovnik est l'objectif du *SS-Gebirgsjäger-Regiment 2* (*SS-GebJägRgt 2*), réparti en trois *Kampfgruppen* (KG) en général formés autour d'un bataillon de chasseurs de montagne et renforcés par des moyens divisionnaires.

Depuis Mostar, où il s'empare de plusieurs avions italiens, le *SS-Standartenführer* Schmidhuber mène son *KG* vers Metkovic, quartier général de la division « *Messina* », la ville de Ploca et ses mines de bauxite, et la côte. La « *Messina* » se prépare à effectuer des missions contre les Partisans quand elle apprend l'armistice et reçoit l'ordre de se concentrer à Metkovic. La confusion s'installe alors et beaucoup de soldats italiens pensent que la guerre est terminée ! Peu désireux de lever l'ambiguïté, les Allemands prétendent que leurs mouvements visent d'abord à assurer la défense des côtes mais des combats éclatent rapidement.

Les *SS* profitent du chaos créé par les ordres italiens ainsi que de l'isolement des garnisons de la « *Messina* » et notamment de celles du *94° reggimento fanteria*. Malgré les obstacles et en particulier les barrages routiers, Schmidhuber emporte plusieurs postes, prend Metkovic et atteint la côte dès le soir du 9 sep-



PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

Regroupement de soldats italiens et de leurs matériels par les troupes allemandes. L'immense majorité de ces hommes partira rejoindre les camps de prisonniers en Italie. Néanmoins, d'aucuns choisiront de reprendre le combat avec l'Allemagne soit dans le cadre des troupes de la RSI soit en rejoignant des unités sous commandement allemand y compris la *1.Italienische Freiwilligen-Sturm-Brigade Milizia Armata*, future *Waffen-Grenadier-Brigade der SS (ital. Nr. 1)*. (BA)

tembre en revendiquant 2 000 prisonniers. Il reconnaît cependant rencontrer une vive résistance par endroit. Comme prévu, les Croates se sont joints aux Allemands et ont attaqué des positions italiennes. Le général Spicacci donne l'ordre aux troupes qu'il contrôle encore de se replier vers Dubrovnik ou Ploca. Schmidhuber décide également de scinder son *KG* en deux : il mène en personne le gros de ses troupes vers Dubrovnik, tandis que le *SS-Sturmbannführer* Dietsche attaque Ploca avec son *II./SS-GebJägRgt 2*. La ville minière et portuaire est défendue de concert par le *93° reggimento fanteria* et des Partisans. Elle tombe le jour même après que des destructions aient été effectuées et que des soldats aient rejoint les forces de Tito. Quant à Schmidhuber, il repousse le *94° reggimento fanteria* et d'autres unités de la « *Messina* » vers Slano, au nord-ouest de Dubrovnik, dans le secteur de la « *Marche* ». Les combats sont acharnés malgré l'appui des *Stukas* contre lesquels les Italiens sont impuissants. Schmidhuber lui-même est blessé.

PREMIERS COMBATS POUR LA « *MARCHE* »

A priori, la situation de la division « *Marche* » est encore plus désespérée que celle de sa voisine. En effet, deux groupes de combat du *SS-GebJägRgt 2* ainsi qu'un régiment croate sont en position à seulement quelques kilomètres de Dubrovnik. Le général Piazzoni cherche néanmoins à regrouper la division du général Amico et les unités voisines à Dubrovnik. Il sait que la menace ennemie vient d'abord des zones de Gruda, à l'est, et de Bileca, au nord ; il prend donc des mesures en conséquence. Il fait ainsi désarmer sans trop de difficultés le régiment croate. Quand, le soir-même, le *SS-Brigadeführer* Oberkamp, commandant la « *Prinz Eugen* », l'informe que ses unités vont occuper la côte pour prévenir un éventuel débarquement allié, Piazzoni répond qu'il s'en tient aux ordres – flous – reçus, mais sans concéder le droit de passage aux *SS*. Oberkamp rétorque qu'il va par conséquent employer la force.

Le *KG* du *SS-Haupsturmführer* Meckelburg occupe la ville côtière de Gruda où se trouve le deuxième aérodrome de la région. A 3 heures, le 9 septembre, il attaque, encore une fois appuyé par les appareils du *Stukageschwader 151*, et occupe la vieille ville de Raguse, s'emparant au passage d'une batterie italienne de canons de 105/32. Mais il échoue à prendre pied dans Dubrovnik, se retrouve encerclé par des éléments de la division « *Emilia* » venant du sud-est. L'artillerie des *SS* est muselée à la suite de tirs de contre-batterie très efficaces.

Quant au *I./SSGebJägRgt 2* du *SS-Hauptsturmführer* Gross, renforcé par une batterie d'artillerie de montagne, il descend de Bileca vers Trebinje. Le *KG* doit d'abord conquérir la passe de Jasen, pour déboucher sur la ville située à plus d'un kilomètre au sud-est puis pousser vers Dubrovnik. La position italienne est forte, s'appuyant sur le relief montagneux. De plus, les détachements du *55° reggimento fanteria* et de l'artillerie divisionnaire (1 300 hommes) ont été renforcés par le bataillon alpin « *Pinerolo* » et une batterie de la division alpine « *Taurinense* », envoyés par le groupe d'armées pour tenir ce point stratégique.

A 23 heures, le 9 septembre, le *I./SS-GebJägRgt 2* se met en marche vers la passe. A l'est et à l'ouest de celle-ci, des crêtes abruptes, garnies de fortifications, culminent à 800 mètres. À l'est, un vieux chateau, datant de l'époque austro-hongroise, domine la route du col. Selon le témoignage du *SS-Hauptsturmführer* Pardatscher, de la *6. Kompanie* (streifkompanie ou « compagnie de patrouille » alpine), les positions italiennes à l'ouest de la passe se présentent ainsi :

« *Les Italiens avaient établi cinq positions fortifiées sur la crête. Chaque installation consistait en trois tours d'environ cinq mètres de diamètre et six mètres de haut. Ces tours étaient reliées par des murs en béton d'environ quatre à cinq mètres de haut. Ils étaient garnis de positions de tir. Le terrain devant la ligne de résistance italienne était totalement nu et couvert par un réseau de barbelés d'approximativement 20 mètres de large. Le terrain alentour consistait en une pente alpine dénudée. Chacune de ces installations pouvait abriter 40 à 50 hommes.*

PETITE GUERRE ENTRE « AMIS »

YOUGOSLAVIE, SEPTEMBRE 1943 : LES ALLEMANDS DÉSARMENT LES BADOGLIOTRUPPEN

En face : Ambiance surréaliste à Dubrovnik où des convois de prisonniers italiens désarmés mais souriants croisent des véhicules appartenant à la « Prinz Eugen » ! BA

Approximativement 12 mortiers lourds et 20 mortiers légers [ces chiffres paraissent éxagérés – NdA] *étaient placés dans les positions en béton. Chaque tour avait un canon de 4cm* [en fait, probablement un canon antichar de 47mm – Ndla] *et une mitrailleuse. Il y avait des meurtrières et des positions pour fusil-mitrailleur établies tout autour de l'installation. Il y avait des lignes téléphoniques pour les communications. Des positions d'armes lourdes étaient construites sur le Glivar et le Leotar* [crêtes à l'ouest de la passe – NdlA].

Nous n'allions apprendre combien était puissante la concentration d'hommes, d'armes et d'artillerie dans la passe de Jasen qu'après nos premières opérations. Il y avait de l'artillerie dans des positions fortifiées qui avait déjà réglé son tir. Nous nous attendions à une défense importante mais pas à ce que nous avons trouvé. (...) »

Les défenses italiennes semblent vraiment très impressionnantes mais la *6. Kompanie* s'infiltre habilement, de nuit, par les crêtes à l'ouest du col. Le 10 septembre, au lever du jour, elle se trouve sur les arrières des Italiens. Elle surprend une position fortifiée sur laquelle elle ouvre le feu vers 5h45, sans résultats apparents : ses armes les plus puissantes sont trois *Granatwerfer* de 50mm et elle n'a ni le matériel adéquat (lance-flammes, charges de démolition), ni l'entraînement pour attaquer des bunkers ! Le reste du bataillon commence un assaut frontal pour se heurter à un tir nourri. L'artillerie allemande ouvre alors le feu... pour se taire définitivement vingt minutes plus tard, les Italiens ayant effectué un tir de contre-batterie particulièrement efficace qui aurait tué, selon l'historique de la « Prinz Eugen », pas moins d'une centaine d'artilleurs ! La *6. Kompanie* semble isolée et dans une situation délicate. Vers 9 heures, une trêve est cependant négociée avec les officiers italiens, peu au fait de la réalité de la situation, et les *Waffen-SS* prennent le contrôle de la passe. Au même moment, Schmidhuber réussit en effet à faire croire, une fois de plus, que ses hommes ne veulent pas désarmer les Italiens mais cherchent d'abord à assurer la protection des côtes. L'état-major du *Gruppe Armate Est* entérine l'accord écrit. Les *SS* peuvent ainsi refermer leur étau sur Dubrovnik. Le bataillon du *55° reggimento fanteria* quitte donc Jasen pour se replier vers la ville, laissant cependant des prisonniers aux mains des Allemands tandis que les *Alpini* du « *Pinerolo* » essaient de rejoindre la division « *Taurinense* » vers l'est. Ils participent ensuite aux combats pour essayer de réduire le *KG* de Meckelburg à Gruda. Les Italiens échouent et les Allemands entrent dans le port de Kotor où ils saisissent une grande quantité de matériel.

COMBATS DANS DUBROVNIK

Le 11, les *Waffen-SS* encerclent Dubrovnik, un bataillon entrant dans la ville. Le même jour, le *Gruppo Armate Est* transmet l'ordre au *VI° Corpo* de se concentrer dans la ville avec toutes ses armes en attendant d'autres consignes qui arriveront dans la nuit : il faut remettre une partie des armes lourdes et les positions de défense côtière aux Allemands. La *2. Panzerarmee* paraît avoir atteint son but. Le général Piazzoni obéit et ordonne à toutes les unités de son corps de rejoindre Dubrovnik.

Cependant, le général Rocca, commandant la *XXVIII° Brigata Costiera* répartie sur les îles de la côte dalmate, refuse d'envoyer ses hommes dans la « gueule du loup ». Tout scrupule effacé par la rupture des communications téléphoniques avec le continent, il décide d'évacuer directement ses troupes vers l'Italie. Le jour même, il regroupe sa brigade ainsi que quelques éléments sur l'île de Curzola. Le lendemain, deux convois évacuent environ 5 500 soldats, soit sa brigade, les troupes de la « *Messina* » et des hommes du *VI° Corpo*, vers les ports de Bari et Brindisi. Si l'artillerie est abandonnée aux Partisans, la plupart des soldats partent avec leurs armes, y compris les miliciens fascistes ! La *Luftwaffe* tentera en vain de détruire les navires.

A Dubrovnik, la « paix armée » germano-italienne ne dure pas. Dans la nuit du 12 au 13, les *Waffen-SS* essaient de désarmer et de capturer les Italiens. L'opération réussit pour certaines unités mais d'autres font face. Le général Amico, fait prisonnier par une patrouille allemande, est dégagé par un bataillon du *56° reggimento fanteria* de la « *Marche* » appuyé par des *CV 33* du groupe « *San Marco* » prévenus par l'aide de camp du général. La patrouille allemande est à son tour faite prisonnière. Les Italiens engagent alors des combats acharnés au pied des murs de la ville mais ils sont finalement pris en enfilade, sur la route, par un bataillon ennemi. Les *Waffen-SS* s'en prennent aux petits véhicules chenillés italiens très vulnérables et en détruisent plusieurs à la grenade et au cocktail Molotov. Quand, avec le jour, les inévitables *Stukas* viennent pilonner les derniers nids de résistance, Piazzoni ordonne, à 10 heures, aux débris de son corps d'armée de mettre bas les armes.

Le général et son état-major sont envoyés à Mostar. Selon l'historique de la « *Prinz Eugen* », 30 000 Italiens sont faits prisonniers, chiffre pour le moins fantaisiste. Les Italiens reconnaissent la capture d'au moins 6 000 hommes à Dubrovnik, ce qui semble plus réaliste mais auxquels il faut ajouter les nombreux prisonniers faits avant cette date, à Ploce et aillleurs. Un nombre inconnu de soldats rejoint les Partisans. Il est probable que d'autres aient réussi à rallier l'Italie à bord de bâtiments de la *Regia Marina* voire de simples bateaux de pêche. Le général Amico est assassiné par les Allemands d'une balle dans la nuque le 13 au soir. Quant au général Spicacci, commandant la « *Messina* », il disparaîtra après son arrestation... Ces mesures sont tout à fait conformes aux ordres reçus de Hitler, le 11 septembre, qui sont de fusiller tout officier italien ayant résisté, et, plus généralement, à l'attitude brutale des troupes allemandes à l'égard des *Badogliotruppen* pendant cette période. Toutefois, il ne semble pourtant pas que d'autres officiers aient été éxécutés.

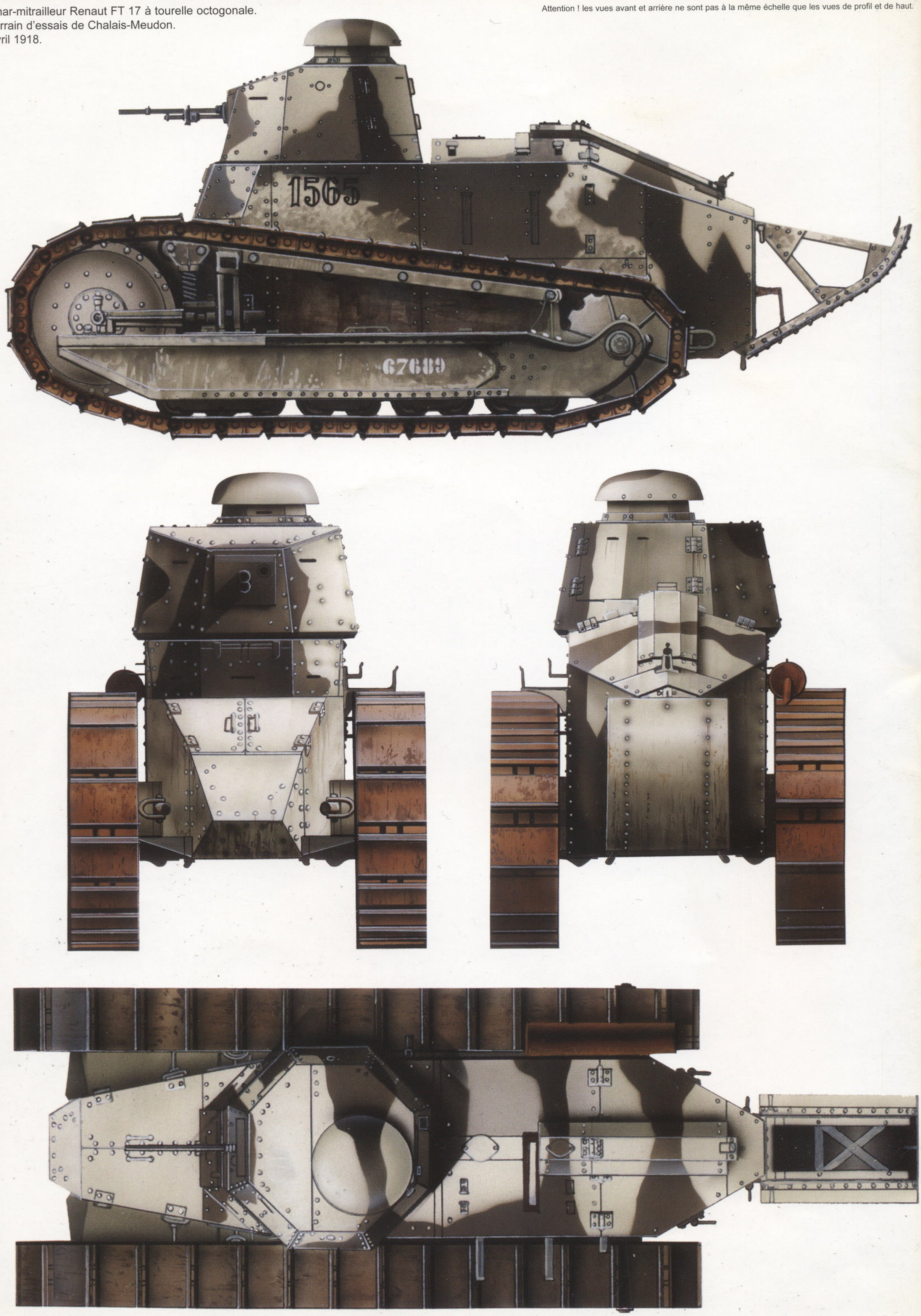
Suite et fin dans le numéro 5 à paraître en septembre.

La seconde partie de cet article sera accompagnée de deux encadrés traitant pour l'un des blindés de l'Axe engagés en Yougoslavie et pour l'autre des machines utilisées par les Partisans de Tito avec quelques « bricolages » pour les moins originaux...

H
76127

Char-mitrailleur Renaut FT 17 à tourelle octogonale.
Terrain d'essais de Chalais-Meudon.
Avril 1918.

Attention ! les vues avant et arrière ne sont pas à la même échelle que les vues de profil et de haut.



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004